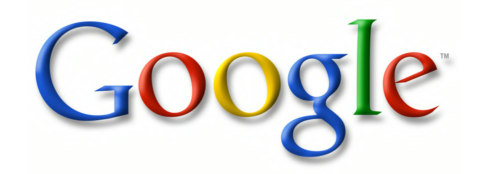


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

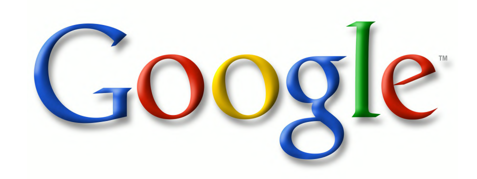
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

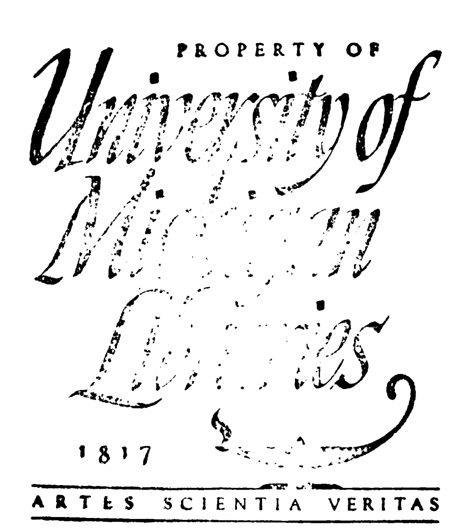
Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


BUHR A
a39015 01814310 06


PROPERTY OF
University of
1817
ARTES SCIENTIA VERITAS





EN PRISON

SOUS LA TERREUR RUSSE

DU MÊME AUTEUR

LE JAPON MODERNE (*12e mille*). Bibliothèque de philosophie scientifique; Flammarion, éditeur. :: ::

Ouvrage couronné par l'Académie française.

Un volume 5.75

BIBLIOTHÈQUE DE LA GUERRE

LUDOVIC NAUDEAU

EN PRISON SOUS LA TERREUR RUSSE

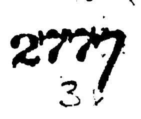


SEPTIÈME MILLE

LIBRAIRIE HACHETTE

DK
265.7
.N28

Tous droits de traduction, de reproduction
et d'adaptation réservés pour tous pays.
Copyright par Librairie Hachette, 1920.



F203-287492

AVERTISSEMENT

Écrire une histoire de la révolution russe serait méritoire, mais il y faudrait un vaste labeur, des méditations, tous les documents que j'ai dû abandonner à Moscou et puis qui sait, si, agités encore par les remous d'un tel cyclone, nous ne manquerions pas du recul et de la sérénité d'esprit qui permettraient de juger les aspects du phénomène?

L'humanité tâtonne, trébuche, éternelle aveugle aux mains sanglantes, enivrée chaque jour par cette illusion que, le lendemain, une aube l'illuminera : la vieille faiseuse d'expériences s'agite comme la mer bouge, comme la terre tourne; le mouvement est la condition de sa vitalité : il n'y a de stabilité que dans la mort.

Le récit que je présente aujourd'hui n'est qu'une incidente, l'épisode de quelques mois de ma vie. Mais on y verra de très près les gouffres où se tord la terreur russe. Dans ces pages je n'ai rien inventé, rien exagéré, rien rehaussé de couleurs imaginaires; je n'ai point poursuivi le but misérable d'être habile ou d'émouvoir davantage. Je ne cherche point du tout à persuader : je raconte. Tout ce que j'expose est arrivé comme je le dis; d'ailleurs ces aventures ont eu beaucoup de témoins russes, polonais, tchèques et français : la moindre supercherie de ma part serait dénoncée. Je vous déclare seulement : « Voici ce qui m'advint. » Dans d'autres chapitres, j'apporte des documents que je me suis efforcé de rendre aussi impartiaux et où mon désir d'objectivité apparaîtra.

Je dépeins ce que j'ai vu : quelques-uns vont insinuer que

*je diffame et moi je le nie. M. Marcel Cachin affirme, dans l'*Humanité, *qu'il faut permettre aux Russes de se diriger librement. Mais qui donc les en empêche sinon une minorité séditieuse qui, en novembre 1917, profitant de l'immense détresse d'un peuple en désarroi, s'empara du pouvoir par un* pronunciamento *à la mexicaine? Qui donc, sinon les mêmes conspirateurs, dispersa par la violence, le 21 janvier 1918, cette Assemblée constituante qui était l'émanation sacrée de la Révolution? Le crime commis ce jour-là, sous mes yeux, au Palais de Tauride, contre les élus du suffrage universel, n'a cessé de projeter une ombre livide sur les événements qui allaient se dérouler par la suite en Russie. J'en appelle aux mânes de ces citoyens démocrates qui furent tués le 21 janvier 1918 dans les rues de Pétrograd. J'en appelle à tous ces constituants, à tous ces chefs socialistes révolutionnaires qui furent traqués sans merci par les bolcheviki et dont je coudoyai un si grand nombre dans les geôles de Moscou : seule l'Assemblée pouvait parler au nom de la Russie.*

Tous les subterfuges employés par les bolcheviki ne prévaudront par contre ce fait qu'ils formaient seulement la cinquième partie de ce parlement et qu'ils n'ont reçu de personne le mandat de se substituer à lui. Une persécution chaque jour plus sauvage, une tyrannie comme on n'en avait jamais vu prolongent le règne des usurpateurs et pourtant l'usurpation finira. Quand l'Assemblée constituante aura repris ses délibérations, alors bien fou ou bien criminel celui qui prétendrait empêcher la Russie de déterminer ses propres destinées.

La victoire des « travaillistes » anglais aux élections municipales transporte de joie les socialistes français. Pourtant ceux-ci continuent à entonner la louange des bolcheviki russes. Contradiction!

Les travaillistes, avec leur programme de réalisations progressives, ont des méthodes radicalement différentes des frénésies moscovites. Autant qu'on puisse comparer des partis

anglais et des partis russes, les travaillistes eussent eu quelques affinités avec la majorité des membres de la Constituante; ils n'en ont aucune avec ses bourreaux.

Ceux de nos socialistes qui se sont solidarisés avec les terroristes russes ont commis une erreur de tactique; ils ont été les jouets d'une aberration puisque, par cette adhésion même, ils se déclaraient hostiles à une Assemblée qui après avoir été élue par le suffrage universel fut, de la manière la plus révoltante, insultée. Ce crime sans excuse, ce péché originel des bolcheviki fut une molestation infligée à la Russie entière et voilà pourquoi toute entreprise ayant réellement pour but la restauration de la Constituante est, fondamentalement, légitime.

La parodie d'une dictature du prolétariat aboutissant, dans la pratique, à une tyrannie exercée par un petit nombre de théoriciens monomanes, de visionnaires, de lunatiques, de bohêmes ou de galefretiers, est-ce donc là ce qui a séduit quelques-uns de nos compatriotes, et dans leur naïf appétit de puissance, ont-ils cru que la démocratie française formée par 130 années de vie politique se laisserait subjuguer comme le malléable peuple des moujiks blafards? Pour que le despotisme des bolcheviki pût s'imposer à la Russie, il a fallu, au préalable, un ensemble de circonstances extraordinaires et tout à fait particulières à ce pays si primitif, des circonstances dont pas une seule n'existe et ne peut exister en France.

Il ne faut voir dans le bolchevisme ni ce mythe d'idéalisme que contemplent dans leurs rêves certains socialistes français, ni non plus un mythe d'épouvante infernale échappant inévitablement à toute observation positive. Le bolchevisme est une réalité, un ensemble d'actions que nous aurions à étudier objectivement et à nous efforcer de connaître.

Pour la première fois dans l'histoire du monde, une grande nation a vécu pendant plus de deux années sous le régime communiste. Née d'un attentat et maintenue en vie par une série d'attentats, la république des Soviets, malgré

le blocus, malgré l'hostilité déclarée de toutes les puissances, malgré les ruines accumulées par la guerre et auxquelles la révolution venait ajouter d'autres ruines, malgré l'usure d'un matériel industriel que de tout temps la Russie a tiré de l'étranger, la république des Soviets, dis-je, a duré. *Convenons-en, il y a là un fait qui a déconcerté toutes les computations, un fait d'une originalité sans pareille et qui nous eût paru en* 1917 *totalement imprévisible. La domination des bolcheviki a* duré *mais elle ne durera pas; elle disparaîtra, laissant dans nos esprits un souvenir extraordinaire qui demeurera surtout comme une illustration de tout ce qu'une Révolulion devrait « ne pas faire ».*

La pensée maîtresse de M. Lénine est qu' « il n'y a pas de milieu entre la dictature du prolétariat et la dictature du capitalisme ». Et, cependant, c'est ce milieu *que, pour sauver la civilisation, il est indispensable de trouver. Une lutte générale entre les deux fléaux que le réformateur de Moscou oppose l'un à l'autre entraînerait l'humanité à des guerres civiles interminables, à des batailles de cannibales et à des souffrances sans nombre. Faut-il, pour chercher à improviser l'organisation du bonheur, prétendre « retourner la Société comme on retourne un gant », suivant le mot si juste de Kautsky et, du même coup, précipiter toutes les classes dans un océan de malheurs? Non! Le suffrage universel doit suffire à tout; il peut tout, il est tout. Quand chacun de ses citoyens vote librement, honnêtement, un peuple réalise la somme de justice que lui méritent son intelligence et sa vertu civique.*



EN PRISON
SOUS LA TERREUR RUSSE

CHAPITRE I

MON ARRESTATION

Nous écrivions dans le bureau du *Journal de Russie,* à Moscou, vers dix heures du matin, le mardi 30 juillet 1918, quand il y eut, du côté de l'antichambre, un bruit de bottes. Aussitôt apparurent un jeune officier de l'armée rouge et un soldat dont la stature était colossale. L'officier, cela sautait aux yeux, appartenait à une race que la Russie naguère a persécutée. Le soldat était un Letton à moustaches couleur tabac; il était hérissé d'armes; son aspect était celui d'un Peau-Rouge qui a déterré la hache de guerre.

L'officier ne salua personne, il s'assit sans y être invité, puis il exhiba un document que je ne lus pas car il était trop facile d'en deviner la teneur. Il déclara que, par ordre de la Commission extraordinaire, le *Journal de Russie* était supprimé à cause de sa propagande contre-révolutionnaire; une perquisition allait avoir lieu dans nos locaux, et quant aux manuscrits que je venais de produire, immédiatement, avant son arrivée, il exigea qu'ils lui fussent remis.

« Fort bien, dis-je, et maintenant il ne nous reste plus qu'à rentrer chez nous.

— Cela dépend, fit le jeune Macchabée, vous êtes, à ce que je crois, le rédacteur en chef et l'éditeur responsable de ce journal. Dans ce cas vous n'irez pas chez vous mais vous devrez venir avec nous. Voici un mandat de la Commission extraordinaire en vertu duquel je vous mets en état d'arrestation. »

Ah diable! songeai-je, voilà qui va un peu loin. Mais, néanmoins, je m'efforçai de demeurer impassible. L'interdiction prononcée au dam du *Journal de Russie* ne m'avait ni étonné, ni même déplu; j'y voyais la plus propice des circonstances qui pussent mettre un terme, sans que j'en eusse pris moi-même la décision et qu'on eût rien à me reprocher, à des campagnes devenues inutiles. Fermer boutique et rentrer en France, cela m'eût paru un sort enviable, mais l'idée d'aller en prison m'était par contre antipathique.

J'avais, sans doute, maintes fois prévu, au cours de l'année 1918, que je pourrais finir par être arrêté mais, cependant, j'étais resté enclin à croire que cela n'arriverait pas, ou tout au moins qu'avisé à temps, j'aurais la possibilité de me rendre introuvable. Désormais, il n'y avait plus à tergiverser ou à nourrir de stériles regrets. J'étais pris! C'est ainsi que je montai, flanqué du jeune officier rouge et du Letton athlétique dans une correcte automobile qui, aussitôt, partit pour la rue Bolshaia Lioubianka où se trouvait le siège de la redoutable Commission extraordinaire. J'allais, fort peu de temps après, apprendre que la justice du peuple dispose d'autres véhicules et plus sinistres! Voilà comment débuta ma captivité à Moscou, époque lugubre, oui; vraiment la plus sombre époque de toute ma vie qui avait cependant été assez féconde déjà en aventures.

Au moment où il me quittait après m'avoir remis entre les mains des gardiens débraillés de la Commission extraordinaire, le cauteleux officier rouge qui m'avait capturé se pencha vers moi et crut devoir bredouiller à mon oreille :

« Dans tout ce que je fais, j'obéis à des ordres ; personnellement je ne suis pas responsable. »

Pas responsable ! Combien de fois l'entendrais-je cette phrase hypocrite ? Tous les Bolcheviki auxquels j'ai eu affaire, individuellement, ont toujours eu de ces équivoques ; aucun n'était responsable, chacun prétendait insinuer que les excès commis l'étaient contre son gré, contre le vœu de sa conscience obligée toutefois de se soumettre à l'implacabilité d'une invisible collectivité.

Mais, de quelle collectivité s'agissait-il donc ? Ce ne pouvait être, en tout cas, de la collectivité du peuple russe puisque veule, passif, ignorant, sans armes et privé d'ailleurs, depuis le 21 janvier 1918, de toute représentation émanant du suffrage universel, il subissait lui-même, en gémissant, la tyrannie d'une toute petite oligarchie....

Alors ?



CHAPITRE II

QU'ÉTAIT-CE QUE LE « JOURNAL DE RUSSIE »?

Je voudrais bien dire tout de suite ce que devint ma misérable vie et continuer directement mon récit. Mais, ce récit, il est indispensable de le situer; il faut expliquer quel était, antérieurement à mon incarcération, mon rôle à Moscou; il faut mettre le lecteur à même de juger si, oui ou non, j'avais commis l'une de ces imprudences ou l'une de ces provocations qui eussent, plus ou moins, fourni une raison au traitement qui allait m'être infligé. Si des maladresses insignes avaient pu m'être imputées, il est clair que la brutalité des bolcheviki se trouverait, à cause de cela, en partie excusée. Il est de ces témérités, il est de ces inopportunités, il est aussi de ces imbécillités qui expliquent, sans les justifier tout à fait, les plus rigoureux châtiments. Quel avait donc été mon crime?

Mon crime avait été exposé, tout au long, le dimanche 28 juillet, deux jours avant mon arrestation, dans un article de la *Pravda* signé Niourine, pseudonyme qui cache un fonctionnaire du commissariat des affaires étrangères. M. Niourine, lui non plus, n'est pas un Russe et, si je ne dis pas ce qu'il est, c'est que je ne veux pas paraître incriminer, globalement, une race, de vilenies dont les auteurs seuls sont personnellement responsables. Bien que le *Journal de Russie* fût édité depuis février 1918 à Moscou, après l'avoir été pendant de nombreux mois à Pétrograd, et qu'il eût été fréquemment cité par la presse russe, l'article de

M. Niourine était, en réalité, le premier[1] qui contînt contre nous des accusations et des violences.

Dans un langage singulièrement chargé de haine, j'étais dénoncé, le 28 juillet, comme un agitateur contre-révolutionnaire et comme un agent de la haute banque française. Construisant contre moi non point un article de polémique, mais un document de police, un véritable réquisitoire, le méprisable rédacteur de la *Pravda* avait accumulé, pour me noircir, des citations tronquées, perfidement extraites des principaux articles où j'avais, depuis une époque déjà ancienne, défendu les thèses qu'un Français, écrivant en Russie, ne pouvait pas ne pas essayer de faire prévaloir. On le voyait bien, ce drôle sournois avait, silencieusement, pendant des mois, constitué contre moi un dossier, tout en préméditant de le produire à l'instant opportun. Détail remarquable, alors que ce Javert, déguisé en journaliste, voulait bien admettre, dans son article, que ma controverse au *Journal de Russie* avait été modérée et contenue, tout au moins dans l'expression, il m'accablait de ses reproches les plus virulents en ce qui concernait mes articles du *Temps* qu'il jugeait infâmes et venimeux. La longue diatribe du scélérat se terminait par cette exclama-

1. Vers la fin de mai, toutefois, comme j'avais énergiquement pris à parti les bourgeois russes à propos d'un article paru dans le *Rousski Viedomosti* et comme je leur avais reproché d'être enclins à montrer certaines complaisances envers les Allemands, il s'était produit un fait des plus énigmatiques. Les *Izviestia* de Moscou (organe aujourd'hui disparu et qui était distinct des *Izviestia* du comité central) m'interpellèrent avec véhémence. Ce journal bolchevik qui chaque jour ne cessait d'invectiver férocement les bourgeois russes, se chargeait tout à coup de leur défense contre moi. Le fait que j'eusse osé me permettre de rappeler à ceux-ci leurs responsabilités morales paraissait aux *Izviestia* un scandale intolérable. Alors que le *Rousski Viedomosti* ne répondait pas à mes reproches, c'était, de la manière la plus inattendue, son ennemi mortel qui se chargeait de ce soin en m'injuriant. J'avais eu l'audace de mettre en cause les Allemands! Voilà qui expliquait un excès de zèle assez révélateur.

tion, à mon adresse et imprimée en langue française : « fermez votre crachoire! » (*sic*).

Jusqu'alors, on n'avait jamais vu, en aucun pays, que les invectives les plus véhémentes parties d'un journal quel qu'il fût, équivalussent à une sorte de mandat d'amener délivré par un juge d'instruction. Si infime que fût la personnalité de M. Niourine, je lui fis cependant l'honneur de le traiter comme un journaliste et mal m'en prit. Si j'avais vu, dans M. Niourine, ce qu'il était réellement, c'est-à-dire un agent de police, la prudence la plus élémentaire m'eût commandé de me considérer comme suffisamment averti et de cesser aussitôt la publication du journal français pour prendre la fuite. Mais j'eus la naïveté de croire que je devais songer à répondre, par la plume, à qui m'avait attaqué par la plume. C'est au moment précis où je rédigeais cette réponse que les acolytes de M. Niourine vinrent m'appréhender au corps.

Ce qu'il faut bien savoir encore, c'est que la publication du *Journal de Russie* pas plus que la rédaction de mes articles du *Temps*, n'avaient jamais eu un caractère clandestin. Depuis que les bolcheviki avaient usurpé le pouvoir, nous nous étions trouvés dans l'obligation de leur demander, à plusieurs reprises, l'autorisation de faire paraître notre petit journal français et toujours ils nous l'avaient immédiatement accordée. Nous nous conformions strictement aux décrets et ordonnances du Soviett, relatifs à la presse et nous distribuions, tous les jours, quelques exemplaires de notre organe, non seulement au service de la censure mais encore aux divers commissariats. On nous connaissait, on nous citait, on nous tolérait. Il y a plus : afin de conserver le moyen, dans les cas les plus urgents, d'exposer, aux bolcheviki, les vérités les plus nécessaires et comme il importait d'éviter la suppression de notre feuille, tant qu'elle pourrait servir de moyen d'expression aux tendances de la politique française, nous ne crai-

gnîmes pas, en de nombreuses occurrences, d'adopter, sans feinte d'ailleurs, les allures les plus démocratiques et souvent même les plus socialistes. C'est ainsi que, au début de 1918, alors que le Soviett faisait mine d'organiser une levée en masse pour résister aux Allemands qui continuaient leur offensive vers Pétrograd, nous n'hésitâmes pas à publier un article approprié aux besoins de la cause et dont le titre était : Vive l'armée rouge ! Et de même, au cours du printemps de 1918, nous osâmes morigéner, houspiller les bourgeois russes, quand leur presse manifesta, envers les Allemands, des complaisances que beaucoup de gens crurent suspectes. Dans des circonstances réitérées nous nous efforçâmes aussi de montrer que nous comprenions tout ce que les revendications des paysans, relativement à la question agraire, paraissaient avoir de légitime.

Il nous advint aussi, plus d'une fois, d'adresser de vagues compliments, d'indirectes flatteries à quelques-uns des membres les plus influents du Soviett, afin de pouvoir, plus librement, le lendemain, essayer de leur faire accepter nos reproches. Cette tactique indispensable, ce louvoiement, qui pourtant s'imposait, n'étaient pas toujours bien compris par tous les Français de notre colonie de Moscou. Plusieurs d'entre eux jugeaient que le *Journal de Russie* était trop « rouge » Plus d'une fois, il me revint que des représentations avaient été faites par quelques-uns de nos compatriotes auprès de certaines autorités dont ils supposaient que les objections devraient m'influencer. D'une manière générale, on ne ment point en disant que le *Journal de Russie*, tout en défendant, vigoureusement, les intérêts français, comme c'était son rôle, n'était pas cependant conçu dans un état d'esprit d'agression systématique et d'opposition injurieuse à l'égard des bolcheviki.

J'avais eu, quelques semaines avant mon arrestation, une conversation très prolongée avec Tchitcherine, com-

missaire aux affaires étrangères[1] et, j'avais aussi amené la conversation sur le *Journal de Russie* Tchitcherine fut courtois, et rien dans ses propos ne me laissa entendre que je fusse en péril. Enfin s'il est vrai que dans nos divers articles nous avons couramment préconisé l'intervention, nous insistions toujours qu'il s'agissait d'une intervention *contre les Allemands* et nous intimions que les bons Russes, à nos yeux, et quelles que fussent leurs opinions en ce qui concernait la politique intérieure, seraient ceux qui feraient face à l'ennemi commun. Autant que le permettait notre situation en Russie, dont la caractéristique, depuis le traité de Brest-Litowsk, était d'être fondamentalement très scabreuse, nous prîmes toutes les précautions qu'on pouvait imaginer. Un équilibriste sur la corde raide réussit à ne point choir, mais aucun de ses efforts ne transformera en une grand'route le fil tendu.

Vers le 18 juillet, ayant déjeuné à la Mission militaire française, j'y rencontrai le capitaine Sadoul; je le connaissais depuis son arrivée en Russie et j'étais habitué à voir en lui une sorte d'intermédiaire attitré et officieux s'interposant parfois entre les autorités françaises et les bolcheviki. Bien naïf en effet celui qui s'imaginerait que, parce que notre gouvernement ne reconnut pas les bolcheviki, ses divers représentants n'eurent jamais de rapports avec ceux-ci. Ces rapports étaient inévitables et Sadoul en fut souvent le médiateur; Sadoul, juste avant la paix de Brest-Litowsk, m'avait ménagé une conversation importante avec Trotzky et il était bien difficile d'obtenir quoi que ce fût sans son entremise, généralement obligeante. Je m'entretins avec Sadoul des nouvelles relatives au débarquement des troupes alliées à Mourmane, nous parlâmes aussi des rumeurs suivant lesquelles il fallait s'attendre, à bref délai, à l'apparition de forces américaines et anglaises à Arkangel. Je lui

1. Voir page 175.

demandai quelle allait être la situation des Français de Moscou, qu'ils fussent des agents diplomatiques, des militaires ou de simples particuliers, si l'intervention, depuis si longtemps projetée, finissait par devenir une réalité.

« J'ai précisément interrogé à ce sujet Trotzky, me dit en souriant Sadoul, et mon impression demeure que nous pourrons très bien rester ici, sans crainte. J'ai dit à Trotzky : « Est-ce que, dans le cas où l'intervention se « produirait, vous allez expulser les Français ou leur faire « un mauvais parti? » Trotzky m'a répondu : « Pourquoi « donc? Pas du tout! D'abord, rien n'indique que l'inter- « vention impliquerait un positif état de guerre entre la « Russie et les alliés; en outre, il faut se rappeler qu'au « moment où les Allemands continuaient leur offensive « contre nous, leurs agents diplomatiques n'en séjournaient « pas moins fort tranquillement dans notre capitale. Je ne « vois pas pourquoi ce précédent ne se renouvellerait pas. »

J'échangeai ensuite quelques paroles vagues avec Sadoul à l'égard du *Journal de Russie*, mon interlocuteur ne m'en dit rien dont j'eusse à m'alarmer. A aucun instant je ne reçus de lui l'avertissement que j'eusse à tempérer le ton de mes polémiques ou que je me trouvasse le moins du monde en danger. S'il avait eu le sentiment de ce danger, je suis persuadé qu'il m'en eût loyalement prévenu. Je tiens à dire, à propos de l'attitude de Sadoul dans ce temps-là, que je n'ai eu, en ce qui me concernait, aucune raison de suspecter sa bonne foi. Il nourrissait une admiration très sincère à l'égard des chefs du bolchevisme tout en constatant souvent l'outrance effrénée de leurs procédés. D'une manière générale, cette inclination faisait de lui un être très prédisposé à servir de dupe aux bolcheviki et il fut à mon sens leur dupe en bien des cas. Il ignorait absolument la langue russe et il était dès lors privé de tous ces moyens de contrôle et de comparaison que procurent de nombreuses conversations particulières et une lecture personnelle et

soutenue des journaux. Ne connaissant des événements que ce que lui en disaient en français, et dans un but tendancieux, Trotzky ou d'autres commissaires, les données qu'il possédait d'après ces madrés compères, appliqués à jouer de lui, étaient souvent singulièrement différentes de ce qu'un examen de la presse révélait au même moment. Rien cependant ne m'autorise à croire que M. Sadoul ait été, de propos délibéré, le complice des bolcheviki quand il lui est arrivé de transmettre soit à des autorités françaises, soit à des citoyens français, des informations que l'avenir allait montrer vaines et trompeuses.

L'assassinat du comte Mirbach, ambassadeur allemand, et le soulèvement des S. R. de gauche qui le suivit furent, à la fin de la seconde décade de juillet, des conjonctures émouvantes; nous les observâmes en témoins attentifs, au son du canon. Il en résulta notamment que tous les journaux, sauf ceux édités directement par les Soviett, reçurent l'ordre formel de cesser leur publication. Nous crûmes devoir, nous aussi, obtempérer à ce commandement. Mais, trois jours plus tard, la rumeur s'étant répandue que cette interdiction allait être levée, je priai notre employé M. Morel de se rendre au bureau de la presse et d'y solliciter la remise d'une nouvelle autorisation de publier notre feuille. Ce document, en bonne et due forme, nous fut délivré, sans aucune remarque ni objurgation, vers le 24 juillet, et cette facilité attestait bien que les services compétents n'avaient, contre nous, aucun grief particulier. Nous recommençâmes donc à imprimer notre journal à partir du 25 juillet, mais il advint alors une circonstance à la fois extraordinaire et comique qui allait signaler notre petit organe à l'attention générale. En effet, le commissariat, après avoir autorisé de nouveau tous les journaux suspendus à reparaître, avait brusquement repris sa parole; ses émissaires surgissant dans les diverses imprimeries des gazettes « bourgeoises » avaient ordonné aux typographes de cesser

définitivement leur travail; mais, notre insignifiance relative à nous, étrangers, fit qu'on nous oublia dans cette proscription générale. Mais quoi! N'ayant reçu aucune visite domiciliaire, nous n'avions pas à songer à nous détruire de notre chef. Pendant les cinq derniers jours de juillet, le *Journal de Russie* fut le seul des organes non soviettiques qui continuât à se vendre à côté de la *Pravda* et des *Izvestia*. Une telle particularité nous mit immédiatement dans une éclatante lumière. Nous touchions à la gloire! Mais, devenant chêne, le *Journal de Russie* ne pouvait plus échapper à la bourrasque avec la souplesse du chétif roseau. Notre tirage, pendant ces jours ultimes, se trouva quadruplé. Le 28 juillet retentissait contre nous le réquisitoire du Fouquier-Tinville de la *Pravda* et, le 30, comme on l'a vu plus haut, j'étais arrêté. Il n'en subsiste pas moins que, après avoir obtenu le 25 juillet l'autorisation officielle de faire imprimer le *Journal de Russie* et sans avoir commis, après cette date, aucun délit qui pût m'être spécialement reproché, sans avoir non plus reçu aucun avertissement ni officiel, ni officieux, j'étais tout à coup jeté en prison sans savoir même exactement de quoi les sbires du Soviett m'accusaient. Voilà pourquoi cette impression persiste aujourd'hui en mon esprit que j'ai été, le 30 juillet, la victime d'un véritable guet-apens. Des personnes compétentes, demeurées alors en liberté, m'avisèrent par la suite qu'au moment précis où avait disparu le *Journal de Russie*, Moscou s'était rempli d'un flot de littérature germanique. A la fin de juillet, les représentants de l'Allemagne exerçaient encore leur toute-puissance dans la capitale russe, et pour venger Mirbach ils réclamaient des têtes. N'avaient-ils point réclamé aussi des têtes de Français?



CHAPITRE III

A LA COMMISSION EXTRAORDINAIRE

J'ÉTAIS donc arrivé à l'antre de la fameuse « Commission extraordinaire » dont le seul nom épouvantait Moscou. Le gros immeuble quadrangulaire où elle était installée avait servi de siège à l'administration centrale d'une compagnie d'assurances, au temps de Nicolas. Désormais, c'était un lieu de terreur devant lequel le passant, jetant un regard oblique, hâtait le pas avec effroi. L'automobile qui me portait avait traversé une cour intérieure encombrée de véhicules en désordre, de mitrailleuses, de pièces de canon et de chaudières à soupe. Des marins décolletés jusqu'à l'ombilic, des soldats dont les accroche-cœur touchaient les sourcils y circulaient; toutes les issues étaient gardées par des sentinelles attentives. Évidemment, il devait être beaucoup plus facile de pénétrer dans ce repaire que d'en sortir. En suivant des couloirs poussiéreux on m'introduisit jusqu'à une sorte d'antichambre où un adolescent de moins de vingt ans, un petit blondin méfiant et sournois, s'empara des papiers et des documents dont j'étais muni, saisit ma canne et mon couteau et, distraitement, se mit à m'interroger cependant que deux ou trois matelots, au crâne en noix de coco, m'observaient en ricanant. Tant qu'il ne s'agit que de mon âge et de ma profession tout alla sans encombres, mais quand mon interlocuteur insista pour savoir à quel parti politique j'appartenais dans mon pays, un malentendu s'éleva :

« Citoyen, dis-je, voyageant constamment à l'étranger je

n'ai point le loisir de m'occuper de la politique intérieure française. Aussi bien je suis un journaliste dont le rôle est d'observer, je note objectivement les aspects des choses, je cherche à démêler ce qu'il peut y avoir de bon et de mauvais dans les événements dont je suis le témoin, je ne me sentirais pas à l'aise dans les cadres étroits d'aucun parti.

— Assez de conversation. Tout homme doit appartenir à un parti. Vous n'allez pas me faire croire qu'il n'y a point de partis en France ; je sais fort bien, moi, qu'il y en a. Donc, faites connaître auquel de ces partis vous êtes affilié. Car, si vous voulez cacher le nom de votre parti c'est que ce parti est malfaisant ! C'est clair !

— Je suis un citoyen républicain, dis-je. Inscrivez : Parti républicain.

— Parti républicain ? fit le jeune terroriste en me considérant. Hé bien j'écris « parti républicain ». Et il traça lentement *respoublikanetz*. Les matelots discutaient entre eux, quelque peu interloqués. « Respoublikanetz ? » Si je m'étais déclaré radical-socialiste ou socialiste, ils eussent vu en moi l'un de ces faux frères qu'on incarcérait par milliers dans toute la Russie, mais la majesté du titre de citoyen républicain avait quelque chose d'inattendu qui les rendait songeurs.

— Enfin, dit le blondin, vous êtes un contre-révolutionnaire et c'est assez. » Il fit un signe. Des soldats m'emmenèrent et bientôt, un huis s'étant refermé derrière moi, je me trouvai définitivement séparé du monde de la raison. Je me rappelle avoir suivi un corridor bordé, à droite et à gauche, d'une rangée de cellules improvisées, dont les portes de sapin étaient neuves et sans peinture. Au milieu de chacune d'elles, un rectangle se découpait, juste assez grand pour que s'y encadrât exactement, une face humaine. Deux files de reclus, de leurs yeux enfiévrés, me regardèrent ainsi, pendant que mes pas se traînaient vers l'inconnu, et je distinguai la pâleur de beaux visages pen-

sifs. La plupart me parurent être ceux de jeunes officiers de marine ; je n'eus pas le temps d'en épier davantage ni de réfléchir plus avant : je pénétrais, tout éveillé, dans le décor d'un cauchemar. Une angoisse m'étreignit violemment. Pour la première fois, une sorte d'exclamation intérieure secoua tout mon être. « Où suis-je tombé? Comment sortirai-je de cet abîme? Il m'eût été si facile de m'éclipser, en juillet, avant que la crise atteignît son paroxysme! Ah pourquoi ne l'ai-je pas fait? »

Une porte s'ouvrit. Ce que je vis d'abord ce fut une foule, une foule qu'on eût cru composée de lunatiques, une foule comprimée entre les quatre murs d'une vaste pièce carrée. C'était comme la salle d'attente de quelque gare fantastique d'où tout trafic se serait retiré et où les trains n'eussent jamais plus passé; une salle d'attente où s'élevaient vers le plafond des colonnes de fer et dont les larges fenêtres étaient grillées. « Ah! que de monde et pourquoi tout ce monde? Il y avait là des bourgeois au linge sale, mais qui gardaient, néanmoins, encore une certaine apparence de respectabilité; il y avait là des soldats, des ouvriers, des popes à crinière, de vieilles dames éperdues, des adolescents ahuris, des vieux au chef branlant. Quel mystère agglomérait ces gens disparates? Qu'attendaient-ils donc? Et moi qu'allais-je attendre? Pourquoi m'incorporait-on à ce ramassis de possédés? Je ne le discernai qu'un peu plus tard, car il était impossible de comprendre, du premier coup, que tous ces hommes hâves et dépenaillés, que ces femmes échevelées, trépidantes d'angoisse, constituaient une masse de co-détenus qui végétaient tous ensemble, les uns depuis plusieurs jours, les autres depuis plusieurs semaines.

Des clameurs, soudain, me firent tressaillir. Un vieillard atteint de folie mystique improvisait des cantilènes en l'honneur des saints, ou bien il composait des satires vaguement rimées dans lesquelles il exposait les vices des membres du

Soviett. On s'écartait avec effroi du dangereux bonhomme, chacun redoutait les conséquences de ses inconscientes audaces. Mais lui continuait, hurlant à tue-tête. Quelquefois, des gardiens venaient le sommer de se taire; ils le menaçaient de l'enfermer en cellule puis, tout à coup, ils se retiraient, décontenancés par la furie inspirée qui, lui faisant ignorer la peur, faisait peur. Une femme, folle d'épouvante, sanglotait dans un coin, et, à côté d'elle, un groupe d'hommes graves, réunis en cercle, discutaient avec flegme les nouvelles du jour.

Tout autour de la salle et en son milieu avait été établie, avec des planches de sapin blanc, à cinquante centimètres du sol, une sorte de plate-forme ininterrompue : c'est là que les captifs des deux sexes, entassés pêle-mêle, s'allongeaient quand ils voulaient essayer de dormir. Des gens se pressaient curieusement autour de moi, m'interrogeant : « Qui étais-je? Pourquoi avais-je été arrêté? » Quand ils apprenaient que j'étais un Français, le correspondant d'un des grands journaux de Paris, ceux qui me questionnaient hochaient tristement la tête : Est-ce que tout cela ne finirait donc jamais? Est-ce que les alliés n'interviendraient donc pas bientôt pour sauver la Russie? Que savais-je au sujet de l'intervention qui se préparait? Je répondais par des paroles sans signification, n'osant pas trop préciser; je devinais que dans ce chaos humain devaient se trouver beaucoup d'agents provocateurs et je ne me souciais guère d'aggraver ma situation. Et puis, que pouvais-je dire? De quoi, en définitive, étais-je sûr? Sans doute, des hommes que j'avais eu tout lieu de croire exactement renseignés nous avaient, le 14 juillet, de leur propre mouvement, et sans que rien les y obligeât, donné, au sujet de l'intervention, des assurances formelles. « Le secours était en marche, il allait venir!... » Ces assurances, je les avais moi-même prises au sérieux et elles n'avaient pas peu contribué à déterminer mon attitude. J'avais, en définitive, les meilleures raisons de croire

que l'intervention ne tarderait pas à se produire, mais je ne jugeais point nécessaire d'en délibérer avec mes nouveaux camarades.

Dix minutes à peine s'étaient écoulées, depuis mon entrée dans ce lieu d'abjection, quand un individu, qui portait un paquet, s'approcha de moi et me déposa, entre les doigts, un assez gros morceau de sucre. Comment! Du sucre? Hé bien oui, le hasard a de ces facéties, j'étais arrivé à la « Commission » à l'instant précis où allait avoir lieu une distribution de cette substance précieuse. Pendant mes dernières journées de liberté j'avais totalement manqué de ce produit, devenu très rare à Moscou. Je considérais, dans le creux de ma main, le petit bloc blanc et luisant, moi son propriétaire ahuri et je songeais à l'ironie d'une destinée qui me faisait trouver, dès le premier moment de ma captivité, une denrée de luxe qu'un citoyen libre et bien muni de roubles se procurait si difficilement dans la ville.

Dans un coin de la salle, un jeune homme hirsute et beau parleur, assis devant une table, remuait des registres, prenait des notes, dressait des listes, tenait toute une comptabilité compliquée. Lui aussi me demanda mon nom, mon âge et le motif de mon arrestation. Je pris d'abord ce scribe pour un fonctionnaire de la commission extraordinaire, mais bientôt j'appris que c'était là, simplement, un prisonnier comme moi, mais qui remplissait, dans la salle, malgré son âge peu avancé, les fonctions de *Starchi*, c'est-à-dire de doyen ou de moniteur. Le *Starchi*, avec un grand air d'autorité, me remit une rustique cuiller de bois et je vis que tous les autres détenus commençaient à préparer un semblable instrument. Des messieurs respectables et sans faux-col qui, sans doute, appartenaient à l'élite intellectuelle de Moscou, s'informèrent, très poliment en français, si, pour manger la soupe, je voudrais, oui ou non, faire partie de leur équipe. Une équipe pour manger la soupe? Des baquets furent apportés; chacun de ces récipients contenait la

nourriture destinée à huit personnes. Nous plongions à tour de rôle notre écope dans un fade liquide où putridaient des feuilles de choux et des détritus de poisson fumé; presque tous ceux qui m'entouraient consommaient avec avidité cette pitance où peu à peu se mêlaient nos salives. Des affamés s'efforçaient de ramener les cuillerées les plus avantageuses : celles qui contenaient surtout des substances solides. Les arêtes de poissons et les trognons de choux, après avoir été sucés, étaient jetés pêle-mêle sur la table et sur le parquet où s'étala, bientôt, une litière de débris gluants. Ainsi, presque instantanément, j'étais passé de la vie civilisée à une atmosphère de dégradation. Le matin du 30 juillet j'étais encore un homme ayant le sentiment de sa dignité, l'après-midi du même jour je n'étais déjà plus qu'une bête humaine, condamnée à disputer à d'autres bêtes humaines, dans une auge commune, des bribes d'une nourriture nauséabonde. Un peu de kasha, c'est-à-dire de gruau d'orge, termina notre misérable repas, mais certains détenus qui avaient reçu quelques provisions du dehors, m'offrirent un verre de thé. Le fou mystique, en dépit des exhortations de ses voisins, continuait ses lugubres cantilènes. Des gens effrayés l'avertissaient qu'il allait se faire fusiller; il s'arrêtait un instant, mais bientôt sa voix stridente recommençait à retentir. A chaque instant, des sanglots montaient; des infortunés étaient, soudainement, pris de crises de désespoir; à côté de moi, une femme se lamentait, racontait les circonstances de son arrestation dans une gare, alors que, au terme d'un voyage, elle arrivait à Moscou avec son vieux père et ses enfants. Qu'allaient devenir ces malheureux, sans ressources! Quand elle serait remise en liberté, comment les découvrirait-elle dans l'énorme ville? A côté de ces êtres déprimés, d'autres étonnaient par leur calme. Quelques prisonniers qui s'étaient fait du café le sirotaient tranquillement, autour d'une caisse transformée en table;

d'autres, allongés sur leur grabat, paraissaient y goûter un sommeil paisible.

Vers cinq heures, dans la cour, des soldats, à la mine abrutie, s'approchèrent des barreaux de nos fenêtres et jugèrent plaisant de nous coucher en joue. Ils finirent cependant par se retirer sans nous avoir fait de mal. Un petit homme gras, débraillé et au menton duquel une barbe de huit jours mettait des plaques brunes, se faufila près de moi :

« Monsieur, vous la voyez, dit-il, la révolution russe. Elle est splendide, n'est-ce pas? Ce qui se passe ici c'est de la folie pure, c'est un monstrueux cauchemar. Tous les hommes honnêtes, instruits, sont en prison cependant que les malfaiteurs gouvernent. Hé bien, ce malheur était à prévoir. Le peuple russe n'est pas capable de comprendre encore l'idée de liberté. Ce qu'il lui faut, au peuple russe, c'est ceci, fit-il, en brandissant le poing. Je sais ce qu'il est, moi, le peuple russe, ajouta-t-il, je suis un commissaire de police, j'ai été arrêté à Riga, Dieu sait pourquoi, mais rien ne m'empêchera d'affirmer que le peuple russe a surtout besoin de coups de trique! Et dire, conclut le commissaire, d'une manière inattendue, que tout cela est parti de chez vous. Mais oui, Liberté! Égalité! Fraternité! la Révolution! le Socialisme! ces mots à effet viennent de France! Ah! Ah! des coups de trique, monsieur, des coups de trique! »

J'avais lié conversation avec des captifs qui, écroués depuis plusieurs semaines, envoyés de la commission extraordinaire aux prisons, puis ramenés des prisons à la commission pour y subir des interrogatoires, connaissaient toute la chronique de ce lieu de misère. Ils y avaient, de leurs yeux, vu en juin, m'affirmèrent-ils, deux officiers allemands en uniformes, deux ulhans empoignés dans le Sud et amenés à Moscou. Ces cavaliers avaient été capturés et inculpés d'espionnage, alors qu'ils s'avançaient pacifiquement, chargés, expliquaient-ils, de venir discuter comme des parle-

mentaires. Les deux Allemands avaient, pendant plusieurs jours, mangé la soupe au baquet commun, en dépit de leurs mines dégoûtées qui étaient, m'assuraient mes interlocuteurs, vraiment comiques! Mais, le plus déconcertant c'était que, accusé d'être un contre-révolutionnaire, le propre neveu du comte Mirbach, ambassadeur allemand, avait, lui aussi, passé un certain laps dans l'antre de la commission et il n'avait été délivré que grâce aux démarches réitérées de son oncle. Ces étonnantes assertions m'ayant été confirmées formellement par plusieurs personnes, force me fut de les tenir pour exactes. Mais ne montraient-elles pas tout ce qu'il y avait d'abracadabrant et d'incompréhensible dans ce monde du tohu-bohu où aucune logique ne pouvait jamais être aperçue? Quelquefois, pendant que nous nous entretenions, un sbire improvisé apparaissait, déchiffrant avec difficulté un document, et tout le monde se taisait. Il clamait un nom de famille suivi d'un prénom, après quoi il proférait, par surcroît, suivant la coutume russe, le prénom du père de l'intéressé. Le plus souvent, c'était pour aller subir l'un de ces interrogatoires, à la fois terribles et burlesques, dont tant de péripéties avaient été déjà commentées dans tout Moscou, que l'un des prisonniers était ainsi appelé. Alors, on voyait se lever et partir quelque malheureux, le visage pâle, la tête courbée. Les bohêmes funèbres, les hères ignorants qui avaient accepté de devenir les enquêteurs, les juges d'instruction de la commission étaient, pour la plupart, des individus bornés et pleins de méchanceté. Étrangers aux principes les plus élémentaires de droit, incapables, presque toujours, de comprendre les questions qu'ils étaient chargés d'élucider, ils accablaient le prévenu de vociférations et d'injures, et c'était parfois en le couchant en joue avec leur revolver, qu'ils le sommaient d'avouer et de dénoncer ses complices. Où allait le prisonnier qui se trouvait ainsi convoqué par l'un d'eux? A la mort, peut-être. Combien

étaient déjà partis après un semblable appel et qu'on n'avait jamais revus! Mais quelquefois aussi — oh! très rarement — retentissait, après l'énonciation d'un nom, l'expression : *Na svobodou!* (en liberté) et alors des explosions de joie montaient, des mains se serraient, des congratulations chaleureuses saluaient celui qui allait avoir la chance de s'évader du cloaque.

Vers six heures du soir, mon nom fut ainsi soudainement crié par l'un des gardiens. Quoi, était-ce donc ma mise en liberté qu'on allait déjà me notifier? Les démarches que le Consulat de France avait, sans doute, immédiatement entreprises en ma faveur, aboutissaient-elles si vite? On me donna seulement un paquet de conserves, un oreiller et une couverture qui m'étaient envoyés par mes collaborateurs du *Journal de Russie*. Déception! Mais, une idée me rasséréna. Comment n'y avais-je pas pensé plus tôt? J'allais écrire à Tchitcherine, commissaire des Affaires étrangères; il me connaissait, il avait eu avec moi une conversation, peu de temps auparavant, comme je l'ai déjà dit; il savait, lui, que ma polémique avait toujours été menée loyalement, sans embûches; lorsque ce membre du gouvernement bolchevik serait au courant de mon aventure, il me ferait relâcher. Je remis donc au *Starchi* une lettre soigneusement rédigée; ce personnage, tous les soirs, réunissait la correspondance des prisonniers en les avertissant qu'il pouvait l'accepter seulement si elle était non cachetée. Ma lettre partit et parvint à son adresse, c'est évident, mais M. Tchitcherine omit de me secourir ou plutôt ne le voulut pas.

Le soir vint, ramenant une hideuse vision d'êtres affamés qui, en cercle comme des Hurons, se penchaient sur des marmites d'où ils extrayaient avec toutes sortes de clapotis, d'aspirations et de glouglous, un liquide couvert de graisse de poisson. Ah point pour moi! Je n'eus même pas l'énergie d'ouvrir une boîte de conserve, je me bornai à mâchonner

un biscuit et je m'allongeai sur un coin du grabat commun entre une femme soldat qui louchait et portait des lunettes et un vieux pope. Celui-ci, déjà, ronflait à poings fermés insoucieux des poux et des punaises qui allaient toute la nuit s'opposer à notre sommeil. Je crois qu'il devait être minuit quand des matelots armés parurent dans l'encadrement de la porte et d'un ton impérieux proférèrent un nom. Beaucoup de têtes se dressèrent, subitement inquiètes. Un malheureux, au visage livide, se leva comme un fantôme. Il s'informait, la voix tremblante, s'il devait emporter avec lui les divers objets dont il était pourvu.

« Vous n'aurez pas besoin de vos affaires là où l'on va vous envoyer, lui répondit une voix gouailleuse et sinistre ; laissez tout cela ici. »

L'homme qu'on venait chercher avait à peine quitté la salle quand deux gardiens, qui se tenaient aux aguets, s'emparèrent des hardes et des bribes de nourriture qu'on avait obligé le partant à abandonner et j'aperçus, dans une sorte d'antichambre, par la porte restée ouverte, ces deux estafiers occupés déjà à se partager, sur une petite table, les pauvres dépouilles de celui qui ne reviendrait plus jamais.

Dormir, c'est oublier, c'est, pour un instant, s'évader, mais qu'elle est poignante, comme elle vous crispe et vous tord la transition du sommeil à la vie quand, à l'instant où l'on ouvre les yeux et où l'on rentre dans la réalité, on se demande si l'on ne continue pas à suivre les fantasmagories d'une hallucination ! Le matin du 31 juillet, quel sinistre réveil dans cette ménagerie, toute saturée des émanations d'une humanité en sommeil ! Quel doute, quelle impossibilité, pendant plusieurs secondes, de comprendre si les images qui m'affectaient avaient ou non une substance ! Qu'ai-je de commun avec ces individus parmi lesquels je suis là, vautré ? Pourquoi, en définitive, suis-je là dans cette maison de fous ? Soudain, mes regards, louvoyant au hasard

vers les murs se portent sur une vaste affiche imprim(
je lis, avec stupéfaction, dans le langage le plus scientif
des recommandations très précises, énumérant les pr(
tions hygiéniques qu'il convient de prendre afin d'empé
la propagation des épidémies. « Camarades, dit ce d
ment, lavez-vous les mains, ne buvez jamais d'autre
que de l'eau bouillie, évitez soigneusement toute pro
cuité! » Suit une liste des nombreuses maladies contre
quelles il est opportun de se faire vacciner aussi vite
possible. La minutie de ces exhortations, faites d'aill(
sur le ton le plus paternel et adressées à des victimes, (
précisément, se trouvent, par ordre du Soviett, exposé(
toutes les contaminations, à tous les empoisonnement
toutes les vermines, à toutes les dégradations, sans pou\
envisager aucun moyen, même rudimentaire, de s'en p
munir, vraiment, voilà qui renferme une ironie trop b
tale pour que je parvienne à m'en délecter autant qu'il
faudrait. Les mêmes réformateurs de la société qui nc
obligent à vivre comme des pourceaux, en attendant no
égorgement éventuel, nous donnent de précieux conse
en ce qui concerne la conservation de notre santé. Or
c'est évident, il doit y avoir dans tout ce qui s'étale
grouille autour de nous un certain élément de mystificati(
lugubre, confinant à l'aliénation mentale. Ou alors quoi?

Pendant cette journée du 31 juillet, je passai à chaqu
instant par des alternatives d'espérance et d'inquiétud(
Selon toute vraisemblance le Consulat français avait com
mencé des démarches afin d'obtenir ma libération. Mais
apporte-t-il, songeais-je, la résolution qui conviendrait? E
d'ailleurs, à supposer qu'elles fussent menées avec tout
l'énergie désirable, leurs chances d'aboutir inspireraient en
core des doutes! Un pressentiment m'avertissait qu'il ne
fallait pas être trop optimiste à cet égard. Je devinais bien
que, si l'on avait décidé de venir m'arrêter dans le bureau
de mon journal, malgré l'autorisation officielle dont j'étais

muni, c'était là le résultat de quelque délibération secrète à la suite de laquelle il était fort peu probable qu'on acceptât de me remettre en liberté, dès le lendemain. Ce n'était point à la légère, ni par hasard, je le sentais, qu'on m'avait molesté. J'avais tout lieu de le redouter, les décisions qui seraient finalement prises à mon sujet seraient inspirées par un sournois esprit de ressentiment et de vengeance.

Vers quatre heures de l'après-midi, une agitation se produisit dans notre habitacle et le bruit se répandit que beaucoup d'entre nous allaient être envoyés aux prisons.

En effet, une sorte d'appel fut effectué et bientôt on me plaça dans une colonne qui fut dirigée dans la cour où nous attendait, tout trépidant, un « panier à salade ». Encore une fois, avant de nous entasser dans ce véhicule, on s'assura de nos noms et c'est alors qu'un jeune soldat de l'armée du Soviett, un éphèbe rose au toupet bouclé qui paraissait jouer un rôle actif dans toute cette institution, avisa parmi nous un homme du Caucase au nez busqué, au visage de pain d'épice, aux yeux ardents et il lui dit : « Ah! te voilà! toi, tu as tiré, le second jour de la bataille à Iaroslav, ton compte est bon ». Puis, fixant sur moi ses petites prunelles bleues où luisait une stupidité agressive, il dit haineusement en me montrant du doigt : « Ce Français-là va être fusillé dans deux ou trois jours ».

Ceux qui ont vu quelquefois, dans les rues de Paris, circuler une voiture cellulaire et qui ont supposé la présence possible, dans son coffre, de dix ou douze inculpés, ne sauraient se faire une idée de la façon dont les bolcheviki utilisent un tel véhicule. Le panier à salade de Moscou est d'une dimension semblable à celle qui a été adoptée pour la construction des nôtres, mais, il ne contient ni séparations, ni compartiments. Ce n'est qu'une grande caisse dans laquelle des Réformateurs bourrent de la chair humaine. L'expression de « bourrage » est la seule qui convienne à cette compression monstrueuse de quarante ou cinquante

corps vivants dans une boîte où ne pénètrent plus, q
elle est refermée, ni l'air ni la lumière. On nous press
nous enfonça les uns contre les autres, debout, dans
voiture qui avait déjà traîné jusqu'au poteau d'exéc
tant de victimes. Nous étions là, face à face, mêlant
respirations et nos sueurs. Nos membres, retenus au h
dans des enchevêtrements d'autres membres, étaient
pables de se déplacer, mais se crispaient à chaque c
cherchant, instinctivement, un point d'appui. Près de
sous mon bras gauche qui se trouvait étendu horizon
ment, un adolescent, presque un enfant, pleurait à cha
larmes et de manière si pitoyable que je souffrais d
souffrance. Un vieil officier le gourmanda, lui représ
qu'après tout, ce qui pouvait lui arriver de pire c'éta
mourir et que d'ailleurs cette éventualité n'était pas
terrible, puisque, tôt ou tard, elle serait pour nous t
inévitable. Mais l'enfant sanglotait toujours; dans la déb
de sa volonté comment eut-il tiré quelque réconfort de ce
austère morale? L'homme du Caucase jugeant, sans dou
d'après l'expression de mon visage que j'éprouvais
l'émotion voulut me consoler, et suivant l'habitude
gens de sa race, il me tutoya pendant qu'il m'apostropha
en mauvais russe :

« Ce n'est rien, *dousha moïa* (mon âme), il ne faut p
te tourmenter. Et puis, Dieu est là, Dieu nous protégera.

J'apercevais aussi, dans la pénombre, le visage de « bu
dog » de l'ancien commissaire de police de Riga, avec s
étroits yeux bleus de plus en plus indignés et tout péti
lants de fureur, mais d'une fureur que l'effroi assombri
sait et empêchait de se manifester autrement que par d
gros soupirs. Tous, il faut bien le dire, sauf le souriar
Caucasien, dont chacun avait cependant entendu dire qu'
était très particulièrement en danger, tous nous étions e
proie à l'anxiété. Où nous conduisait-on et quel allait êtr
notre sort? Oh! quelle horrible sensation celle ne n'être

plus un homme, de ne plus jouir de ce libre arbitre qui fait la dignité de l'homme, mais de n'être plus qu'une chose que des brutes manipulent, malaxent, font aller et venir à leur gré et auraient licence d'abattre dans quelque coin, sans qu'il leur en coûtât! Étrange, cette traversée de Moscou, dans cette caisse roulante bondée de viande humaine, dans cette caisse sombre empestée, d'où nous ne pouvions absolument rien voir au dehors. Je songeais, confusément, qu'il devait y avoir sur les trottoirs, en cette chaude après-midi de juillet, des passants tranquilles, des promeneurs, de jolies femmes qui peut-être ne détourneraient pas les yeux vers le mouvant cercueil qui nous contenait, nous qui n'appartenions déjà plus à la vie. Encore une fois, où nous transportait-on? Deux ou trois d'entre nous, près de la paroi qui les séparait du siège du conducteur, clignaient de l'œil, à certaines fissures, obstinément. Ils crièrent enfin, ayant reconnu la route où l'on nous charriait :

« Tagannka! On nous mène à Tagannka! » Là-dessus des voix s'élevèrent pour déclarer avec cet optimisme de circonstance propre aux gens qui se sont mis dans la tête de ne pas désespérer tout à fait :

« Tagannka! Mais c'est très bien, Tagannka! Nous avons de la chance : cette prison est beaucoup plus confortable que celle de Boutirky. Nous pouvons dire que nous sommes des veinards! »



CHAPITRE IV

A LA PRISON DE TAGANNKA

Nous éprouvâmes de violentes secousses, des heurts pr cipités; nous devinâmes que la voiture cellulaire pr cédait à de rapides virages, nous entendîmes de lourd portes jouer successivement sur leur chambranle avec d bruits de verrous remués. Puis, notre véhicule s'ouvrit e comme des matériaux qui dégringolent d'un tombereau nous jaillîmes sur les pavés d'une cour fermée de tous côté par des bâtiments de brique rouge, aux fenêtres grillées Je croyais que l'on allait nous envoyer directement au locaux qui nous seraient assignés. Mais non. On nous retint pendant près de deux heures à une sorte de greffe où il fallut, encore une fois, recommencer toutes les forma- lités de paperasseries si chères aux Russes, sous tous les régimes : « Votre nom? vos prénoms? votre âge? le lieu de votre naissance? » Et puis ce furent toutes les intermi- nables minuties bureaucratiques, relatives au dépôt des fonds et objets de valeur. Beaucoup d'entre nous avaient déjà été complètement dépouillés à la Commission extraor- dinaire. Moi, j'étais de ceux auxquels on avait jusqu'alors laissé leur montre. Une ceinture que je portais sous mes vêtements n'avait pas été aperçue; elle renfermait une somme assez importante. Plusieurs de mes compagnons de misère me représentèrent vivement le danger où chacun de nous se trouvait d'être volé, dans la promiscuité qui nous attendait, et je ne cherchai point à dissimuler plus long- temps mon argent. Après en avoir caché une petite fraction

dans ma cravate, je m'empressai d'obtempérer au règlement et un reçu en bonne et due forme me fut donné par une sorte de caissier, d'aspect relativement respectable.

Dès notre arrivée, il nous fut aisé de remarquer quel profond contraste existait entre la racaille préposée à la garde de la Commission extraordinaire et les geôliers de la prison de Tagannka. Ceux-ci étaient presque tous des serviteurs du régime déchu, d'anciens militaires restés disciplinés et ponctuels et que la révolution n'avait pas encore chassés de leur poste. Ils exécutaient, docilement, sans mot dire, les ordres donnés par les maîtres du jour mais tout, dans leurs allures, dans leur manière de parler, indiquait clairement qu'ils étaient capables de faire une différence entre ces détenus politiques qu'on leur amenait en foule chaque après-midi et les malfaiteurs de droit commun qui avaient formé jusqu'alors la plus grande partie de leur clientèle. Car, il n'y avait pas à se le dissimuler, c'était bien dans une prison construite pour les voleurs et les assassins que ces messieurs du Soviett, me faisaient écrouer, mêlé d'ailleurs aux membres de l'élite intellectuelle de Russie. Cependant, je compris que j'avais été affecté à la chambre numéro 5 et, sans me faire aucune idée de l'endroit où je me rendais, je partis sous la conduite d'un geôlier. Quatre autres voyageurs du panier à salade avaient reçu la même destination et marchaient à côté de moi. Des grilles grincèrent et se refermèrent, nous suivîmes de longs couloirs, nous traversâmes une immense galerie rectangulaire où, à droite et à gauche, avec une rectitude géométrique, trois étages de cellules se superposaient montrant leurs petites portes blanches qui, uniformément, s'ouvraient sur une sorte de long balcon où circulaient les gardiens.

Nous gravîmes un escalier, nous longeâmes beaucoup de baies où, derrière les barres de fer, nous guettaient des têtes curieuses et blafardes, celles de détenus de droit com-

mun, reconnaissables à leur souquenille blanche, et t
coup nous passâmes, avec ahurissement, devant quatre
lages plus hauts et plus grands que ceux que j'avais
ils fermaient une vaste salle où je vis confusément s'a
toute une foule qui se serrait contre les barreaux et
chait évidemment à se rendre compte de la proven
des nouveaux venus. Toute une foule, oui. Ah!
incroyable ce qu'il peut y avoir de monde dans une pri
Et soudain, à ma profonde surprise, j'entendis deux voix
françaises me crier : « Eh! Monsieur Naudeau! » Je chercl
m'approcher de ceux qui m'avaient interpellé et tout d'al
je les reconnus difficilement; ils étaient, à cause d
chaleur torride, vêtus simplement d'une chemise et
pantalon et j'étais d'ailleurs dans un état de stupeur qu
contribuait pas à fortifier ni mes facultés d'attention
ma mémoire. Non seulement je ne les identifiai pas du
mier coup d'œil, mais je fus victime, au sujet de l'un d'e
d'une singulière erreur car je crus voir en lui le comm
dant français B. que je savais fort bien avoir été mêlé à
affaires politiques particulièrement scabreuses. J'étais p
suadé que je m'étais trouvé en présence de B. et je
disais : « Puisqu'il s'est fait surprendre et qu'on l'a am
ici, décidément, il est dans de mauvais draps et moi au
probablement ».

Une quarantaine de pas encore et nous arrivâmes à
chambre numéro 5. Ah ça! je serais donc partout en p
de connaissance dans cette prison de Tagannka. A pe
la porte de la chambre numéro 5 avait-elle été verrouill
à peine avais-je fait quelques pas dans l'atmosphère so
bre et indistincte de ce réduit où vivaient environ vi
captifs, quand un jeune homme à barbe noire me tendit
main.

« Ah vous voilà! Nous avions entendu dire que vo
aviez été arrêté et déjà nous savions que vous étiez à
Commission extraordinaire. Soyez le bienvenu parmi nou

D'ailleurs je suis le *Starchi* de cette salle et je m'efforcerai de rendre votre séjour ici aussi peu désagréable que possible. Mais je vois que vous ne me remettez pas très bien. La barbe que j'ai laissé pousser vous déconcerte. Voyons! Vilennkine, l'officier d'ordonnance du général Gourko au front du Nord, à Dvinsk. » L'apparition de Vilennkine éveillait en moi un tourbillon de souvenirs. En même temps que je le reconnaissais, c'était toute l'ancienne Russie militaire que son aspect évoquait devant moi. Je me rappelais mes aventures sur les rives de la Dwina. Je revoyais un émouvant départ de troupes russes pour le front français, auquel j'avais assisté, et aussi je songeais à ce brillant concours hippique de Dvinsk, au printemps de 1916, à l'organisation duquel Vilennkine avait pris une part si active. Qui eût pu, dans ce temps, prévoir que.... Mais le capitaine continuait :

« Six de nos camarades qui habitaient cette chambre, jusqu'à ce jour, viennent précisément de partir tout à l'heure. Le même panièr à salade qui vous a portés jusqu'ici était venu vers trois heures les prendre pour les conduire dans une caserne où ils seront très probablement fusillés demain matin. Six jeunes officiers magnifiques, l'élite vraiment de ce qui restait de l'armée russe! L'un d'eux a combattu au front français. Outre la croix de Saint-Georges, il a reçu la Légion d'honneur, la croix de guerre française et une médaille militaire anglaise. C'est le brave des braves. On massacre ainsi les éléments énergiques qui eussent pu essayer, en de meilleures circonstances, de sauver la Russie. Nous avons été dans cette chambre numéro 5 jusqu'à quinze membres de l'ancienne « Ligue pour le salut de la patrie russe ». Il n'en reste plus en ce moment que trois dont je suis. Les autres ont été passés par les armes ou vont l'être. Si l'on doit nous détruire tous, que ne le fait-on en une seule fois; à quoi bon nous infliger cette angoisse de tous les instants que nous subissons ici?

Chaque fois que s'approche un geôlier, chacun de no demande si cet homme n'a pas été envoyé pour le con au véhicule qui le transportera jusqu'au poteau d'exécu Chaque appel nous fait tressaillir. C'est mourir mille que de vivre ainsi dans la prévision toujours plus in diate d'une exécution qui, logiquement, devra se prod Puisqu'on a tué nos camarades, pourquoi ne nous tue on pas, nous qui avons fait ce qu'ils ont fait? Si seulem poursuivit pensivement Vilennkine, on était sûr d' fusillé proprement, cela consolerait! Mais voilà! Il y des malheureux qui, atteints seulement aux jambes ou bas-ventre, ont râlé sur le terrain, pendant des heu avant qu'on songeât à les achever d'un coup de revol Tout cela n'est pas gai, certes!... Mais, malgré tout, c clut Vilennkine, nous subsistons avec une sage philosopl C'est sans doute la vie au front qui nous a préparés à s porter, sans trop nous laisser abattre, notre existence vé tative, dans cette salle ténébreuse, dans cet espace réd où nous pouvons à peine remuer, lugubre antichambre cimetière. Vous constaterez que nous ne nous démoralisc pas. »

En effet, un groupe de sept ou huit officiers, jeun hommes d'un beau développement physique, s'étaient mis exécuter, avec une rare méticulosité, des mouvements gymnastique suédoise. Leurs membres musclés s'éte daient avec harmonie. Ceux qui s'exerçaient à ces gest rythmiques s'y appliquaient avec gravité, comme s'il se f agi pour eux de se préparer une longévité de cent annéc J'ai souvent songé, par la suite, dans mes heures de capt vité, à l'entraînement minutieux accompli par ces jeun gens destinés, de la manière la plus évidente, à un trép prématuré. N'y avait-il pas dans cette agitation coordonné et si attentive comme une forme inconsciente de la lutt de la défense de soi-même, oui, une sorte de manifestatio de l'instinct de conservation? Ce qui les animait, ces jeunc

gens, n'était-ce point un vague désir de se rendre plus sains et plus forts puisque les êtres sains et forts, d'après le cours normal des choses, sont ceux qui sont destinés à survivre? Hélas! de tous ces stoïques captifs qui m'entouraient et qui s'adonnaient avec tant de grâce à des jeux cadencés, la plupart auraient, avant qu'il fût longtemps, rendu leur dernier soupir. Ils le savaient, mais ils faisaient comme s'ils ne l'eussent point su, et ils ne cessèrent pas un seul instant de sourire. Vilennkine et ses amis insistèrent pour que je partageasse les vivres dont ils disposaient. Ils me firent les honneurs de leur repas avec une bonne grâce aussi parfaite que si nous nous étions trouvés dans la propriété de l'un d'eux, au temps de l'ancien régime. Ils avaient reçu de leurs parents et de leurs amis quelques œufs et un peu de viande fraîche. C'est ainsi que nous dînâmes, et chacun d'eux, tout en mangeant, exalta l'élégante attitude des six officiers qui, quelques heures auparavant, avaient quitté, pour ne jamais plus y revenir, la chambre où j'étais venu occuper une couchette laissée libre depuis qu'ils étaient partis. On les avait vus se lever impassibles quand leur nom avait été prononcé par le gardien et, soucieux de laisser un bel exemple à ceux qui allaient bientôt les suivre, ils s'étaient éloignés avec désinvolture, marchant vers le supplice comme vers un devoir. Tout en dînant, j'appris enfin, d'une manière exacte, quels étaient ces deux Français qui, à travers les barreaux de la chambre numéro 1, m'avaient hélé lors de mon arrivée. Je m'étais décidément mépris en croyant reconnaître le capitaine B, car ces deux captifs s'appelaient : l'un, l'adjudant Guillon; l'autre, le chauffeur Dubuis, tous deux de la Mission militaire française. Mes deux compatriotes avaient été arrêtés soudainement vers le 1er juillet, au moment où ils installaient dans un train environ cinquante Polonais et vingt Tchèques qui étaient désireux de se rendre au front français, par la voie de Mourmane, afin d'y combattre nos ennemis. Je me

rappelai aussitôt très clairement les détails de cette toire où l'on avait senti se manifester l'influence oc des policiers allemands, qui, pendant tout l'été de 1 pullulèrent à Moscou. Assagi par ma propre infortun songeai que, dès le début de juillet, des esprits c voyants eussent dû déceler, dans l'arrestation de Guillo de Dubuis, le signe évident et définitif, le signe ulti après tant d'autres, que nous nous trouvions, décidém dans un pays ennemi ou, pour parler plus exactement, d un pays soumis à une direction qui était notre enner Puisque d'une part nous ne voulions pas, nous ne pouvi pas reconnaître cette direction ni négocier ouvertem avec elle et que, d'autre part, nos forces armées pro daient sur les côtes de la Russie à des débarquements, n avions montré, nous qui nous nous attardions en Russie, la légèreté, en nous imaginant que nous aurions licence demeurer et d'y conduire, comme bon nous semblera notre propre politique. Mais nous nous étions grisés uns et les autres de paroles optimistes et, le 14 juillet, assurances les plus réconfortantes avaient été d'ailleu données à la colonie française de Moscou : « le secou allait arriver! » Nous étions persuadés en juillet 1918 q bientôt, d'une façon ou d'une autre, l'intervention se pr duirait triomphale et que les drapeaux des Alliés flotteraien à bref délai, sur le Kremlin. Celui qui nous eût dit alo que, pendant de nombreux mois, on ne constaterait enco aucun signe de cette opération, eût été accueilli par de huées. Les colossaux préparatifs des Alliés à Vladivostok, Mourmane et ceux qui allaient, disait-on, s'effectuer à Ar kangel, avaient été l'objet de nos incessants commentaires L'apparente témérité dont nous fîmes tous preuve à Mosco en 1918 s'explique par la foi que nous eûmes dans des asser tions qui nous promettaient un secours imminent. Elles étaient, on le voit bien aujourd'hui, présomptueuses, leur inconsistance devait nous exposer tous aux plus grands

dangers. Mais, en définitive, c'était précisément notre rôle, à presque tous, que d'être au danger. Nous voyions et nous allions de plus en plus voir les inconvénients de nos temporisations à Moscou, mais les événements eussent pu, très aisément, prendre un tout autre cours que celui qu'on leur a laissé prendre. Dans certaines éventualités nullement invraisemblables, la présence à Moscou, au moment opportun, des hommes d'action que nous étions, chacun dans sa spécialité, se fût transmuée en valeur. Une partie avait été jouée et perdue; cela ne nous empêchait pas de savoir qu'elle aurait pu être gagnée. Voilà pourquoi je conserve le sentiment que les autorités françaises de Russie ont agi de leur mieux et, au mieux, dans une situation extraordinairement difficile, une situation à laquelle l'histoire ne présentait aucun précédent. Une défaite, parfois, amène le sacrifice d'une arrière-garde; nous qui avons appartenu à l'arrière-garde de Moscou, nous reconnaissons que nos chefs n'étaient guère en état d'agir autrement qu'ils l'ont fait. Le pays s'est servi de nous comme il a cru devoir en décider; toutes les combinaisons ne sont pas également couronnées de succès et chaque effort comporte sa part de risques.

Tout en méditant sur les hasards de ma situation, je m'allongeai sur le grabat qui m'avait été destiné, simple cadre de bois surmonté d'une paillasse. Le sommeil est le meilleur des refuges contre les perplexités oiseuses, oui sans doute, mais je n'écartai ces perplexités qu'à grand'-peine, obsédé par l'image que je me formais de l'infortuné qui m'avait précédé dans ce lit et qui, de la manière la plus probable, n'aurait sans doute plus, dès que l'aurore poindrait, que quelques minutes à vivre. Je le voyais, arrivant au poteau et tombant bientôt sous la salve. Une question aussi me harcelait : pourquoi donc avait-on choisi de m'incarcérer précisément dans cette chambre d'où l'on ne sortait guère que pour marcher au supplice? La sinistre excla-

mation du soldat aposté à la porte du local de la ... sion extraordinaire, au moment où j'en étais sorti. ... mon souvenir. Est-ce qu'on avait, oui ou non, l'intention de me tuer moi aussi? Il m'était impossible de m'en rendre compte. Je ne savais pas de quoi j'étais accusé, et je n'avais été interrogé par personne. Quelles suppositions pouvais-je faire? Certains de mes compagnons de captivité de la chambre numéro 5 insistaient eux-mêmes que ma place n'aurait pas dû être parmi eux. Pourquoi n'essaierais-je point d'être transféré à la chambre numéro 1 ou, du moins, si je devais rester en prison, la cohabitation avec deux de mes compatriotes me serait un réconfort? Et précisément, ceux qu'un mois de détention avait déjà initiés aux ruses et détours qu'on peut imaginer dans une semblable ..., avaient pensé spontanément à une combinaison de ce genre; ils avaient, mettant à profit la bonne volonté des gardiens, obtenu la désirable mutation et, le 2 août, sans que j'eusse rien fait pour y parvenir, je fus, soudainement, extrait de la chambre numéro 5 et conduit à la chambre numéro 1 où je puis dire qu'une chaleureuse réception m'était préparée. En effet, outre l'adjudant Guillon et le chauffeur Dubuis, en qui j'allais trouver les camarades les plus dévoués, la chambre numéro 1, la plus vaste, à ce que je crois, de toute la prison, renfermait les vingt Tchèques et les quarante Polonais arrêtés en même temps qu'eux à la gare. Tous ces jeunes officiers et soldats étaient, plus ou moins, au courant déjà de mon arrestation puisque les journaux en publiaient les détails et ils eurent à cœur, dès mon apparition, de me témoigner leur sympathie. La chambre numéro 1 contenait aussi une vingtaine de Russes. A tout seigneur tout honneur : on me signala, non sans quelque effroi, un homme trapu, chauve, au regard à la fois aigu et fuyant. Il marchait à larges enjambées, les sourcils froncés, la physionomie chargée d'inquiétude. C'était un commissaire bolchevik accusé de malversation

Il avait bien raison de s'alarmer, ce taciturne, car les réformateurs fusillaient fort allègrement ceux des leurs qu'on avait convaincus de tels méfaits. On baissait la voix quand s'approchait cet être équivoque; on redoutait qu'il ne voulût se réhabiliter par des délations.

Plusieurs membres des partis socialistes russes, que persécutaient les usurpateurs bolcheviki, vivaient parmi nous. Le plus remarquable de ces Russes s'appelait Kogan : un Israélite adipeux et doué, malgré cela, d'une force herculéenne. Ce jeune homme, d'une intelligence supérieure, était l'un des chefs du groupe socialiste révolutionnaire de Toula. Kogan avait déjà été emprisonné, pendant plusieurs années, sous l'ancien régime; il avait, par la suite, vécu en exil, en France d'abord, puis en Suisse et, quand la Révolution de 1917 avait éclaté, il était revenu, à travers l'Allemagne, précisément par le convoi dont Lénine était l'homme le plus en vue. Quelques mois d'opposition au bolchevisme l'avaient ramené aux cachots de Tagannka. Kogan prévoyait généralement que si une intervention des Alliés se produisait en Russie, elle aurait pour résultat probable de rendre le pouvoir à un régime de réaction. Et ce régime, disait-il, bien loin de vider les geôles, les remplirait. Toute l'énergie des conservateurs s'appliquerait d'abord à mettre en prison ou à y détenir des révolutionnaires comme lui, le pauvre Kogan. Telle était la bizarre alternative que beaucoup de prisonniers socialistes considéraient comme inévitable. Captifs des bolcheviki, ils s'attendaient à être aussi molestés par le parti qui vaincrait les bolcheviki et voilà pourquoi l'intervention leur était, malgré tout, suspecte.

Nombreuses vraiment étaient, dans cette salle numéro 1, les personnalités intéressantes que la police des tsars, naguère, eût traquées, jugeant leurs idées subversives. Pourtant ces gens paraissaient louches à la Commission extraordinaire qui les accusait de menées contre-révolutionnaires. Il y avait là le docteur Halperine, socialiste

notoire, certains chefs de syndicats ouvriers, un mécani des chemins de fer, accusé de modérantisme, et d'autres encore dont aucun certes ne pouvait être un enn du peuple. Quand tous ces braves gens m'eurent con tulé et serré la main, une délibération, que mon arr avait interrompue, fut reprise : toute la chambre numé discutait, avec une grande solennité, différents problè d'ordre intérieur, tels que la marche à suivre pou désignation quotidienne des hommes de corvée char de la distribution des vivres et du nettoyage de la sa L'enfantine manie de parlementarisme, qui s'était abat sur toute la Russie, sévissait, en d'interminables discou jusqu'au plus profond des prisons. La séance à laque j'assistais était, m'expliqua-t-on, la cinquième ou la sixiè dans laquelle les sujets mis à l'ordre du jour avaient envisagés sans que, cependant, aucune décision eût encore être adoptée. Sous la direction d'un président d'un bureau, les motions succédaient aux motions, l contre-propositions aux contre-propositions, les votes a votes; ceux qui prenaient part à ces joutes y appliquaie des méthodes qui n'eussent pas été déplacées à Westminst ou au Palais-Bourbon — mais sans cependant parvenir conclure. Les prisonniers, assis en rangs au bord des lit écoutaient patiemment ces amplifications oratoires; final ment, la séance, ce jour-là, fut levée sans qu'aucun par eût été pris. Que des hommes, dont presque tous devaie se considérer comme exposés à un imminent danger, tro vassent la force de participer à ces débats enfantins, voil ce dont il n'y avait point lieu de s'étonner, car, très vit pour les infortunés qui y végètent, la prison devient u monde, un monde circonscrit, restreint, mais un monde o toutes les caractéristiques particulières à chaque être hu main, continuent à se manifester, où le bavard pérore, o l'organisateur tend à organiser et où le voleur persiste voler.

La salle numéro 1, comme toutes celles qui formaient cette partie de la prison, était attenante au long corridor par lequel j'étais arrivé, le 31 juillet. Ce passage était une véritable galerie dont les fenêtres grillées, au-dessus de cours intérieures et de murs d'enceinte, s'ouvraient comme une rangée d'yeux sinistres, braqués, de haut et de loin, sur tout un faubourg de Moscou. Quatre monumentales baies cintrées, obstruées par des barreaux de fer, à l'aspect desquels les plus redoutables fauves eussent senti leur impuissance, permettaient aux habitants de la chambre numéro 1 de parcourir du regard une certaine étendue de ce couloir dont les ouvertures que je viens de décrire nous laissaient apercevoir des jardins où travaillaient des cultivateurs et des voituriers; puis des dépôts de bois, des maisons éparses, des terrains vagues et, parmi des frondaisons verdoyantes, tout le décor polychrome d'un antique monastère aux bulbes d'or et aux tours élevées, où carillonnaient des cloches. Le contraste, vraiment, était poignant entre ces horizons ensoleillés, où vibraient les radieuses lumières de l'été, et les hideurs de la cage où nous étions enfermés. C'était une salle grise et poussiéreuse et, comme toutes les autres geôles russes où j'allai ensuite séjourner, elle portait, en guise de plancher, une couche de macadam. Il y avait là, en longs alignements serrés, quatre-vingt-dix ou cent grabats faits d'un bois crevassé, propice à la multiplication des punaises; toute leur garniture se composait d'une paillasse où les poux folâtraient.

Très souvent, la grille bâillait et malgré que la population de notre salle fût réglementairement au complet, plusieurs nouveaux captifs étaient, à l'improviste, introduits parmi nous. Ceux-là couchaient sur la table destinée aux repas, sur des bancs ou sur le bitume. La promiscuité et la malpropreté infligées aux prisonniers étaient tout ce qu'on peut imaginer de plus lamentable. Beaucoup, quand j'arrivai, n'avaient pas pu changer de linge depuis plusieurs

semaines et tel était d'ailleurs le sort qui m'attendait. La chaleur, la poussière et l'insuffisance de l'alimentation alanguissaient les corps. Maints captifs restaient perpétuellement allongés sur leur lit, les uns à côté des autres, dans une somnolence ininterrompue. Aussitôt qu'une épidémie se déclarerait, il serait fatal qu'un grand nombre d'entre nous succombassent. Par un hasard providentiel, cette épidémie, que nous sentions inévitable, commença seulement quand nous fûmes déjà transférés à la prison de Boutirky et la moitié de ceux qui nous remplacèrent à Tagannka moururent, les uns sur les autres, en véritables piles.

Chaque matin, alternativement, c'était le tour de l'une des chambrées dépendantes de ce corridor de se lever la première, en pleine nuit, et elle allait occuper le lavabo et le local spécial qui y était contigu. Rien ne peut dépeindre l'humiliation et le dégoût qu'éprouvaient tout d'abord la plupart des prisonniers, aux heures qui suivaient immédiatement leur arrivée, quand ils se voyaient astreints, de la manière la plus inéluctable, à remonter aux mœurs primitives du sauvage, sans les possibilités d'isolement que le sauvage trouve, au moins, dans l'immensité de la nature. Là, en prison, c'était dans une pièce de quelques mètres carrés qu'une foule, confondue de sa propre ignominie, se serrait, faisait la queue et, dans son attente avilie, touchait littéralement les genoux de ceux dont l'accroupissement d'un moment obstruait des endroits dont tout reclus, à son tour, devait conquérir l'usage. Et pendant que cette agglomération humaine s'écoulait lentement, s'égrenait en cet étrange calvaire, une manutention tout aussi répugnante s'opérait, près de nous, dans cette même pièce exiguë, car les hommes de corvée venaient déverser, avec quels éclaboussements, le contenu des boîtes à ordures et des cylindres de fer-blanc dont chaque chambrée était munie. Trois fois par jour, durant un quart d'heure, s'accomplissait ce pèlerinage; le dernier avait lieu vers huit heures du

soir, après quoi les grilles des chambres étaient inexorablement cadenassées. L'imagination de celui qui lira ces lignes suppléera très aisément aux inutiles détails qu'on me saura gré de ne pas accumuler. Mais, l'être humain s'adapte vite aux tribulations et aux incongruités et, même dans les postures les plus grotesques et les plus dégradantes, le philosophe découvre toujours un sujet de méditation! Aussi, ces misères cessaient vite de causer de grandes douleurs à notre sensibilité émoussée. Après les premiers instants d'indignation et de révolte, une douce indifférence commençait à régner dans les esprits les plus susceptibles et, à cette indifférence, succédaient même ces gouailleries rabelaisiennes desquelles des Français, encore moins que tous les autres prisonniers, étaient disposés à s'abstenir. Il a décidément exprimé une idée très profonde celui qui a exalté « une certaine gaîté confite en mépris des choses fortuites ». Combien de fois, en effet, dans la détresse où nous nous trouvions, la raillerie n'étouffa-t-elle pas en nous le sanglot prêt à monter! C'était par des éclats de rire que nous comprimions et disciplinions notre tristesse, mais, bien souvent, dans le désœuvrement de ces longues heures, je me suis demandé en quoi il importait au progrès social et à la rénovation du monde que je fusse englouti tout vivant dans une sentine où l'excrément et la déjection opprimaient tous nos sens. Qu'on feignît de me considérer comme un ennemi du peuple, comme un agitateur, comme un contre-révolutionnaire, cela révoltait déjà suffisamment ma conscience! Qu'on examinât si, oui ou non, il convenait de me mettre à mort, j'eusse considéré ce soin comme une exagération regrettable, encore que compréhensible et adéquate aux frénésies d'une telle époque. Mais en quoi des hommes qui prétendaient améliorer le sort de l'univers et créer une humanité plus heureuse, pouvaient-ils croire y réussir en nous plongeant tout vifs dans un abîme d'immondices, oui, en nous rivant littéralement à

la matière en décomposition? Voilà ce que je ne parvenais pas à démêler. S'il fallait que je décrive, avec une parfaite exactitude, toutes les hideurs que nous infligèrent les réformateurs de la société, cela m'obligerait à des précisions et à des crudités de langage qui seraient des données véridiques mais où d'aucuns s'imagineraient voir les signes d'une monomanie singulière. Le vrai, quoi qu'on en croie, n'est pas toujours possible à exprimer; les délicatesses de ceux qui n'ont pas souffert comme nous s'alarmeraient d'explications qui ne seraient pourtant que la reconstitution authentique d'un milieu.

Dans le désœuvrement de ces heures, comptées, soupesées, hélas! une par une, la lecture des journaux était notre essentielle distraction. Les deux organes officiels des bolcheviki, les *Izvestia* et la *Pravda*, que nous recevions régulièrement, étaient attendus, chaque matin, avec impatience. Il se formait dans notre salle différents groupes au centre desquels l'un des prisonniers déclamait, à haute voix, d'un bout à l'autre, les diatribes des fougueux novateurs. Or, dès le premier jour de mon arrivée dans la chambre 5, il fut souvent question de moi dans ces élucubrations et d'un tel style que mon énervement ne pouvait que s'en accroître. En effet, c'était seulement depuis que j'étais sous les verrous que j'existais pour les polémistes des *Izvestia* et de la *Pravda*. Ces deux organes m'avaient peu attaqué au temps où je circulais en liberté. Il est vrai que l'article de la *Pravda* du 28 juillet avait été antérieur à mon arrestation mais, réquisitoire tout plein de dénonciations injustes, il en avait été, de la manière la plus précise, l'avant-coureur, la cause directe. Mon incarcération ayant résulté de ce rapport de police, les plumitifs qui rédigeaient les deux journaux du parti au pouvoir eussent pu, après cet exploit, m'ignorer. Mais ces gens de peu de droiture semblaient au contraire avoir attendu que je fusse bâillonné et que je ne disposasse d'aucun moyen de me dé-

fendre pour proférer, contre moi, toute l'extravagance de leurs menaces. Un jour, un article des *Izvestia* me représentait comme un homme perdu de hontes et de crimes, un agent de la monarchie; le lendemain, c'était la *Pravda* qui, avec une tactique jésuitique, me prenait à partì véhémentement comme si j'eusse encore été, à ce moment-là, libre de tous mes mouvements. Alors que j'étais déjà enfermé dans la cage de Tagannka, la *Pravda* citait des tronçons de mes vieux articles, et cela si artificieusement qu'un lecteur non initié devait supposer leur publication toute récente. Et la *Pravda* terminait sa longue malédiction par cette phrase significative : « Mais ne va-t-il pas vous arriver quelque chose de fâcheux, M. Naudeau. Prenez garde! Prenez garde! » Désormais, ce n'était plus le chétif *Journal de Russie* qui déchaînait les fureurs des bolcheviki, c'était surtout le rédacteur du *Temps*, « le suppôt de la haute finance », que l'on invectivait férocement. Or, chaque fois que nous parvenait cette prose injurieuse, elle soulevait, parmi mes codétenus, une curiosité compréhensible. Au milieu des groupes, plus d'un orateur en articulait les mots avec une bruyante emphase et j'entendais, dans les quatre coins de la salle, comme un écho plusieurs fois répété :

« Pre...nez gar...de, monsieur Nau...deau, pre...nez... gar...de! »

Ce fait que j'étais personnellement en butte aux violences de la presse des bolcheviki me valait, parmi mes compagnons, une considération dont je me serais volontiers passé. Pendant quelques jours je fus l'homme en vue de notre chambrée; mais ce flot d'outrages, m'accablant à un moment où je me trouvais sans aucun moyen de riposter ni de discuter, avait sur mes nerfs une influence singulièrement déprimante. Plus d'une fois, je demeurai prostré sur mon grabat ayant à peine la force d'absorber quelque nourriture. Le cas de mes deux compatriotes Guillon et Dubuis était infiniment plus simple que le mien; ils avaient

été arrêtés comme militaires, en service commandé; ils pouvaient donc toujours, dans les interrogatoires qu'on leur ferait subir, exciper de la nécessité où ils s'étaient vus d'exécuter passivement les ordres émanant de leurs supérieurs. Il en était autrement en ce qui me concernait. Le ton des articles de la *Pravda* et des *Izvestia* indiquait que j'étais l'objet d'une haine particulière, peut-être d'une vengeance personnelle dont il était difficile de se représenter à l'avance ce que serait son ultime limite. Il m'eût été impossible d'attribuer à aucune autre personne qu'à moi-même la responsabilité des articles que j'avais signés; je n'avais pas à songer à me défendre en me retranchant derrière l'autorité d'un chef et à prétendre que je n'étais pas initié à la politique, puisqu'il était notoire que mon métier était précisément de la connaître. Il fallait que je me préparasse à lutter seul, sans appui, sans protecteur, sans conseils. Mon désarroi s'augmentait de ce fait que je ne savais pas si oui ou non des perquisitions avaient eu lieu à mon domicile privé. Je n'avais pas eu le temps, cela se conçoit, d'anéantir tous mes papiers. Si une certaine documentation fût tombée entre les mains des bolcheviki, mon cas se fût trouvé compliqué au delà de ce qu'il est possible de se représenter, car des affirmations n'eussent pu être efficaces de ma part que si mes ennemis n'eussent point possédé déjà la preuve du contraire. Mais, cette preuve, l'avaient-ils? Dans l'ignorance complète où j'étais des diverses accusations qui pourraient être portées contre moi, il fallait que j'envisageasse toutes les hypothèses concevables et que je préparasse des réponses aux questions les plus inattendues : telle était la raison de mon accablement dans la prison de Tagannka pendant les premiers jours d'août. Je ne m'étais pas exagéré la portée des réquisitoires publiés contre moi par la *Pravda* et par les *Izvestia*. En effet, lors de ma mise en liberté, au mois de décembre, nombre de Russes qui les avaient lus, dès leur insertion, me contèrent comment ils

perdirent, à ce moment-là, beaucoup de l'espérance qu'ils avaient eue de me revoir jamais.

Tout dans la polémique unilatérale des journaux bolcheviki à mon égard avait senti la préparation et la justification éventuelle d'un « mauvais coup ». Si ce mauvais coup ne fut point perpétré, du moins j'eus, quelque temps, le désagrément de subodorer qu'on y songeait. Et, pour ne point montrer trop de faiblesse dans le cas où les choses en viendraient au pire, je m'appliquai à me détacher graduellement de toute préoccupation terrestre. Puisque j'étais déjà incapable de communiquer avec ma famille, avec mes proches et mes amis, je m'interdis de penser davantage à eux. Je voulus oublier tous mes anciens projets, mes anciennes ambitions, m'absorber dans la méditation métaphysique et me perdre dans l'infini. Qu'importerait ma mise à mort, songeais-je, si déjà, par l'envol de mes idées, je m'étais, à l'avance, évadé de ce monde de contestations et de brutalités?

Et pourtant, il n'empêche que, vers le 7 août, quand je fus soudainement appelé au bureau de la prison, je poussai un cri de joie en reconnaissant le Vice-Consul français, M. Labonne, flanqué d'un gros homme, M. Morel, qui avait rempli simultanément les fonctions de comptable du *Journal de Russie* et celles de Chancelier du Consulat. Je crus tout d'abord que M. Labonne, ayant obtenu ma libération, était venu me chercher, mais je fus vite déçu; un représentant de la Commission extraordinaire accompagnait mes deux visiteurs et il nous déclara que, si nous nous exprimions un seul instant dans un autre langage que le russe, il interromprait immédiatement notre conversation. Nous nous mîmes donc à nous entretenir, M. Labonne et moi, dans le parler de feu Tolstoï; M. Morel, quoique plus versé encore dans cette langue que mon interlocuteur et que moi-même, évita de se compromettre en prononçant un seul mot; toutefois quand il était bien sûr que l'agent de la Commis-

sion ne le voyait pas, il m'adressait de rusés clins d'œil que, dans mon véhément désir de me raccrocher à quelque espoir, je m'efforçais de trouver des plus significatifs! M. Labonne me consola par des phrases desquelles je conclus avec tristesse qu'il ne pouvait pas grand'chose pour moi, mais j'appris cependant de lui, pour la première fois, avec une satisfaction profonde, que les événements du front français paraissaient entrer dans une phase nouvelle : une grande victoire en vue! Mais était-ce bien vrai? Tant de fois déjà on s'était, à la légère, bercé de cet espoir! C'était, avant tout, le sentiment de l'intérêt national qui motivait mon allégresse, mais il s'y mêlait aussi, d'une manière vague et pour ainsi dire inconsciente; — oserai-je l'avouer? — une sorte d'appétence égoïste qu'inspirait l'instinct de ma conservation personnelle.

Il n'était pas indifférent aux captifs français, même s'ils ne considéraient que le point de vue mesquin de leur sûreté individuelle, que la France fût à ce moment-là victorieuse ou abattue. En effet, tous ceux qui ont attentivement observé les chefs du mouvement bolchevik les ont toujours vus extrêmement respectueux de la force. Il serait donc très douteux qu'on osât se livrer aux pires violences contre des Français à l'heure où la France serait triomphante sur les champs de bataille. Au contraire, si les armées françaises eussent succombé, il est fort vraisemblable qu'un certain nombre de nos compatriotes eussent été sacrifiés en holocauste aux mânes du comte Mirbach.

Les Allemands n'avaient jamais cessé de croire, ou d'affecter de croire, que les menées des Alliés n'avaient pas été étrangères au trépas de leur ambassadeur. S'ils eussent été victorieux, et par conséquent tout-puissants et irrésistibles, bien des membres de la Commission extraordinaire eussent jugé expédient de se concilier les bonnes grâces des hauts fonctionnaires allemands en abattant à leurs pieds la dépouille de quelques Français. Quand on com-

pare bien toutes les circonstances de cette époque, on voit que notre existence fut sauvée, indirectement, par les succès des Alliés et telle fut, après coup, l'opinion d'un bon nombre de Russes auxquels j'en parlai lors de ma libération et qui s'étaient, de leur mieux, tenus, pendant la terreur, au courant des événements de chaque jour.

Mon transfert de la chambre n° 5 à la chambre n° 1, outre qu'il me tirait de l'endroit le plus lugubre de la prison, avait eu aussi pour moi cet avantage qu'il m'avait permis de bénéficier des distributions de vivres faites, trois fois par semaine, aux soldats français, tchèques et polonais par les soins excellents et louables de la Mission militaire française. En août et en septembre, la Mission se trouvait en présence d'une tâche ardue puisque, dans la seule chambre n° 1, à Tagannka, elle fournissait des aliments à soixante Polonais, vingt Tchèques et trois Français. Aussi l'on conçoit aisément que les portions ne pouvaient pas être, pour chaque prisonnier, très volumineuses et si elles nous arrivaient trois jours sur sept, quatre autres jours de la semaine n'en demeuraient pas moins à passer sans une autre nourriture que celle fournie par la prison. Or cette nourriture était un mythe, c'était une odeur plutôt qu'une substance. Elle consistait, principalement, en un morceau de pain noir. On nous donnait, à midi, une soupe aux choux où s'apercevaient des traces de poisson fumé, soupe suivie quelquefois d'un peu de purée et, à six heures du soir, une autre soupe de même composition mais plus claire, liquide d'où montaient des gaz puants, nous coulait dans les intestins. C'était là tout le menu sur lequel nous pussions compter. Cette alimentation nauséabonde à laquelle un Occidental, en temps normal, n'eût point voulu toucher et qu'il eût jugée bonne pour la basse-cour, était pourtant tout ce qui restait à notre disposition les jours où les provisions de la Mission n'étaient pas attendues. Dubuis devait à la présence de sa femme à Moscou de recevoir des envois copieux et

succulents; Guillon, lui aussi, outre les vivres de la Mission, attendait les paquets que lui faisait parvenir un ami dévoué. Sans la prévenance de ces deux camarades, je me serais vu, dès l'abord, dans une situation très douloureuse. J'étais stupéfait de n'être pas pourvu régulièrement de ce qui était nécessaire à ma subsistance par ceux qui, à ce qu'il me semblait, eussent dû sentir où était leur devoir. Aucun Français habitant Moscou ne pouvait ignorer que les envois de la Mission et ceux de Mme Dubuis à son mari pénétraient dans le pénitencier. Dès lors, il eût suffi d'un peu de décision, à des amis bien intentionnés, pour m'éviter de souffrir de la faim. Mais je ne récrimine point, car à cette époque tous nos compatriotes restés à Moscou étaient eux-mêmes soumis à des persécutions et l'on conçoit que plus d'un ait pu craindre d'aggraver son propre cas en paraissant témoigner des sympathies envers un prisonnier particulièrement menacé. Ce sujet importe d'ailleurs peu à l'histoire et c'est tout ce que je veux en dire. Il me sera tout de même permis d'envisager avec effroi cette rétrospective hypothèse que le hasard aurait pu me faire affecter à une partie de la prison où je n'aurais pas rencontré mes deux compatriotes et où n'aurait pas fonctionné le service de distribution des vivres de la Mission. Dans ce cas-là, mon sort eût été vraiment pitoyable. D'ailleurs cette même tâche charitable oubliée par certains qui eussent dû l'assumer, cette même tâche, des femmes dont ce n'était en rien le rôle, des femmes étrangères d'ailleurs à toute politique et qui ne me devaient rien, s'en chargèrent spontanément, sans que personne eût songé à le leur conseiller. Mme Hélène Ducamp fut la première à s'occuper de moi. Puis Mme Victor Giraud qui se trouvait en relations avec Mme Dubuis, et qui était au courant de ses visites à la prison, eut la générosité de remettre à celle-ci, non pas une fois, mais deux ou trois fois par semaine, un envoi à mon adresse et c'est grâce à elle que je pus supporter plus philosophiquement la pre-

mière phase de ma captivité. Le bon cœur de Mme Victor Giraud, le courage de Mme Dubuis qui circulait constamment parmi les sbires de la Commission extraordinaire et de la prison, avec un sang-froid que lui inspirait son amour envers son mari, firent pour moi ce qu'il fallait.

Trois fois par semaine, l'arrivée des ravitailleurs de la Mission était, dans notre monde d'oisiveté et de perplexité, — et pour moi en particulier — un événement important. En effet, tant que je comptai parmi les détenus de Tagannka, il ne me fut jamais permis de recevoir aucune visite et celle de Labonne n'avait été qu'une exception d'un jour.

Sous le prétexte que je n'avais pas encore subi d'interrogatoire, on me tenait, dans cette geôle, absolument isolé du monde extérieur, tandis que Guillon et Dubuis, comme beaucoup d'autres prisonniers, étaient fréquemment appelés à des entretiens au parloir. Nombre de personnes qui sollicitèrent la permission de me voir se heurtèrent à des refus catégoriques. Il fut bientôt notoire qu'il ne fallait point songer à y parvenir. Mais il était indispensable que les pesantes marmites, déposées au bureau par les soldats français, fussent transportées jusqu'à nous et, dès lors, une équipe de prisonniers de la chambre n° 1 devait être affectée à cette besogne. Ces prisonniers n'étaient pas désignés par leur nom. Le geôlier criait : « Quatre hommes! » et c'était tout. Or, j'étais un homme, et un homme en vaut un autre! Il va sans dire que, presque toujours, je faisais partie de l'équipe qui descendait ainsi au-devant de nos victuailles. Des entretiens qu'il m'eût été impossible d'obtenir, si j'eusse été moi-même, je les avais comme humble portefaix sans nom, sans personnalité, sans relief. C'est de cette manière que je rencontrai, à plusieurs reprises, au bureau de la prison, non seulement nos soldats, mais aussi Mme Dubuis et qu'un jour même j'eus le plaisir de remercier personnellement Mme Victor Giraud qui, pour réconforter les prisonniers français, n'avait pas hésité à accompagner Mme Dubuis

sous le prétexte de l'assister à la manutention de ses produits alimentaires. A la Commission extraordinaire, toutes les fois que des démarches étaient tentées à mon bénéfice, le sauvage microcéphale Peters ou le sinistre Djerjinsky répondaient d'un air menaçant que je ne devais avoir aucune communication avec des visiteurs : pendant ce temps, à leur insu, moi, vague individu anonyme et sans physionomie, humblement accroché à l'anse d'une marmite, je recevais, de ceux qui venaient nous ravitailler, les dernières nouvelles de la journée? Ainsi tout en édictant, à mon sujet, des mesures de rigueur, la Commission extraordinaire ne trouvait pas le moyen d'en assurer l'exécution. Il est vrai, hélas! qu'avec notre transfert à Boutirky le jour viendrait où nous ne jouirions plus de ces commodités.

Lors de la première descente à la *kontora*, dans le but alimentaire que je viens de dire, je croisai un journaliste russe qui avait été rédacteur à une gazette bourgeoise.

« Ah çà, lui dis-je, sommes-nous encore pour longtemps dans cette prison?

— Pour un mois environ, précisa-t-il avec assurance. Nous allons rester ici jusqu'au grand coup d'État qui nous délivrera tous. Car vous pensez bien que tout cela ne va pas durer. Attendez patiemment le coup d'État. D'ailleurs les Allemands vont s'en mêler! » chuchota-t-il d'un air entendu. Il n'y en avait plus que pour un mois et les bolcheviki, comme par magie, allaient s'effondrer, s'émietter, se vaporiser, disparaître dans l'infini, sans y laisser aucune trace. Voilà ce que la plupart des prisonniers russes ne cessaient de répéter de confiance, sans savoir pourquoi.

Une autre fois, dans le bureau directorial, je rencontrai quatre ou cinq des jeunes officiers russes dont j'avais été pendant deux jours le camarade à la sinistre chambre numéro 5. C'étaient vraiment de beaux jeunes gens à la carrure vigoureuse, à la démarche courtoise et pleine de franchise. Le fait qu'on les eût autorisés à recevoir ainsi,

directement, leurs proches sans même leur imposer de parler à ces affreux guichets où deux treillis de fil de fer, distants l'un de l'autre d'un mètre, séparent les interlocuteurs, ce fait me rassura d'abord en ce qui concernait leur sort futur. Deux d'entre eux, avec ce laisser-aller et cette insouciance si particuliers aux Russes quand une passion les anime, tenaient étroitement enlacée dans leurs bras leur fiancée et j'appris que l'une de ces jeunes filles, dont le charme me frappa, s'appelait la princesse Turkestana. Ces couples amoureux grisés, malgré tout, d'une espérance née au plus profond du désespoir, s'efforçaient de vivre, dans le bref délai d'un rendez-vous de prison, toute l'éternité d'une félicité rêvée. Les autres officiers s'entretenaient avec de vieux parents ou bien ils s'occupaient de réunir les paquets de vivres qui leur étaient destinés. Tout parlait de paix, de détente, d'abandon; il fallait se remémorer les détails sanglants des journées écoulées pour croire que la mort pût planer encore sur cette idylle.

Avec mes camarades de corvée, je remontai, songeur, les escaliers qui conduisaient à l'étage de la prison que nous habitions. A l'angle droit formé par le couloir, j'aperçus, dans le chaud crépuscule, la vaste coupole d'or de la cathédrale de la Résurrection qui flamboyait et rougeoyait; c'était tout l'immense et populeux Moscou qui sous ses bulbes bariolés s'étendait dans cette direction, sur l'autre rive de la Moskva. Combien de fois n'avais-je point parcouru ces quartiers lorsque j'étais libre et que je ne savourais pas ma liberté, lorsque j'étais heureux et que je n'avais pas conscience de mon bonheur? Combien de temps faudrait-il encore marcher ainsi, vague automate, attentif seulement à la voix du garde-chiourme, combien de temps se prolongerait cette existence de cloporte dans un monde de puanteur et de vermine? J'étais à peine rentré dans la chambre numéro 1 quand nous entendîmes, au lointain, des hurlements. D'où partait cette rumeur infernale? C'était donc

vrai qu'on torturait dans ces geôles? Les plus anciens habitants de notre chambre m'avertirent que nous n'avions pas à nous émouvoir de ces cris. Les détenus de droit commun, dans les salles où ils étaient entassés, non loin de la nôtre, se livraient fréquemment, à propos du partage des vivres, de féroces batailles. Ces infortunés, dont la plupart ne recevaient jamais aucun envoi du dehors, étaient parvenus au dernier degré de la famine. Ils étaient retournés graduellement à une complète animalité. Les plus grands, les plus lourds, les plus forts s'ingurgitaient avidement la ration des plus faibles ; les plus faibles essayaient de résister et cédaient, seulement, quand ils étaient assommés ou étranglés. Privés de tout aliment et roués de coups, ils succombaient, ils tombaient morts. Les gardiens de la grille nous contaient parfois ces horreurs avec des haussements d'épaules et de gros rires : « On retire les cadavres quand on a le temps, d'ailleurs que pourrions-nous faire? Nous n'avons ici ni hôpital, ni médicaments, ni vivres et puis, du train dont vont les choses, c'est la population entière de la Russie qui va mourir. Que faire? Non, mais dites-nous, s'il vous plaît, que peut-on faire? » En dépit de cette philosophie résignée, plusieurs d'entre nous, longtemps après que les grilles eurent été fermées définitivement pour la nuit, demeurèrent sous l'impression de ces épouvantables clameurs. Encore une fois, où donc étions-nous tombés et quand tout cela finirait-il? Et puis, n'était-il pas effrayant de penser qu'il eût suffi de troubles un peu prolongés dans Moscou ou d'un simple caprice des bolcheviki pour empêcher tout ravitaillement de nous parvenir et pour nous réduire à la situation de ces malfaiteurs, obligés de s'entre-dévorer! Et les soirs étaient longs et mornes quand, après le dernier repas, il fallait attendre et toujours attendre sans savoir ce que l'on attendait et si le terme à ces heures fastidieuses ne serait pas celui qui avait déjà effacé de l'existence tant des habitants de ces geôles. Presque tous,

allongés sur nos lits, nous songions, certains lisaient, beaucoup s'obstinaient, machinalement, à l'étude de quelque langue étrangère. D'autres, assis sur leur séant, le torse nu sous la lumière électrique, le visage penché sur leurs haillons tenus dans une main, y cherchaient attentivement, de l'index tendu, des poux. Pour la plupart nous n'avions pas de draps. Tant que je fus à Tagannka, je dus coucher à demi-vêtu entre ma paillasse crasseuse et ma couverture. Mais à vrai dire, peu m'importaient les incommodités et les privations, j'étais obsédé seulement par l'idée de réussir à sortir de ce bagne.

Comme je ne recevais aucune nouvelle, aucune indication, aucun conseil de la part de ceux qui eussent pu, sans doute assez aisément m'en faire parvenir, je ne cessais de me demander quand et de quelle manière prendrait fin l'aventure où je me sentais enlisé. Et pourtant, malgré ces anxiétés qu'éprouvaient, à un degré à peu près égal, la plupart de mes camarades de misère, nous dormions tous profondément dès que la nuit était venue et seul l'avertissement du geôlier nous réveillait à l'aurore. Déjà les hommes de corvée commençaient leurs récurages et leurs transports de récipients, puis c'était la routine de chaque jour, la station aux lavabos et l'appel alors que des gardiens-chefs venaient nous compter minutieusement un par un.

A la prison de Tagannka, les réformateurs n'avaient pas encore eu le temps de rien modifier aux règlements pénitentiaires de l'ancien régime. Après chaque appel du matin, comme après chaque appel du soir, sur un ton péremptoire et militaire l'injonction nous était criée par des gardiens de « prier Dieu »! Et alors, dans chaque chambre, devant une icone, montaient des chœurs lents et majestueux comme des lamentations mortuaires. C'étaient vraiment des prières, au sens propre du mot, et non de vains simulacres, que ces incantations entonnées par tant d'hommes, dont beaucoup savaient être en danger de mort. Leurs accents poi-

gnants éveillaient, dans le cœur de l'incroyant lui-même, comme un douloureux écho des litanies psalmodiées dans son enfance, une sorte de nostalgie de la foi consolatrice et des espoirs merveilleux. Nous étions en majorité, dans la chambre 5, des catholiques français et polonais, il y avait là aussi de nombreux israélites, des luthériens, un musulman. Tous debout, coude à coude, nous faisions notre partie dans la magnifique chorale orthodoxe et, par ordre supérieur, nous invoquions la clémence de Dieu, tout comme l'avaient implorée avant nous, au temps des tsars, les générations de criminels qui nous avaient précédés dans cet ergastule. Quand nous pensions à l'irréligion fondamentale et chaque jour proclamée des membres du Soviett, c'était pour nous un sujet d'ahurissement perpétuel que d'avoir à faire nos dévotions, matin et soir, d'après le commandement de leurs subordonnés. Puisque nous avions reçu l'appellation de « contre-révolutionnaires », il était bizarre que notre châtiment comportât précisément des pratiques auxquelles se fussent surtout complu les zélés partisans de l'ancien régime.

Nous vivions donc à Tagannka dans une atmosphère de religiosité qui, comparativement à la rudesse de tout ce qui nous entourait, avait des séductions. Des messes hebdomadaires, à la chapelle de la prison, nous faisaient goûter de belles musiques et l'odeur de l'encens, cependant que l'archevêque Varnava, qui se trouvait parmi les captifs, s'avançait pour nous bénir et nous embrasser. Tous les Russes avaient gardé le souvenir de son amitié avec feu Raspoutine. Des légendes se propageaient sur le compte de ce saint homme et l'on ne savait trop si son sourire énigmatique était un reflet du ciel ou une grimace de l'enfer. Très souvent, en dehors des services réguliers, la cloche de l'église se mettait à tinter. A son glas, tous les prisonniers orthodoxes reconnaissaient qu'une *panikhida*, c'est-à-dire une messe de *requiem*, allait être célébrée. Un certain

groupe avait fait une collecte afin qu'un service funèbre eût lieu pour le repos de l'âme de quelque ami tombé la veille au poteau d'exécution.

Notre unique instant de récréation véritable était celui de la promenade. Chaque chambrée descendait, pendant trente minutes, dans une cour intérieure ; nous marchions en rond, sur un cercle de ciment dont nous suivions sans trêve la circonférence. Au centre du cercle s'élevait un portique de gymnastique où ceux des prisonniers qui n'étaient pas trop torturés par la faim s'efforçaient de retrouver un peu de leur vigueur d'autrefois. Les Tchèques, très entraînés à ces exercices, nous étonnaient toujours par leur agilité. D'autres de nos camarades commençaient à courir à toute vitesse autour de la piste, comme s'ils eussent voulu se livrer à un intensif entraînement ; mais bientôt, s'arrêtant brusquement, ils songeaient ! Aux fenêtres qui s'ouvraient sur cette cour, les hommes entassés dans les autres chambrées nous observaient en silence. Parfois retentissait une détonation : c'était le coup de feu tiré par une sentinelle sur quelque prisonnier qui, contrairement au règlement, s'était permis de poser ses mains sur les barreaux de fer derrière lesquels il regardait dans la cour. C'est ainsi qu'au mois d'août, un malheureux, non informé sans doute de cette défense, fut grièvement blessé d'une balle à la tête....

Dès que les trente minutes qui nous étaient accordées étaient écoulées, nous remontions, moutons dociles, et le gardien nous enfermait de nouveau pour vingt-quatre heures. Ainsi, notre vie s'écoulait morne, avec ses journées identiques, avec son ennui pesant que pourtant — c'est étrange ! — l'on redoutait presque de voir s'interrompre, par crainte d'autre chose qui eût pu être plus irrémédiable.

Le lendemain du jour où j'avais rencontré au bureau de la prison le groupe des jeunes officiers dont j'ai parlé précédemment, nous vîmes, dans le corridor, passer devant les baies grillées de la cellule n° 1, le lugubre geôlier dont la

vue nous causait à tous un tressaillement. Quand cet homme de malheur apparaissait vers le soir, tenant à la main une feuille de papier, c'était presque toujours pour venir héler ceux qui, dès le lendemain matin, se trouveraient les mains derrière le dos et le dos contre un mur. Ce personnage dégingandé avait de gros yeux verts qui luisaient dans un visage couleur de poussière, un visage enveloppé d'un grand rectangle de barbe acajou soigneusement peigné et huilé. Il portait, avec une certaine coquetterie, l'uniforme des gardiens de la prison. Il avait toujours quelque chose de particulièrement alerte et de primesautier quand il arrivait à larges enjambées, cependant que son grand sabre lui battait les mollets. Un rictus mettait une jocosité sinistre sur la face de ce hère et c'était avec une parfaite bonne humeur qu'il préparait à ses contemporains les voies de l'éternité. Les habitants de la chambre n° 1 avaient surnommé ce frelampier « le corbeau » et nous apprîmes plus tard que d'autres groupes de prisonniers l'avaient baptisé, les uns « le fossoyeur » et les autres « le chacal ». — Ce jour-là, le corbeau passa devant la chambre n° 1 sans s'y arrêter et nous respirâmes. Quelques minutes plus tard il revint désinvolte et affairé, toujours preste, toujours svelte et heureux de vivre. Derrière lui marchaient, pâles mais très fermes, les quatre jeunes officiers de la chambre n° 5 que le hasard d'une rencontre m'avait fait observer, la veille, dans des détails touchants de leur existence intime. Je les revois bien souvent, défilant l'un derrière l'autre, pour la dernière fois, devant le théâtral décor que formaient les vastes grilles de la chambre n° 1. Quoi, était-ce possible? Tout ce que ces jeunes gens représentaient d'espérance, de capacité et d'amour allait-il donc être ainsi stupidement détruit? Je frissonnai. Un grand silence s'était fait dans notre chambrée et ce silence se prolongea jusqu'à l'heure de notre sommeil. Je m'imaginais ce que devaient être les pensées de ces victimes, attendant l'aurore fatale :

je me réveillai quand s'allumèrent les premières lueurs orientales et nous sûmes, deux jours plus tard, que ce matin-là, ce matin même, elles avaient été fusillées sous les frondaisons du parc Petrowsky.

Rares étaient les jours où le joyeux flambard ne déambulait point dans notre corridor et où il ne disparaissait pas entraînant avec lui des proies. Quelque temps après la mort des prisonniers de la chambre 5, nous le vîmes surgir et il fit halte devant notre habitacle, toujours de belle humeur, comme un homme dont la conscience ne souffre d'aucun remords. On sentait qu'une idée véritablement joviale hantait l'esprit de ce drille; il préparait quelque plaisanterie et elle serait, sans contestation possible, du meilleur goût. Nous nous taisions tous. Lequel d'entre nous allait être appelé? Le loustic prenait son temps, compulsant sa liste; puis il cria le nom du Caucasien de Iaroslav qui avait été amené à Tagannka en même temps que moi, dans la voiture cellulaire. Tous les gardiens connaissaient déjà ce musulman ingénu, et comme il parlait la langue russe avec des intonations et des tournures non ordinaires, il leur paraissait comique. Le prisonnier interpellé s'était avancé et ses yeux noirs s'ouvraient hagards sur sa face soudainement devenue pâle : — « Allons viens, *dousha moia*, viens mon âme, viens mon pigeon, susurra très gentiment le corbeau, viens! Tu es mis en liberté, en liberté, entends-tu? Tu es libre! viens vite! » L'ancien combattant de Iaroslav se mit à gambader, il serrait les mains de tous ceux qui l'entouraient, il était fou de joie. Moi-même je le congratulais car j'avais pris en affection cet esprit simple qui, fréquemment, quand il m'avait vu abattu, s'était approché de moi, plein du désir charitable de me réconforter, et pour y parvenir invoquait le bon Dieu dans son mauvais russe. Combien de fois ne l'avions-nous pas vu faire pieusement ses dévotions dans la cour de la prison, cet honnête mahométan! Ses prières avaient donc été exau-

cées! Tous ceux qui étaient au courant de son passé geaient qu'il était bien heureux de s'en tirer à si compte. Lui-même, avec une verve intarissable, san méfier des espions qui vivaient parmi nous, il nous a souvent, trop souvent, raconté comment il avait fait le c de feu à Iaroslav contre les bolcheviki. Son frère, tué à c de lui, pendant la bataille qui avait ensanglanté cette vi il le dépeignait comme un héros! Ce brave homme ét sauvé. Tant mieux! songeais-je. La grille s'était vite en bâillée pour se refermer aussitôt derrière lui. Cependan corbeau s'était éloigné pour aller chercher dans les sal voisines d'autres prisonniers. Le Caucasien était toujours dans le corridor, attendant qu'on le rendît à la liberté. M le faraud finissait par reparaître, traînant derrière lui moisson et, de l'autre côté des barreaux, nous tous qui cessions d'avoir les yeux tournés vers celui qu'on élargi sait, nous devinâmes, nous comprîmes qu'il venait d'a prendre quelque affreuse nouvelle : sa face était soudain ment devenue contractée et verdâtre, nous vîmes qu voulait nous adresser quelques mots dont le son ne dépass point ses lèvres. Le corbeau, lui, toujours content, rassem blait sa petite caravane : « Allons, en avant! *dousha moia* cria-t-il allégrement. Tous partirent et déjà nous nous dés lions de ce que notre camarade, bien loin d'être remis e liberté, fût appelé à la Commission extraordinaire.

On savait ce que cela voulait dire, au mois d'août, alor que la Terreur était à son paroxysme! Une sorte de tribun composé de trois ou quatre énergumènes anonymes, san mandat, sans responsabilité, vous jugeait en hâte, pour l forme, au cours de la nuit et, au petit jour, quelque fou gon automobile vous conduisait au champ d'exécution Voilà précisément ce qui arriva au prisonnier de Iaroslav Il fut passé par les armes quelques heures après nous avoi quittés, et le corbeau estima plaisante la bonne farce qu'il avait combinée pour lui.

Cependant, à mesure que certains habitants de la chambre nº 1 étaient, les uns exécutés, les autres transférés en d'autres geôles ou mis en liberté, des nouveaux venus s'installaient à leur place. Nous furent adjoints deux jeunes gens d'origine française, quoique nés en Russie, M. Simon, ingénieur dans une usine anglaise, et M. Quéru, un étudiant de vingt ans, qui suivait des cours pour devenir officier au moment où la révolution avait commencé. Le premier, que nous avions baptisé « Simon, dit Biscuit », en souvenir du bandit célèbre, nous révéla immédiatement, avec un fin sourire, qu'il comptait obtenir sa relaxation en adhérant, sans restriction, à la « plate-forme », c'est-à-dire en déclarant être un sincère coreligionnaire des bolcheviki. En effet, des personnes demeurées en liberté s'agitèrent en sa faveur, ses anciens ouvriers attestèrent qu'il était un pur, et l'heureux Biscuit, devenu l'homme de la « plate-forme », fut délivré vers le quinzième jour de sa captivité. Le jeune Quéru, arrêté à Vologda et transféré de cette ville à Moscou, rédigea, dès son arrivée à la prison de Tagannka, une longue *zaïavlenie*, c'est-à-dire une déclaration adressée au président de la Commission extraordinaire. « Vous allez vous faire fusiller, Quéru, lui disions-nous, n'écrivez jamais »; mais Quéru, dodelinant de la tête, paraissait savoir ce qu'il faisait; il écrivait toujours, et son mémoire, long de plusieurs pages, fut remis au gardien-chef. Cette défense de soi-même par la *zaïavlenie*, imposée pour ainsi dire à un inculpé qu'on détient sans l'interroger, voilà encore un trait caractéristique de la Terreur en Russie. Le verbe *zaïavliatt* veut dire : déclarer, déposer. La Commission extraordinaire ne questionne les gens mis sous les verrous qu'autant que cela lui convient. Aux autres, elle laisse le soin de démontrer, de prouver qu'ils sont innocents. Ceux-ci y tâchent en rédigeant un mémoire où la Commission espère trouver certaines révélations, certaines délations, certains aveux, certains engagements, certaines capitulations. Cette pra-

tique de la déclaration était devenue tellement coura
que les détenus eux-mêmes avaient fini par la croire t
naturelle. Les divers agents de la Commission enco
gèrent toujours ce procédé de défense. Qu'avait c
déclaré Quéru? nous n'en sûmes rien; mais le fait est
l'heureux mortel fut, un beau matin, tout comme Bis
élargi. Maintes fois, dès le début de ma captivité,
hommes assez suspects me suggérèrent de recourir,
aussi, à un tel plaidoyer. D'ailleurs, au mois d'août, Pe
faisait répondre à une personne qui intercédait en
faveur :

« Si Naudeau veut être délivré, il n'a qu'à nous éc
qu'il n'a jamais agi que par ordre du Consul de Franc

Mais, précisément, c'était ce à quoi, sous aucune mena
je n'aurais consenti. Là-dessus, mon parti fut pris une
pour toutes et ne changea jamais.

Nous vîmes un jour entrer dans notre chambre tout
groupe de bourgeois de Vologda, saisis comme otages.
plus intéressant d'entre eux était le principal marchand
meubles de la ville, homme rougeaud et obèse, aux yeux
goret : malgré la grande chaleur, il ne se dévêtait jam
en aucune circonstance et dans aucune posture, de
long pardessus.

Notre ami, le chauffeur Dubuis, ne manque pas de ver
il interpellait en français l'honorable commerçant :

« Allons, vieux saligaud, te voilà encore venu au lav
avec ta grande *fringue*. Veux-tu te dépêcher de retirer
lévite, dégoûtant, tu vas la salir ! »

Et le marchand de meubles, ne comprenant rien à no
langage, répondait aimablement : « *Da! Da! Da!* » Et t
en inclinant son gros crâne couleur de brique et en essay
de se jucher sur un gluant perchoir où, à tour de rôle, t
le monde passait, il réunissait dans ses mains épaisses
plis retroussés de son lourd vêtement, qu'il semblait con
dérer comme l'accessoire indispensable de sa dignité.

*
* *

Un officier d'âge assez mûr fut poussé dans notre salle un matin. Lui et moi, nous nous reconnûmes : c'était un colonel que j'avais approché naguère à l'état-major de la 7e armée, en Galicie. Lui aussi, dès sa venue, il se mit à confectionner une *zaïavlenie*, car, assurait-il, son arrestation n'était que le résultat d'un malentendu ; pendant de nombreuses heures, nous le vîmes penché sur des feuilles. Mais, en raison de la place occupée par son nom dans l'ordre alphabétique de notre liste générale des pensionnaires de la chambre no 1, le jour vint très vite où il dut, dès l'aurore, saisir le balai, coltiner les récipients à immondices, récurer les marmites de cuivre en les frottant avec de la brique pilée. Cet homme, qui avait commandé naguère à tout un monde d'ordonnances et qui n'avait eu, longtemps, qu'un geste à faire pour que ses moindres caprices fussent obéis, se trouvait réduit, pendant un laps de temps de vingt-quatre heures, à l'humble fonction du vidangeur. Combien d'anciens riches, qui toute leur vie avaient fait exécuter, d'un ordre bref, leurs volontés, combien d'anciens millionnaires, combien de raffinés et de dilettantes, combien d'êtres habitués à user et à abuser de leur puissance, ont pris, pour la première fois, contact, lors de leur introduction en prison, avec les triviales et répugnantes réalités de la vie. Le malheur peut nous départir de justes pensées en nous obligeant à constater l'égalité fondamentale de tous les hommes. Combien ont reçu, dans la promiscuité de la geôle, une profitable leçon d'humilité et ont appris à se pencher sur la misère de leurs semblables, précisément parce qu'il leur fallait la partager, la subir et en gémir. Il est salutaire d'avoir été en prison.

Nous vîmes aussi entrer, un jour, dans notre vaste cage, un vieux, poilu comme un lapin et vêtu de hardes si prodigieusement dépenaillées, qu'on eût réellement pu se

demander si le hasard seul et l'usure exorbitante av
réussi à en composer les innombrables brèches et les
lochures couleur de muraille et d'étoupe. Tout le ba
du bonhomme tenait dans un journal lié avec une fic
et, dès son apparition, il se mit à fureter dans la char
avec une aisance qui témoignait indubitablement d
longue expérience antérieure. Comme, Guillon et moi, n
le considérions avec curiosité, échangeant sur lui nos
flexions, le personnage nous interpella dans notre lan
avec une facilité, une désinvolture qui ne pouvaient
que le résultat d'un long séjour dans notre pays.

« Ah ! ces messieurs sont Français, s'écria-t-il la bou
en cœur, permettez-moi de me présenter; je suis le p
des Batignolles ! Oui, messieurs, des Batignolles, car
habité très longtemps les Batignolles. La France est
seconde patrie; je suis né en Pologne. Il est très à regre
que je n'aie pas ici quelques-unes de mes œuvres, car v
vous assureriez ainsi que je suis, authentiquement, le pc
des Batignolles. Ainsi, nous voici en prison. Bagatel
J'en suis, messieurs, à ma deux cent vingt-cinquième arı
tation. J'ai été arrêté, je puis le dire, dans tous les pays
sous tous les régimes, et j'ai même acquis une assez cor
dérable connaissance des prisons françaises. Que voul
vous ! Tel est le sort de ceux qui ont l'esprit trop indép
dant. Mais, messieurs, avez-vous de quoi fumer? »
vieux, avec une prestesse singulière, nous délesta d'u
partie du tabac que nous économisions, puis, par une su
d'insinuations captieuses et de lamentations auxquel
il était impossible de demeurer insensible, il s'assura
possession d'un morceau important de la grêle poule q
nous venions de recevoir et dont nous comptions faire not
repas. Tout en mangeant, il grommelait : « M'arrête
moi ! Ils m'ont arrêté, quel enfantillage ! Mais ils vont n
relâcher, ils ne pourront pas me garder; j'ai mes relation
mes amis vont se remuer ! » Le poète des Batignolles alla

de lit en lit, parlant le polonais aux Polonais, le russe aux Russes, le français aux Français et soutirant à chacun quelque bribe. Avant le soir, le geôlier, à la grille, cria un nom, ajoutant, d'une manière qui ne laissait subsister le moindre doute : « En liberté! »

« C'est moi! » répondit solennellement le poète des Batignolles, et alors que des centaines et des milliers d'hommes appartenant à l'élite intellectuelle et morale de la Russie gémissaient, depuis de longues semaines, dans la sombre geôle et n'osaient pas chercher à prévoir quel serait leur sort ultime, le vieux trimardeur, le chemineau cynique, l'écornifleur qui proclamait, comme un titre de noblesse, le nombre inouï des arrestations qu'il avait subies, ce débris aux hardes de misère, sortait fièrement, la tête haute, de la prison de Tagannka et, quand nous le vîmes passer à l'extérieur de notre rangée de grilles, il nous adressa un petit sourire protecteur.

Trois semaines environ s'étaient écoulées depuis mon installation dans la chambre numéro 1, quand la porte, un jour, s'ouvrit et trois ou quatre hommes entrèrent, parmi lesquels je vis un major américain qui déclara représenter la Croix-Rouge Internationale. Il était accompagné d'interprètes. Un membre important de la Commission extraordinaire surveillait ostensiblement ses faits et gestes. En laissant pénétrer ce major dans la prison, les bolcheviki, évidemment, essayaient, encore une fois, de ménager les États-Unis et de se concilier leur indulgence. Le major prenait des listes de noms, s'informait de notre pays d'origine; il expliquait qu'il était chargé d'étudier la situation de tous les prisonniers étrangers, en vue de la création éventuelle d'une Croix-Rouge Internationale qui s'efforcerait de les ravitailler. Pour ma part, je connaissais déjà un peu notre visiteur et je compris, dès les premiers mots qu'il m'adressa à la dérobée, qu'il était parfaitement au courant de ma situation. Comme je lui demandais, en

anglais, si quelque chose pourrait être tenté en vue d'ol ma libération, il me regarda avec une sorte de triste: de pitié et me donna à entendre que j'aurais lieu de me satisfait si mon sort ne changeait pas pour le pire. « ce qu'on a pu faire pour vous on l'a fait, murmura ra ment l'Américain, mais les bolcheviki ne veulent rien (ter : ils insistent que vous devez être jugé dans un g procès. Dès lors, le mieux est de vous résigner, de patie. de ne rien dire et surtout de ne pas attirer l'attentior vous, car les circonstances sont susceptibles de change nouveaux événements se produiront peut-être et s'il a nait qu'on perdît de vue votre affaire il faudrait s'en citer. » Ainsi, d'après le respectable officier, tout ce qu devais espérer de moins mauvais c'était de me faire oul en prison. C'était là une perspective dont s'accommo mon interlocuteur parce que, après m'avoir tenu ces sa propos, il allait de nouveau franchir la grille et retourn son confortable domicile. Mais pour moi qui me sen exposé à pourrir indéfiniment dans cet abîme, son frater conseil n'était pas sans me causer de l'amertume.

« Les circonstances pourront changer », avait dit l'o cier américain. Oui, mais quand? Certes, nous l'espéri bien que les circonstances changeraient et tel était, matin au soir, le thème de nos conversations. Il sembl étrange, à ceux qui liront en 1919 le présent récit, d'a prendre qu'au mois d'août 1918, à la prison de Tagannl nous étions profondément persuadés que des actions dé sives ne sauraient tarder à tout bouleverser. D'une pa les dépêches publiées chaque jour par les journaux bolch viki eux-mêmes, au sujet de la rapide avance des Japona en Sibérie, et, d'autre part, la solidité des troupes tchéc slovaques, tout cela était le gage qu'avant qu'il fût lon temps un coup de force nous délivrerait. Les rumeurs l plus extraordinaires nous parvenaient en foule, car n camarades tchéco-slovaques entretenaient d'incessant

communications avec l'extérieur et quelques-uns prétendaient avoir, jusque dans le sein de la Commission extraordinaire elle-même, leurs émissaires ! Tantôt c'était Trotsky qu'une subite révolte des masses ouvrières des usines de Sormovo avait réduit à une ignominieuse capitulation, tantôt le bruit courait que l'armée tchéco-slovaque s'était emparée de Riazan, ville située à une distance relativement peu étendue de Moscou. Bien plus, nous étions secrètement mais positivement informés que plusieurs centaines de Tchéco-Slovaques, sous des habits d'artisans et de paysans, s'étaient déjà faufilés dans la capitale et que, munis de bombes, ils se préparaient à entourer notre prison, au moment où la lutte approcherait de son terme, afin d'empêcher que les gardes rouges ne cédassent à la tentation qu'ils éprouveraient sans doute, à la dernière minute, de venir nous occire.

Tout un complot dont, aujourd'hui, l'histoire sera jugée assez puérile et dont je n'ai pas encore le droit de publier les détails parce que je risquerais de mettre en péril les Russes qui y étaient affiliés, un complot, dis-je, avait été ourdi. Nous savions que, quand l'heure de vaincre ou de mourir aurait sonné, nous verrions se précipiter à nos grilles certains libérateurs qui nous auraient armés et emmenés avec eux au combat. Telles étaient les chimères dont notre esprit se repaissait au mois d'août. Cette intervention qui nous arracherait à l'esclavage, nous l'appelions de tous nos vœux. Nous ne nous dissimulions pas qu'elle nous préparait des instants terribles. Quand les Alliés déboucheraient devant Moscou, alors combien précaire notre sort, exposés comme nous le serions à la rage des fanatiques !

« Ils deviendront de plus en plus furieux et intraitables à mesure que les armées étrangères menaceront cette ville », murmurait le docteur Halpérine. Et il ajoutait, tout pensif : « Voilà pourquoi je me demande lesquels d'entre nous jouiront encore de la vie dans six semaines ! » Oui, ce danger, nous

en avions pleine conscience! Mais il n'empêche que attendions fiévreusement l'arrivée des troupes occident Quelquefois, à la promenade, deux ou trois de nos co gnons, soudain, s'arrêtaient, et, croyant déjà avoir ent au lointain la voix du canon, portaient la main à oreille. Certes j'avais toujours été et je demeurais abs ment sceptique quant à la possibilité d'un soulèvemen masse de la population de Moscou. J'étais convaincu nous n'avions rien à attendre d'une explosion intérieure, les victimes des bolcheviki, si elles étaient infiniment p nombreuses que ces usurpateurs, se trouvaient désarm démoralisées, sans cohésion et sans force. Mais, par con j'avais un profond espoir dans l'apparition d'une arn de Tchéco-Slovaques et de Japonais et je voulais la su poser très prochaine. Parmi les prisonniers tchéco-slo ques enfermés avec nous, il y avait des hommes intelligen instruits et pondérés. Aucun d'entre eux ne doutait al qu'une armée japonaise n'allait s'avancer très rapideme à la rescousse de ses compatriotes. La situation stratégiq était, à ce moment-là, extrêmement favorable à une inte vention. L'armée rouge était encore sans organisation sans gros effectifs. Les Tchéco-Slovaques occupaient majeure partie du chemin de fer sibérien. Par conséque les Japonais, si telle eût été leur intention, eussent pu progresser très vite sans avoir à conquérir ni à reconstruir aucun tronçon de voie ferrée ni aucun ouvrage d'art. Tou ce que j'avais entendu dire en juillet dans les milieux où j prenais mes informations quand j'étais encore libre me don nait à croire que les Alliés avaient décidé d'agir ave ensemble et décision. Il est certain qu'au cours de l'automne une force japonaise, même peu considérable, qui aurait franchi l'Oural avec résolution, serait vite arrivée avec les Tchéco-Slovaques jusqu'à Moscou.

Comment eussions-nous pu nous rendre compte que nos espoirs étaient vains quand il était de notoriété publique,

pendant le mois d'août 1918, que le Soviett lui-même était en panique et se croyait perdu. Impressionné par les débarquements de Mourmane et d'Arkhangel dont il s'exagéra d'abord l'importance, effrayé par les mouvements des Japonais qui faisaient mine de pénétrer sans hésitation en Sibérie, le Soviett s'attendait à être prochainement débusqué de sa position centrale de Moscou et détruit. Nous savions de la manière la plus sûre (et d'ailleurs les journaux bolcheviki le disaient clairement) que dans le monde des usurpateurs deux conceptions opposées étaient aux prises. Beaucoup des chefs du bolchevisme étaient d'avis qu'on tentât d'amadouer, par des démarches de conciliation, les états-majors étrangers, quand ils s'approcheraient. Mais il existait un groupe important et redoutable de terroristes qui déclaraient n'accepter aucune idée de faiblesse. Ces indomptables expliquaient que, si les impérialistes cernaient Moscou, alors les membres du Soviett s'enfermeraient dans le Kremlin après y avoir préalablement parqué tous les otages de la bourgeoisie russe et tous les agents de la politique des puissances alliées. Une explosion prodigieuse, un collectif autodafé, un incendie monstrueux dont l'horreur ferait oublier le nom de Rostopchine, engloutiraient au moment suprême le bolchevisme et ses victimes. Ainsi donc les usurpateurs, convaincus de leur fin prochaine, préparaient la pompe d'un suicide global.

On juge de leur soulagement quand ils réalisèrent leur situation exacte et on peut s'imaginer combien amères furent nos successives déconvenues quand, avec stupeur, nous lûmes dans les journaux que les Tchéco-Slovaques avaient dû reculer parce qu'ils n'avaient reçu aucune aide effective des Japonais. Ceux-ci, décidément, paraissaient ne point concevoir d'étendre leur action au delà des régions du Baïkal. Le jeu de ces insulaires était mystérieux à l'extrême et, encore aujourd'hui, on ne peut tenter de l'expliquer que par des hypothèses. Graduellement, il devint

clair à nos yeux, malgré le peu de renseignements ment sûrs obtenus à Tagannka, que les Alliés ne réı saient point à adopter une politique commune en c concernait les problèmes russes. Les prisonniers tcl slovaques, en particulier, étaient dans une profonde cor nation. Ils redoutaient que le découragement ne se parmi leurs frères d'armes de Sibérie, quand ce constateraient que l'aide promise par les Alliés se lim toujours à la puérilité d'articles de journaux et au g glou inefficace de déclarations et de discours.

C'est étonnant ce que cela retentit peu, en Moscovie, glose imprimée à Paris ou une harangue prononcée Angleterre. Les marchands de rhétorique, les phrası des organes de publicité peuvent faire illusion, exploite naïveté inénarrable des foules et s'attribuer même le mé des mémorables actions qui s'accomplissent dans l temps, mais c'est-à condition qu'il existe à côté d'eux hommes de fer : ceux-ci, indifférents aux vains propos, ı clabauderies de la réclame, agissent, transforment, crée Il était naturel, il était indispensable que la France, en 19 sacrifiât tout à la nécessité d'abattre les agresseurs a mands. Voilà ce qui explique que les Alliés n'aient pu al consacrer qu'une attention distraite aux affaires de Rus et n'y soient guère intervenus que par des dissertatioı Mais Joffre, Foch, Castelnau, Pétain, eux ne dissertaie pas quand, pendant les mêmes mois, ils repoussaient l'e vahisseur, et, pour prendre un exemple concret, on form lerait contre nos généraux et nos ingénieurs une mon trueuse accusation d'incapacité si l'on osait grotesqueme prétendre qu'en pleine guerre, alors que se déroulait la plı éloquente, la plus démonstrative leçon de choses, ces che d'armées, ces techniciens, ces spécialistes, ces savants oı conçu l'idée de doter la France de munitions et de gr canons parce que *c'était écrit sur la gazette*. On peut écri sur la gazette de Paris tout ce que l'on veut concernant l

Russie : Lénine et Trotzky, qui précisément ont supprimé les gazettes russes, s'obstinent à n'en faire qu'à leur tête!

*
* *

Depuis quelque temps déjà, j'avais rencontré en prison les deux éminents leaders tchèques, MM. Tchermak et Maxa. Ceux-ci étaient arrêtés depuis le milieu de juin et se trouvaient retenus à Tagannka comme otages. Toutefois, en raison sans doute de tractations antérieures, ils y jouissaient de quelques égards particuliers; ils habitaient ensemble la même cellule, ils pouvaient circuler assez librement à l'intérieur de la prison et on leur avait accordé le privilège d'aller travailler dans le jardin de cet établissement pénitentiaire. Fréquemment, ils parvenaient à se glisser jusqu'à notre corridor afin de s'entretenir avec leurs compatriotes enfermés dans la chambre numéro 1. Dès ces journées d'août, j'avais apprécié la force de caractère et le solide moral de ces deux chefs. Malgré tout ce que les circonstances ambiantes présentaient souvent de menaçant, ils savaient invariablement ne montrer à la masse des hommes de leur pays qu'un visage souriant et une allure désinvolte. MM. Tchermak et Maxa, eux aussi, quand ils conversaient avec moi, ne me dissimulaient pas combien inquiétante était la situation de l'armée tchéco-slovaque en Sibérie puisque aucun secours effectif ne lui était donné. Nous tombions d'accord que sans doute quelque divergence de vue entre certains alliés avait dû causer, au dernier moment, cette fausse manœuvre dont il fallait attendre de funestes conséquences.

Cependant la terreur continuait à étreindre Moscou. Les geôles, chaque jour, déversaient leur trop-plein à la fosse sanglante. Les journaux, quotidiennement, publiaient de longues listes de noms suivies d'une brève mention de deux ou trois lignes, ou de deux ou trois mots, indiquant pour

quel motif les victimes ainsi désignées avaient été envo au supplice. La Commission extraordinaire sentait qu besogne funèbre ne s'accomplissait pas assez vite. T d'allées et venues entre les prisons et la rue Lioubianka, elle siégeait et où l'on ramenait les accusés, quand jugeait bon de les interroger, ralentissaient le travail exécuteurs. Elle dépêcha un jour son président, Djerjins à la prison de Tagannka. Cet homme maigre et noir, à moustache tombante, aux yeux fiévreux et comme striés sang, apparut, un jour, à l'angle de notre corridor et s'assit, de l'air le plus naturel du monde, à une petite tal qu'occupaient habituellement nos geôliers. Deux ou tr estafiers l'entouraient et lui tendaient de vagues paperass qu'il compulsait. Il y inscrivait, au crayon, des annotatio tout en écoutant les réponses qui lui étaient faites, car avait ordonné que lui fussent amenés de nombreux détenu Ceux-ci se tenaient debout devant lui à la file indienn attendant leur tour, comme des gens désireux d'achet une denrée. Observée à quelques mètres de distance, cet scène paraissait si peu extraordinaire qu'on eût cru êtr témoin d'un vague colloque où se fussent débattues, devar un insignifiant tabellion, des questions de marchandage ou d'impôts. Le citoyen Djerjinsky n'avait pas du tout u air méchant ni emporté, et ces hommes mal peignés et à l barbe inculte qui lui répondaient tour à tour laissaien peu deviner leur émotion. Ce qui se passait là était d'un simplicité banale où rien ne marquait; il fallait se rappele quel était le lieu où nous nous trouvions et quelles étaient les fonctions du nouveau venu pour comprendre que tous ces prisonniers qui se coudoyaient dans le corridor étaient en réalité aux prises avec le pourvoyeur du bourreau. Non, vraiment, il n'avait pas besoin d'emphase ni de mise en scène l'honnête Djerjinsky; il remplissait sa mission bien activement et bien modestement à la bonne franquette, en homme désireux d'abattre de la besogne et de faire aboutir

les affaires. De ce chuchotement, de cette conversation susurrée au coin du corridor d'une prison, le résultat, pour quelques personnes, allait être le feu du peloton. Vers le soir, le tranquille citoyen Djerjinsky voulut bien donner l'ordre qu'on lui ouvrît la grille de notre cage et il y entra, toujours suivi de ses aides; il parcourut les groupes, écouta paternellement les réclamations de ceux qui affirmaient avoir été arrêtés injustement. Il prit des notes, recueillit quelques *zaïavlenie*, puis il se retira, conscient du devoir accompli, car ce fort bon président, certainement, ne voulait que travailler à édifier le bonheur des humains en punissant les méchants. L'un de ceux qui avaient été aux prises avec Djerjinsky me dit après son départ :

« En tout cas, il a forme humaine celui-là, on peut se faire écouter de lui, son aspect ne dénote pas une exceptionnelle inintelligence. Mais vous ne sauriez vous imaginer à quelles brutes abjectes, sous le régime bolchevik, on attribue les fonctions de juges d'instruction. Ce sont, pour la plupart, des jeunes gens sans aucune culture et qui ne se font pas la moindre idée de ce que peut être le droit. L'un de ces sauvages m'a questionné le revolver au poing, menaçant, à tous moments, de me brûler la cervelle et me hurlant à la face d'horribles injures. Ses interrogations et ses objections étaient empreintes d'une telle sottise que je dus prendre le parti de ne plus rien lui répondre, au risque de ma vie. Ma foi, oui, j'aime encore mieux Djerjinsky! »

Le capitaine Vilennkine, dont j'ai parlé précédemment, avait été l'un des interlocuteurs de Djerjinsky; j'avais éprouvé de l'angoisse à le voir s'approcher de la petite table où était assis le président de la Commission. Très touché par le bon accueil qu'il m'avait fait, quand j'étais arrivé à la chambre numéro 5, je m'intéressais particulièrement à lui. Je le vis se retirer très pâle et le lendemain nous apprîmes qu'il avait été envoyé en cellule. D'affreuses péripéties marquèrent, pour Vilennkine, les journées qui

suivirent. A notre grande surprise, nous entendîmes d qu'il avait été subitement mis en liberté, mais ce n'ét sans doute là qu'un stratagème de ses ennemis. Ceux voulaient par ce moyen découvrir quelles personnes avaie avec lui, dans Moscou, des attaches. Bientôt ils allèrent nouveau s'emparer de lui; il fut ramené à la chambre traîné d'interrogatoires en interrogatoires, d'épreuves e épreuves, et malgré sa rare énergie ce ne fut bientôt plu qu'une épave. Un soir nous le vîmes passer, pitoyable cari cature de ce qu'il avait été, lui, le brillant officier. Ses yeux trop ouverts, ses yeux dilatés, dans son visage d'un gris de cendre, ne regardaient plus rien, il frôla nos grilles en titubant, mais il ne tourna même pas la tête vers nous. Ce malheureux, soumis à une abominable torture morale et à qui on essayait sans doute d'arracher quelque sensationnelle révélation, aurait déjà souffert cent fois la mort quand sonnerait enfin pour lui l'heure de l'éternel oubli. Cette heure allait bientôt venir.

La fin du mois d'août fut sinistre pour les anciens commissaires de police et les anciens officiers de gendarmerie, détenus à Tagannka, dans les chambres 2, 3 et 4. C'étaient, pour la plupart, des hommes d'âge mûr et d'aspect réfléchi, leur tournure était celle de militaires en civil. Cruelle avait été leur attente, car ils avaient toujours deviné qu'on ne leur ferait jamais grâce : leur salut n'eût pu résulter que d'un rapide coup de force survenant dans Moscou et qui eût renversé le régime bolchevik. Quelles méditations pour ceux qui avaient été les gardiens de l'ordre! Au temps de Nicolas II n'avaient-ils pas, par simple obligation professionnelle, capturé et fait incarcérer dans ces mêmes geôles des milliers d'individus dont tous n'étaient peut-être pas des coupables? Ils savaient bien, ils sentaient bien, ces agents du régime disparu, qu'ils seraient victimes de l'esprit de représailles et que, inévitablement, leur vie serait donnée en holocauste pour que fussent ven-

gées les pendaisons et les fusillades de 1907, toutes les répressions du temps de Stolypine. Ils comprenaient presque qu'il dût en être ainsi; ils admettaient tout ce qu'il y avait d'inéluctable dans cette fatalité puisque, dans ces affreuses commotions sociales, ceux qui sont momentanément les plus forts, quels qu'ils soient, croient devoir marquer leur triomphe en massacrant des ennemis par lesquels ils eussent été eux-mêmes mis à mort, dans le cas où la victoire eût tourné en sens inverse.

Encore une fois, le « corbeau » promena gaiement l'effroi de ses appels dans notre corridor et, à travers le monumental et dramatique décor de nos vastes grilles, nous vîmes partir les Commissaires de police vers l'aboutissement de leur destinée. Personne n'eût deviné que ces gens-là s'acheminaient vers l'éternité; tout se passait de la manière la plus ordinaire et la plus banale : des visages déjà pâlis étaient un peu plus pâles, des larmes vite contenues mettaient leur luisance à la frange des paupières, car il était tout de même bien poignant, bien tenaillant, le souvenir des femmes et des enfants qu'il ne fallait plus songer à revoir. Souvent, les captifs qui étaient extraits à cet instant funèbre des différentes salles, devaient s'arrêter en face de nos barreaux de fer en attendant que le convoi définitif fût formé. Nous ne leur demandions pas où ils allaient, nous évitions de les interroger; nous comprenions trop quel remous de tous les sentiments dissimulait leur impassibilité. Mais bientôt le léger corbeau lançait son sempiternel « En avant! » comme s'il eût conduit un cortège de noce ou de baptême; les lourdes grilles du corridor s'ouvraient et se refermaient et c'était tout pour toujours.

Chaque fois qu'un convoi de morts vivants avait ainsi défilé devant nos baies, l'émotion causée par ce spectacle se manifestait parmi nous par des signes caractéristiques. Il y avait, dans la chambre numéro 1, nombre d'hommes qui se trouvaient en butte aux mêmes accusations à cause

desquelles ceux qu'on avait vus pour la dernière fois s
le corridor étaient partis à la rencontre de la mort. I
coup de nos codétenus savaient que certains de leurs
tendus complices avaient déjà été exécutés et que
quement, à moins qu'on ne les oubliât, leur tour de
venir. Chaque fournée de victimes réveillait à son pas
leurs anxiétés. Les uns tombaient prostrés sur leur
paraissant dormir, les autres marchaient à grands pas
bout à l'autre de la salle, raides comme des automa
l'œil dans le vague et ils vivaient déjà, dans leur imag
tion, toutes les circonstances du drame qu'ils anticipai
Et l'on devinait que chacun se disait : « Demain sans dc
viendra mon tour ». Mais bientôt le général brouhaha
rumeur bourdonnante de cette salle toujours comble d
nait une impression synthétique de vitalité et de turbule
qui rendait moins évidentes les défaillances particulièr
Tel qui s'était senti mollir pendant quelques minutes
dont les ongles avaient, un instant, entamé la paume c
mains, se reprenait et affectait d'être gouailleur et joye
parce qu'il sentait la nécessité de se mettre au diapason
la bonne humeur ambiante. Chaque soir, des chambres q
étaient les plus voisines de la nôtre nous parvenaient d
rumeurs de déclamations, des lambeaux de chansons q
suivaient des salves nourries d'applaudissements. Parfoi
le nombre des habitants de ces salles avait le jour mên
diminué : on savait comment et pourquoi ; mais ceux q
restaient n'en recommençaient pas moins leur concer
A la chambre numéro 1, nous n'avions pas organisé d
ces divertissements artistiques ; nous étions essentiellemer
des gens de discussion et parce que la montre d'un prisoı
nier avait été volée par un autre prisonnier, nous délib
rions pendant plusieurs séances avec motions prémonitoire
questions préjudicielles, répliques et contre-répliques. Un
fois, des injures ayant été échangées entre un officier russ
et un soldat polonais, nous jugeâmes le conflit avec un

subtilité digne des plus habiles casuistes, et les délinquants furent condamnés à se faire des excuses réciproques suivant un cérémonial minutieusement réglé.

Mais le scandale des scandales fut soulevé parmi nous par la nouvelle indubitable que six de nos soldats polonais, las de leur captivité et de leurs jeûnes, avaient, par une supplique adressée au Soviett, proposé de s'enrôler incontinent dans l'armée rouge. Ces néophytes, persuadés qu'ils allaient être très vite incorporés, prenaient déjà, vis-à-vis de nous, des allures indépendantes. Cependant aucune réponse ne leur parvenait. Ils écrivirent encore une fois à la Commission et ils osèrent même interpeller directement un commissaire alors que celui-ci déambulait devant nos grilles. Le commissaire leur répondit :

« Taisez-vous, tristes individus, hommes à vendre! La Révolution n'a pas confiance dans des gens comme vous qui sont prêts à servir indistinctement tous les régimes. Hier vous vouliez aller soutenir la cause des impérialistes français; aujourd'hui vous offrez de marcher avec nos cohortes. Mais vous êtes en prison et vous y resterez! »

L'un de nos codétenus partit cependant pour aller servir dans l'armée rouge. C'était un officier tchèque brave et expérimenté et dont la conviction communiste était, m'assura-t-on, absolument sincère. Plusieurs de ses compatriotes qui étaient bien loin de partager ses opinions politiques l'embrassèrent néanmoins avant qu'il franchît la grille, et ainsi nous vérifiâmes une fois de plus que le sentiment national chez les Tchèques l'emportait sur les contentions des partis. Tous ces incidents se mêlaient confusément aux détails les plus trivials de notre vie. Pendant que certains prisonniers jouaient un rôle dans les scènes que je viens de dire, d'autres allongés à plat ventre sculptaient patiemment de petites boîtes de bois, indifférents à tout ce qui n'était pas cette infime besogne. L'homme devient extraordinairement ingénieux en prison; toutes

sortes de traditions s'y perpétuent à travers les success générations de détenus. J'appris à couper très aisén une bouteille avec une simple ficelle, ce qui permet de f de son fond un gobelet. Je sus fabriquer une lame de ‹ teau avec un débris de fer, et, cette lame, on me moı comment il convenait de la rendre tranchante et l'emmancher dans un fragment de bois....

Vers le 1er septembre, un jour que nous descendions bureau de la prison pour y chercher, comme de coutuı les vivres de la Mission française, nous eûmes la surpı de reconnaître, parmi les soldats qui nous les avaient apr tés, le général Lavergne en personne. Naturellement était, comme eux, habillé en civil et coiffé d'une démoc tique casquette de chauffeur. Pour ne pas attirer l'attenti des sbires nous ne lui parlâmes qu'en affectant la plus co plète indifférence. Ainsi, au nez et à la barbe des bolchevi le propre chef de la Mission française et moi, tous de jouant le rôle sans gloire de l'obscur porteur de marmit nous pûmes converser à la dérobée, pendant environ ‹ minutes. Le général Lavergne n'avait pas l'autorisation pénétrer dans la prison, et moi je n'avais pas celle de d‹ cendre au parloir, ce qui ne nous empêcha pas de no entretenir dans le parloir de la prison. Le général Lavergn en recourant à ce subterfuge pour réconforter les priso niers français, s'exposait, et je ne sais trop ce qui aurait ı lui advenir si quelque surprise eût révélé son identit Quand nous dûmes nous séparer, le général Lavergı paraissait ému, et nous, reconnaissants de cette marqı d'intérêt, nous remontâmes vers notre cage, très pensifs.

Certes, nous avions bien deviné que le général avait u peu d'espoir dans certaines commotions qui pourraient, Moscou, modifier radicalement la situation; mais je dev‹ nais de plus en plus sceptique à cet égard. Nous compr‹ nions que, si l'on raisonnait d'une manière froide et pos tive et si l'on écartait les inutiles chimères, rien ne faisai

prévoir notre libération prochaine. Nous nous sentions sans défense, sans appui, nos nerfs étaient à vif, aussi la moindre manifestation de sympathie nous touchait à l'extrême. Une fois, les vivres ne parvinrent à aucun de nous, bien que nous sussions que la file des donateurs s'était morfondue à la porte de la prison. Une subite perquisition pratiquée de la façon la plus grossière et la plus cynique dans les vêtements mêmes des gens qui venaient ravitailler les prisonniers avait motivé ce désordre. En l'apprenant, nous éprouvâmes un vif sentiment de gratitude envers Mme Dubuis et Mlle Carlier. Celles-ci, en effet, après de longues heures d'attente, avaient dû subir les goujateries d'une bande de gardes rouges convoqués pour cet exploit !

Lors de sa visite, le général Lavergne nous avait exhortés à prendre patience; il en fallait certes pour supporter les péripéties de notre vie, car chaque jour faisait surgir de nouvelles causes d'alarme. Tous ceux qui recevaient les vivres de la Mission ou que le dévouement de leurs amis pourvoyait de suffisantes denrées, ceux-là subsistaient et attendaient. Mais, dans notre salle même, il y avait nombre d'hommes qui, ne se nourrissant que du misérable ordinaire de Tagannka, dépérissaient. Dans toutes les autres parties de la geôle, plus de la moitié des prisonniers politiques et les trois quarts des prisonniers de droit commun n'étaient soutenus par personne et n'avaient d'autres menus que les deux soupes aux choux quotidiennes. Or, il advint pendant plusieurs jours, à cause de la disette générale, que notre ration de pain fut abaissée à deux cent dix grammes; à cause de cela, une grande fureur souleva les captifs. Une conspiration s'étendit à toute la prison; les chambrées délibérèrent et il fut question, pour protester contre la faim, de proclamer la grève de la faim. Parce que les prisonniers mangeaient très mal, ils proposèrent de ne plus manger du tout. Mais on avait cru remarquer que les

hommes les plus ardents à préconiser cette terribte sion étaient précisément ceux qu'on avait déjà, en d'a circonstances, suspectés d'être des agents provocat On savait que la grève de la faim amènerait inévitab des désordres; le bruit courut que cette agitation inspirée par les bolcheviki eux-mêmes, parce qu'ils ét désireux, sous le prétexte d'une répression indispens de procéder à un massacre en masse des contre-ré tionnaires. Pendant deux ou trois jours notre alarme vive car, dans l'impossibilité où nous étions de conti toutes les rumeurs, chacune d'elles prenait dans n esprit une importance démesurée. Allions-nous voir su quelque nuit, des hommes armés qui nous fusilleraie travers les grilles comme des animaux qu'on abat?

Parler rétrospectivement de ce que furent de te menaces quand l'expérience a démontré leur inanité qu'on en sourit, c'est une chose très différente de ce q endurait quand on y songeait sans avoir aucun mo d'évaluer leur vraisemblance. Toutes sortes de récits tueries nous étaient répétés. Une atmosphère de sang de mort nous entourait et nous vivions à peu près com vivraient des Européens enlevés par une bande de féro nègres du Congo. Heureusement, d'autres incidents s vinrent et changèrent le cours de nos préoccupations. grève de la faim fut oubliée.

Toute une bande d'individus de mauvaise mine surgit matin dans la prison. Ils étaient, pour la plupart, vêtus cuir noir, suivant la coutume à peu près invariable hommes d'action, des hommes « de main » du parti pouvoir. Presque tous portaient à la ceinture de gra pistolets automatiques du type Mauser, et leur aspe quoique nous fussions en plein jour, suggérait des id d'agression nocturne. Cette séquelle dévala devant chambre n° 1 sans s'y arrêter, et nous l'entendîmes q s'enfonçait dans les profondeurs de la prison. Bientôt n

gardiens chuchotèrent aux grilles qu'une perquisition générale s'opérait. Aussitôt ce fut à qui, parmi nous, anéantirait les papiers, les lettres, les documents qui lui étaient parvenus et qui auraient pu le compromettre. C'est dans le quartier des cellules que le raid se porta soudainement et avec une incroyable rigueur. Tous ceux que renfermait cette partie de l'établissement pénitentiaire furent surpris avant même d'avoir pu songer à prendre la moindre précaution. A la prison de Tagannka où, comme je l'ai dit précédemment, les habitudes de l'ancien régime avaient été conservées, bien que les bolcheviki fussent au pouvoir, tous ceux des prisonniers qui étaient encore riches, bien pourvus de mets qu'on leur envoyait de l'extérieur, tous ceux que la promiscuité des chambres communes avait choqués, tous ceux-là s'étaient efforcés de se faire loger dans les cellules où ils vivaient par petits groupes de deux ou de trois personnes. La vénalité de certains gardiens et leur antipathie envers les bolcheviki, leur inspiraient des tolérances et des connivences, comme celle de faciliter les apports clandestins de lettres et de paquets, ou bien de laisser ouvertes tout le jour les portes des cellules, ce qui permettait aux détenus d'échanger des visites et de se réunir au gré de leurs affinités. En août et en septembre, à Tagannka, le quartier des cellules formait, en quelque sorte, une région aristocratique où, dans un bien-être relatif, se dorlotaient les raffinés, tandis que la plèbe végétait dans les chambres communes. La perquisition s'abattit comme un coup de foudre parmi tous ces sybarites. Dans plus d'une case on trouva du cognac et du vin qui, sans la complicité des geôliers, n'eussent pas pu y être introduits. L'un des prisonniers, un « spekoulante » (spéculateur), alors que tout Moscou manquait de sucre, avait accumulé chez lui une cinquantaine de livres de cette denrée !

Les émissaires de la Commission extraordinaire fouillèrent tout avec un zèle de fanatiques. D'abord, ils exi-

gèrent que les habitants des cellules, sans aucune excej se rangeassent, nus, dans le couloir, et qu'ils y resta immobiles. Alors, les perquisitionneurs commencèrent ı tieusement leurs recherches, flairant tout, palpant décousant jusqu'à la doublure des vêtements et faisant basse indistinctement sur tout, saisissant tout, empo tout, volant tout. Ils prirent stupidement, pêle-mêle, les l les plus anodins et jusqu'à ceux qui sortaient des ma d'édition du Soviett et les journaux que le règlement,] tant, permettait de vendre aux détenus. Ils prirent tou papiers, toutes les lettres et même celles qui portaie cachet de la censure de la prison. Les notes, les manus des mémoires que certains prisonniers avaient essay rédiger, les portraits des épouses et des enfants, tout entassé en vrac et confisqué. Comme le règlement dé que les prisonniers disposent à la fois de plus de roubles, toutes les sommes, tous les objets de valeur fu subtilisés sans qu'aucune quittance restât aux mains propriétaires, en souvenir de cette grande pillerie. Il n demeura pas moins que nombre de personnes avaient leur cas considérablement aggravé par les découvertes avaient été faites dans leur réduit. L'un des sbires, en a vant à la chambre 5, avait aperçu un homme qui en sort précipitamment. Celui-ci, pénétrant dans le local où déposaient les immondices de notre étage, avait paru ch cher à dissimuler un objet parmi les ordures contenu dans un grand baquet de fer. Or, cet homme était m malheureux ami Vilennkine, et l'objet caché par lui ét un revolver. Je ne sus jamais comment cette arme éta parvenue au capitaine, ni à quel usage il la destinait. C me conta par la suite qu'un projet d'évasion ayant é tramé, Vilennkine avait voulu se mettre en état de parer toute éventualité.

La nuit tombait quand les limiers de la Commissio extraordinaire, fatigués de leurs longues investigations

repassèrent devant la chambre n° 1; leurs yeux haineux nous observèrent un certain temps à travers les grilles. Mais, soit qu'ils supposassent que, avertis depuis le matin, nous avions eu le temps de faire disparaître ce qui nous gênait, soit que la présence dans notre chambre d'une forte proportion d'étrangers, malgré tout, les troublât, ils se retirèrent sans avoir étendu chez nous leurs ravages. Ceux des habitants des cellules qui y avaient naguère possédé toute une agglomération d'ustensiles et de denrées, par quoi ils adoucissaient leur sort, ne trouvèrent plus, en y rentrant, que quatre murs nus autour de leur grabat. Spontanément, le régime de ce quartier de la prison fut ramené à toute la rigueur d'un règlement qui, lorsqu'on l'appliquait à la lettre, était des plus stricts. Quant à Vilennkine, deux jours plus tard, l'effarant clown que nous avions baptisé le « Corbeau » venait, encore une fois, pousser, à la porte de la chambre 5, son cri lugubre. Le lendemain matin, le capitaine Vilennkine était passé par les armes. Ainsi finit la « Ligue pour le salut de la patrie russe ».

Les journaux bolcheviki du samedi 31 août nous apportèrent de graves informations. A Moscou, le 30, un attentat avait été commis contre Lénine et l'on ne savait pas s'il y survivrait. A Pétrograd, le même jour, Ouritzky, commissaire aux Affaires Intérieures de la commune du Nord, avait été tué. Les *Izvestia* et la *Pravda* manifestaient une sombre fureur et consacraient des pages entières à des menaces horribles et à des idées de représailles. Si Lénine mourait, une Saint-Barthélemy infligerait à tous les ennemis du peuple une expiation mémorable. Les impérialistes occidentaux n'étaient pas épargnés dans cette prose de feu et de sang. Point d'article qui ne se terminât par une diatribe contre les agitateurs à la solde de la France et de l'Angleterre. Ceux qui, comme moi, étaient classés au nombre de ces agitateurs, vécurent alors des journées de grande inquiétude. Presque aussitôt, d'ailleurs, cette in-

quiétude prit un caractère encore plus précis, car, d
3 septembre, les *Izvestia* commençaient à publier
premières révélations sur « l'affaire Lockhart ». Ains
moment même où Lénine avait failli succomber sou
coups d'une nouvelle Charlotte Corday, il devenait im
sible, si l'on voulait en croire les organes du Soviet
nier que les agents diplomatiques de l'Entente eus
tenté, depuis le milieu d'août, de soulever les conting
lettons, c'est-à-dire l'élite de l'armée rouge, contre les u
pateurs bolcheviki. Les *Izvestia* du 4 septembre rac
taient comment l'agent diplomatique officieux angl
M. Lockhart, avait offert dix millions de roubles à Berzi
commandant de la première division lettone, pour l'ir
resser à un plan qui consistait à constituer une patrie le
indépendante, cette même patrie que les bolcheviki avai
livrée aux Allemands. Le chef letton, feignant d'ent
dans les vues de M. Lockhart et d'être prêt à faire cern
et emprisonner les commissaires, comme l'agent brita
nique le lui demandait, avait déjà reçu de celui
1 200 000 roubles. Mais, aussitôt, Berzine avait été remett
cette somme à la Commission extraordinaire en lui révéla
tous les détails du complot. Le ton général de la pres
bolchevik était que les véritables assassins de Lénine et d
Ouritzky devaient être cherchés dans les ambassades et le
consulats de l'Angleterre et de la France. Aussi bien, l
31 août, à Pétrograd, un drame sanglant s'était déroulé
l'ambassade anglaise et, à la même date, à Moscou
M. Lockhart avait été arrêté et enfermé au Kremlin[1]

1. Cette affaire eut son épilogue le 28 novembre quand, après un
débat de six jours, le tribunal révolutionnaire condamnait à mor
MM. Lockhart, Grenard, consul général de France, Reilly, Kalama
tiano, sujet américain, et Fride, sujet russe. On lisait à ce propos
dans les journaux bolcheviki, que Lockhart, Grenard et Reilly
ayant réussi à *disparaître*, avaient été jugés par contumace. En
réalité les trois diplomates avaient, depuis quelques semaines déjà,
quitté la Russie avec l'assentiment complet du commissariat qui

Pour commencer à venger le prolétariat de l'attentat contre Lénine, la Commission extraordinaire faisait extraire de la prison de Boutirky et fusiller, le 5 septembre, un groupe de 29 contre-révolutionnaires, parmi lesquels se trouvaient Kvostof, ancien Ministre de l'Intérieur, et l'ancien Ministre adjoint audit département, Bieletzky. Le ci-devant Ministre de la Justice, Cheglovitof, un dignitaire du clergé et des hauts fonctionnaires de la police étaient aussi tués. Presque dans le même temps, il s'avérait que six cents officiers avaient été fusillés à Pétrograd, en représailles de l'assassinat d'Ouritzky. Tel était le chiffre publié par les *Izvestia* elles-mêmes. La terreur rouge battait son plein, la tension était arrivée à son paroxysme et ceux des sujets alliés qui pâtissaient alors dans les prisons pouvaient, à tout moment, redouter qu'une troupe d'énergumènes ne tînt à prouver son zèle en venant les exterminer.

La machination qu'on a appelée en Russie « l'affaire Lockhart » avait été conçue dans un excellent but et, sans doute, son succès eût donné, d'un seul coup, un résultat merveilleux puisqu'il n'eût correspondu à rien moins qu'à l'anéantissement instantané du régime bolchevik. Mais, jugeant d'après les éléments qui étaient à notre portée, il nous apparut à tous que les représentants des Alliés avaient, dans cette affaire, singulièrement méconnu l'esprit de ruse et de dissimulation que des siècles de tyrannie ont rendu héréditaire dans tout ce qui touche au monde russe. Croyant être machiavéliques, ils eurent affaire à trop forte partie, tombèrent dans un piège et furent bernés. Quant à nous, pauvres prisonniers, nous sentions notre situation devenir plus mauvaise que jamais : une bataille d'importance décisive pour nous venait d'être livrée et elle avait été perdue.

avait lui-même organisé leur voyage. On a là un exemple frappant du parfait sans-gêne avec lequel les commissaires, après avoir supprimé la liberté de la presse, « truquent » la vérité dans leurs organes.

En outre, nous apprenions, vers le 10 septembre, l'armée tchéco-slovaque, bien loin d'avancer, avait reculer au delà de la Volga et abandonner Kazan aux cheviki, dont les journaux étaient ardents à crier vict Il fallait renoncer à tout espoir d'un salut rapide; au intervention, en 1918 du moins, ne viendrait nous seco c'était clair. Du côté de l'Est, il n'y fallait guère son puisque les Tchéco-Slovaques étaient en retraite. Quan côté du Nord, comme la saison déjà s'avançait, rien faisait prévoir des opérations sérieuses dans les directi de Mourmane et d'Arkhangel. Alors quoi? Que se passa donc et au nom de quoi nous avait-on promis, dès 14 juillet, une aide que jamais nous ne recevrions?

Depuis quelques jours, on assurait, parmi nous, que prisonniers politiques ne séjourneraient plus longtemp Tagannka; on attribuait à la Commission extraordina toutes sortes de projets. Les uns affirmaient que n serions envoyés en province dans un camp de concent tion, les autres pensaient que nous allions être parq dans un ancien monastère de Moscou. Quelque chose, é demment, se préparait; mais, avant que nous fussio fixés sur notre sort, nous allions encore assister à nouveau drame. Parmi les prisonniers polonais, l'un d'eu M. Ioulsky, attirait plus particulièrement l'attention d bolcheviki. Il passait pour avoir été le recruteur de ce dét chement polonais qui avait été arrêté au moment où allait occuper, dans le train pour Arkkangel, les plac retenues pour lui à l'avance par Guillon et Dubui A maintes reprises, la Commission s'était efforcée de renseigner sur le rôle joué par Ioulsky et il importait celui-ci de ne point laisser découvrir qu'il avait naguè vécu sous l'uniforme de l'officier russe. Notre impressio fut que, par des manœuvres de chantage et d'intim dation, les enquêteurs obtinrent, au sujet de ce jeun homme, des révélations de certains de ses codétenus

Immobilisé depuis plusieurs semaines sur son lit par des rhumatismes qui le faisaient beaucoup souffrir, Ioulsky communiquait peu à qui que ce fût ses réflexions. Mais il se sentait menacé, et, d'ailleurs, un « juge d'instruction » lui avait dit crûment que sa vie était en jeu. Il attendait silencieusement, il espérait peut-être, comme tant d'autres, que son cas, dans le tourbillon des événements, s'oublierait. Vers la fin de septembre, sa santé s'était améliorée et il commençait à pouvoir se traîner lentement dans notre chambre commune, quand, un soir, le Corbeau fit halte devant notre grille et cria un seul nom « Ioulsky! »

Celui-ci pâlit et ne répondit pas. Mais plusieurs voix spontanément crièrent : « Il est malade. Ioulsky est malade »

« Ioulsky! Allons vite. Qu'est-ce que cela peut faire que vous soyez malade. Vivement, vivement!

— Je suis malade, me dit nerveusement Ioulsky, qui se trouvait à ce moment-là près de moi, je n'y vais pas, je ne puis pas y aller. »

Mais le Corbeau, à la grille, insistait :

« Allons vite, Ioulsky, dépêchez-vous, la voiture vous attend en bas. »

Nous lui serrâmes la main, sans trop oser le regarder. Je le vois encore aller péniblement jusqu'à la grille, coiffé du chapeau de paille qu'il portait quand il avait été capturé, et vêtu d'une capote française couleur kaki qui lui tenait lieu de pardessus. Jamais plus nous ne lui parlerions; deux jours plus tard, dans les *Izvestia*, trois lignes banales, à la rubrique des exécutions, disaient que « Ioulsky, garde blanc convaincu d'affiliation à des groupes d'agents impérialistes étrangers, avait été fusillé ». Cette mention rendit, pendant quelques jours, songeur l'adjudant Guillon. Il murmurait : « L'agent impérialiste étranger dans l'espèce, c'est moi. Pourvu qu'on ne m'envoie pas rejoindre mon complice. » Mais bientôt, la bonne humeur française reprit le dessus et nous nous procurâmes l'oubli en faisant des

calembours. Cependant, il se précisait de plus en plus c
nous allions être, à bref délai, extraits tous de la prison
Tagannka et déjà l'ordre nous était parvenu de rendre à
bibliothèque les livres que nous lui avions empruntés. Un
note des *Izvestia* avait dit que la Commission extraordinai
jugeait indispensable de réunir tous les détenus politique
dans une prison unique, celle de Boutirky, établissemen
qu'elle tiendrait sous sa surveillance particulière au moyen
de ses propres agents.

Nous considérions tous notre départ comme imminent et déjà, chaque matin, nous fermions nos ballots afin d'être prêts à toute éventualité. Nous étions de plus en plus mornes car la prison de Boutirky a une réputation sinistre. Combien de temps encore allions-nous être les jouets des monomanes entre les mains desquels nous étions tombés? Qu'allaient-ils, en fin de compte, décider à notre égard? L'un de nos camarades, en tout cas, était destiné à ne point faire partie de notre lugubre cortège. C'était un officier polonais : atteint de pneumonie, il restait prostré sur son lit, attendant des soins qui ne venaient jamais.

Notre codétenu, le docteur Halperine, après une auscultation, déclarait son état critique et se hâtait de prévenir l'administration de la prison. Mais aucun médecin, aucun infirmier n'apparut jamais et aucune fiole de médicament ne nous fut envoyée. Un matin, nous vîmes que le malade était livide et déjà tout disait que son agonie était prochaine. Le docteur Halperine insista encore une fois, implora du secours, mais rien ne fut obtenu. Nous entendions les râles du moribond monter dans la chambrée et dominer le bourdonnement des conversations. Ses grands yeux enfiévrés s'ouvraient à peine dans un visage couvert d'ombres verdâtres. Il râla ainsi pendant trois jours au milieu de nous sans que nous pussions rien tenter pour le sauver. Nous le vîmes expirer à l'instant même où nous sortions de la salle nº 1 de la prison de Tagannka....

Les bolcheviki paraissaient s'être mis dans la tête de nous causer autant de tourments que cela serait réalisable. S'ils voulaient nous transporter à Boutirky, il leur était facile de procéder à ce transfert en faisant transmigrer d'un seul coup chaque chambrée afin de ne pas séparer, les uns des autres, des détenus qu'une captivité commune déjà longue avait liés. Mais nos maîtres avaient dressé, par ordre alphabétique, une liste comprenant la totalité des prisonniers politiques de toutes les salles et de toutes les cellules de Tagannka et ils chargèrent leurs voitures en suivant cet ordre. Dubuis, naturellement, devait appartenir à l'un des premiers convois et je ne quittai le chambre n° 1 que vingt-quatre heures après lui. On nous formait par groupes de cinquante hommes, tirés des diverses parties de la prison, nos bagages étaient jetés tous ensemble sur un camion automobile pendant que les soldats nous entassaient dans une voiture cellulaire.

« Montez donc, messieurs les *bourjouis*! criait devant le marchepied, tout goguenard, un héros de l'armée rouge. Montez! Vous serez ici mieux qu'en tramway et cela vous coûtera moins cher. »

On nous pressa dans le panier à salade au point que plusieurs d'entre nous se sentirent défaillir. Jamais tant de lassitude et d'amertume ne m'avaient accablé. Quand donc, encore une fois, finirait cette hideuse comédie? Combien de temps encore me verrais-je transformé en une marionnette entre les mains d'une bande de nègres blancs? J'étais de plus en plus hanté par cette idée que je me trouvais être le jouet d'une bande de Cafres[1], grimés et déguisés en Euro-

1. Encore conviendrait-il de ne pas calomnier les Cafres. Je les mets ici en cause un peu à la légère. Un ancien missionnaire protestant au Sud de l'Afrique, M. Fred. Christol, m'écrit à ce sujet :

« Vous dites qu'il vous semblait être chez les sauvages et le jouet d'une bande de *Cafres*. J'ai passé plus de vingt-cinq ans chez les sauvages du Sud de l'Afrique, au milieu des Cafres, mais je n'ai jamais rien vu qui approchât un peu de ce que vous avez vu et

péens. Qu'avait donc de commun, avec l'application des principes d'un sain socialisme, la sinistre brimade qu'il me fallait endurer? A quoi servait-elle? Que connaissaient aux problèmes économiques, ou à quoi que ce fût, les sauvages qui me traînaient ainsi de geôle en geôle? Les cahots du lourd véhicule nous faisaient peser, vaciller les uns sur les autres sans que nous pussions nous retenir, tant nos membres étaient comprimés. Nous n'étions plus littéralement que de la matière humaine charriée en vrac, en paquets de chair et d'os. Les haleines se mêlaient en une buée fétide dans le grand coffre hermétiquement clos où nous nous trouvions entrelacés, enchevêtrés les uns dans les autres. Horrible était notre état quand nous descendîmes enfin dans la cour de la prison de Boutirky. Je croyais avoir été déjà bien malheureux pendant les deux mois qui venaient de s'écouler. J'allais apprendre en des heures prochaines qu'un sort plus misérable encore m'était réservé, un sort en comparaison duquel le souvenir de notre captivité de Tagannka m'inspirerait des regrets. L'homme est un loup pour l'homme. Décidément, c'est bien vrai.

souffert.... Il y a une grande différence entre les Cafres, dont plus de 10000 étaient venus d'Afrique dans l'armée anglaise comme travailleurs, et les dégénérés qui vous torturaient.... »



CHAPITRE V

A LA PRISON DE BOUTIRKY

QUAND nous arrivâmes à la prison de Boutirky, incommodés par le volume et par le poids de nos ballots informes, les geôliers nous ordonnèrent de nous ranger deux par deux et nous attendîmes longtemps debout dans le sombre hall du rez-de-chaussée. On ne nous ferait pas monter à la chambre qui nous était attribuée tant que les *ougolovni*, les détenus de droit commun qui l'avaient occupée jusqu'alors, ne l'auraient pas évacuée.

Jamais une semblable agitation n'avait empli le pénitencier; jamais un tel bouleversement ne s'y était produit; voleurs et assassins en sortaient par longues files, tandis que nous, les « politiques », nous arrivions en sens inverse, formant des files parallèles aux leurs. Près de deux heures, nous restâmes ainsi, regardant s'écouler, à côté de nous, le flot des malfaiteurs. Ces malheureux étaient, comme ceux de Tagannka, vêtus de souquenilles grises; les geôliers les manipulaient littéralement comme des objets, ils les tiraient ou les poussaient comme des choses, nous vîmes bientôt que l'habitude de tenir en respect des criminels avait fait la plupart de ces agents de l'État des brutes à face humaine. Les gardiens de Tagannka, plus accoutumés, semblait-il, à vivre au contact des prisonniers politiques, nous avaient montré, quand ils l'avaient pu, certains égards. Mais ceux de Boutirky, dès notre apparition, nous tutoyèrent et nous bousculèrent. Si quelques-uns de ces individus comprenaient que nous n'étions point des gens pareils à

leurs pensionnaires habituels, ils se méfiaient d'en rien laisser paraître. La Commission extraordinaire venait justement de signifier que, pour mieux observer les détenus politiques, elle installait, à la prison de Boutirky, où elle rassemblait ceux-ci, ses propres agents, tirés des phalanges bolcheviki. Aussi, les anciens surveillants, craignant pour leur place, sinon pour leur vie, croyaient prouver leur zèle en nous assourdissant de leurs vociférations. Un ridicule nabot, aux yeux de poisson, que j'avais aperçu en juillet, à la Commission extraordinaire, venait d'être nommé *Kommendente* de Boutirky. Il était là, dans le vaste vestibule, gesticulant, donnant des ordres et terrorisant tous ceux qui faisaient partie du personnel habituel de cette maison de détention. Un Balte, parmi nous, reconnut fort bien ce fantoche : un ci-devant concierge du collège de Riga. Le hall où notre attente se prolongeait était délabré, ses plâtres éraillés formaient des croûtes verdâtres et suintaient; tout ce que nous voyions était imprégné de misère et de saleté; Boutirky, décidément, méritait bien sa réputation sinistre. Quant à moi, ma résignation m'avait abandonné, je contenais difficilement la rage qui m'agitait. Après deux mois de captivité, au cours desquels tout espoir d'une libération prochaine s'était évanoui, je me demandais pour combien de temps je pénétrais dans ce nouveau bagne. Et les *ougolovni*, toujours, déguerpissaient devant nous, ricanant parfois de voir tant d'hommes honnêtes venir s'installer à leur place. Loques flasques, êtres jaunes au regard louvoyant, ils paraissaient tous semblables les uns aux autres dans l'espèce de costume de Pierrot dont ils étaient affublés. Enfin, l'on nous fit gravir trois étages, suivre de longs corridors et vingt-cinq d'entre nous, au hasard, s'engouffrèrent dans une chambre qui, se trouvant ainsi au complet, fut aussitôt refermée. C'était un réduit voûté où nous pouvions à peine faire quelques pas en nous coudoyant. Les lits, relevés verticalement contre le mur,

pendant la journée, se touchaient presque, et, quand le soir on les rabattait horizontalement, ils couvraient les trois quarts de la superficie de la pièce dont le reste était occupé par une table graisseuse. Sous nos pieds s'étendait non point un parquet, mais du ciment où suppurait une fange que nous ne pûmes jamais faire disparaître. Les murs pustuleux étaient zébrés de maculatures où s'inscrivait l'histoire crapuleuse de nos prédécesseurs. Dans un certain angle, où reposait un grand cylindre de tôle, une odeur nauséabonde se livrait à de perpétuelles offensives. Les créateurs d'un monde idéal nous précipitaient ainsi, sans que nous eussions été ni jugés ni condamnés, dans un cachot où avaient vécu, quelques minutes avant notre entrée, vingt-cinq forçats. Sans qu'aucune désinfection eût été faite, sans qu'aucun nettoyage, même rudimentaire, eût été tenté, nous nous installions dans la crasse, dans la sueur, dans les déjections de ces misérables et leurs parasites pompaient déjà notre sang. Encore faut-il dire que lorsque nous prîmes possession de notre nouvel habitacle, aucun malfaiteur n'y restait plus et, en cela, notre groupe bénéficia d'une chance exceptionnelle.

Nombre de nos camarades furent moins favorisés par les circonstances. Ils entrèrent dans des salles où la moitié des places étaient encore occupées par des prisonniers de droit commun, l'évacuation de ceux-ci ne s'effectuant pas aussi rapidement que l'administration l'avait prévu. Quelques Tchèques subirent l'outrage de cette promiscuité; aussi furent-ils, dès les premières heures, complètement détroussés. Dans un autre cabanon, Dubuis avait à faire face, toute une nuit, à une bande de sacripants, et il devait rester éveillé pour les empêcher de s'emparer des dernières provisions dont il se trouvait muni. Aussi bien, la prison de Boutirky n'allait pas être débarrassée entièrement des prisonniers de droit commun. A notre étage, la plupart des chambrées avoisinant la nôtre étaient encore pleines de ces

gens de sac et de corde et, trois fois par jour, nous les rencontrions aux lavabos où leurs rangs et les nôtres se confondaient. Ceux d'entre nous qui étaient de corvée, et dont la mission était de descendre aux cuisines pour y chercher d'énormes chaudrons de soupe, avaient à livrer de véritables batailles à des groupes compacts de ces bandits. Ceux-ci se considéraient comme les premiers occupants de la prison, nous étions à leurs yeux des amateurs ridicules, des usurpateurs, des badernes, et ils ne laissaient jamais passer une occasion de nous faire du mal. Les mêmes gardiens nous surveillaient eux et nous; ils employaient le même langage quand ils avaient des ordres à donner aux *ougolovni* ou à nous. Rien n'était plus pénible à supporter que les incessantes clameurs de ces grossiers gardes-chiourme dans le long couloir où un écho les amplifiait encore, cependant que les malfaiteurs poussaient des glapissements démoniaques. Mais quoi, le « politique », asservi aux règles qui dirigent l'existence de l'*ougolovni*, finit par éprouver pour celui-ci une commisération où vient se mêler un sentiment de confraternité.

Est-ce que dans plusieurs capitales de l'Europe, me disais-je, je n'ai pas coudoyé, tous les jours, et même honoré ostensiblement, des hommes aussi coupables que mes codétenus? Tous les brigands ne sont pas en prison! Ah non certes! Là-dessus point de doute! Tous les brigands ne sont pas en prison et il est patent que les plus redoutables, les plus malfaisants d'entre eux réussissent assez aisément à se soustraire à l'action de la justice. Quel travailleur, quel homme obligé de gagner son pain à la sueur de son front, n'a pas dû, à un instant de sa vie, plier, s'humilier devant des Messieurs d'allure élégante dont tout le monde savait très bien qu'ils avaient mérité d'aller au bagne? Combien d'honnêtes pauvres ont été exploités, dupés, frustrés, amoindris, sans possibilité de se défendre, sans même échapper à la burlesque nécessité de manifester

du contentement, chaque fois qu'ils avaient supporté une humiliation ou subi un dommage? Alors, puisqu'il en est ainsi et puisque nous sommes très souvent contraints de filer doux devant les plus dangereux scélérats, devant les plus abominables dégénérés, devant les plus respectables voleurs, quand nous les rencontrons en liberté et que la boue de leur automobile nous éclabousse, est-ce que nous n'agirions pas comme des pleutres en accablant d'un facile mépris leurs confrères, s'il nous advient, à l'instant où, précisément ils expient, eux, leurs crimes, de nous trouver mis en leur compagnie? Il y a aussi que Villon, Verlaine, Oscar Wilde ont été de ces *ougdlovni* tant honnis; je préfère malgré tout des pécheurs de cette sorte, à tant de prétendus « honorables » qui pratiquaient impunément leurs mauvais coups pendant que ceux que je viens de dire se repentaient et gémissaient sous les verrous :

Quels rêves épouvantés,
Vous grands murs blancs!
Que de sanglots répétés,
Fous ou dolents!
Ah dans ces piteux retraits
Les Toujours sont les Jamais!

Et puis qui sait si parmi tous ces malfaiteurs, il n'y a pas, outre un certain nombre d'innocents, beaucoup de victimes des fatalités sociales? A l'horreur que m'avaient inspirée tout d'abord les malfaiteurs, succédait une pitié sentimentale et il me semblait qu'en leur montrant de l'animosité, on faisait preuve de vulgarité. C'est ainsi qu'il suffit de circonstances nouvelles, où il est brusquement plongé, pour donner à n'importe lequel d'entre nous des rêveries qu'il n'avait pas du tout prévues.

Un jour un violent conflit s'éleva dans un couloir entre un détenu de droit commun et l'un de nos camarades politiques. Celui-ci interpella le gardien, le priant de le soustraire

au contact infamant d'un *ougolovni*. Le malfaiteur se tut tout à coup, il pâlit tragiquement; deux grosses larmes de rage et de désespoir roulèrent dans ses yeux et il s'écria avec un inexprimable accent de douleur :

« Hé bien oui *ougolovni! ougolovni!* Je suis un *ougolovni*, c'est vrai. Mais est-ce que je ne suis pas un homme comme toi? Qui sait si ce n'est pas toi, ou ton père, ou ton grand-père qui m'a obligé à devenir un *ougolovni*? Qui sait ce que tu aurais fait, toi, s'il t'avait fallu vivre comme j'ai vécu? »

Le gardien, lui, trancha le débat, mais d'une manière inattendue et dont j'ai longtemps, par la suite, essayé de scruter la profondeur :

« Oui, dit-il, les *ougolovni* vous valent bien et même ils valent mieux que vous peut-être. D'ailleurs, quand tant d'hommes de toutes sortes s'entremêlent, il est bien difficile de rechercher quels sont ceux qui recèlent la plus grande somme de canaillerie.... »

*
* *

Dans notre chambre de Boutirky, nous étions vingt-cinq hommes seulement, mais le hasard avait réuni là de très remarquables échantillons du monde russe. Je couchais entre un colonel vétéran de maintes grandes batailles et un contre-maître d'une usine métallurgique. Il y avait parmi nous l'un des principaux avocats de Pétrograd, un jeune marin, membre du parti S. R. de gauche, accusé d'être l'un des assassins de Mirbach, un capitaine que je n'avais pas tout d'abord reconnu mais qui se trouva être l'un de mes amis de la Mandchourie. Nous avions aussi avec nous deux grands propriétaires ruraux, un pope, un ancien brasseur d'affaires de Pétrograd, des paysans. Mais surtout notre compagnie était remarquable par la variété des socialistes russes qu'elle renfermait. Depuis les S. R. de gauche, qui ont été naguère les associés du gouvernement de Lénine,

jusqu'aux maximalistes (que l'on confond à tort, en France, avec les bolcheviki), depuis les S. R. de droite jusqu'aux *mencheviki*, toutes les teintes du socialisme russe étaient représentées dans l'étroit cube qui nous contenait. Bonne occasion pour m'instruire, songeai-je, et je provoquai à la discussion ces hommes doctes, leur demandant des renseignements sur la question agraire et surtout les priant de me faire comprendre en quoi leurs programmes discordaient. Aussitôt une controverse subtile s'engagea. Mes interlocuteurs, avec des arguties de casuistes, se réduisirent les uns les autres *a quia* et cherchèrent, réciproquement, à se tourner en ridicule. Tous péroraient avec assurance, se perdaient en d'interminables développements, où se mourait toute lumière.

Chicanes de théologiens! contentions oiseuses! De même que, aux yeux de l'incroyant, le janséniste et le jésuite étant en définitive d'accord sur les origines du monde et les principaux fondements de la foi sont, de part et d'autre, des dévots dont les disputes ne portent que sur des distinctions infinitésimales, ainsi tous ces socialistes russes me paraissaient des gens de même farine, différant les uns des autres par des nuances à peine perceptibles et moins importantes que la question de la grâce, de la prédestination ou du congruisme; leurs principes étaient semblables, leurs buts étaient identiques, mais des susceptibilités d'école, des vanités personnelles, des variations de tactique, des tours de main particuliers à chaque groupe suffisaient à changer ces coreligionnaires en frères ennemis, incapables de se faire des concessions et d'adopter une politique commune. Et, après ce palabre, comme après ceux auxquels j'avais déjà assisté, j'en revins à cette conclusion qu'il est bien difficile d'obtenir des données précises et de se former une conception claire de la question sociale dans ce pays où elle se métamorphose à l'infini, suivant que l'on parle de l'une ou de l'autre région de l'immense et nébuleuse

Russie. Le jeune marin du parti S. R. de gauche, lui, terminait toutes ses phrases par ces mots :

Spiridonowa a dit : « Nous répondrons à la terreur par la terreur, eh bien voilà tout, comprenez-vous, voilà tout! »

Et les S. R. de droite, souriant dédaigneusement, recommençaient :

« Permettez, camarade, permettez. Il faut prendre en considération que.... »

Le vieux colonel, mon voisin, proférait : « Quant à moi, la politique est le dernier de mes soucis. Je me suis battu contre les Japonais, je me suis battu quatre ans contre les Allemands et les Autrichiens. Quatre ans dans la tranchée, c'est dur! Je me disais : Après la paix tu te reposeras. La révolution arrive, on me flanque en prison. Pourquoi? Je n'en sais rien. En ce qui me concerne, je pense qu'au point où en sont les affaires, le parti que nous devons servir, nous militaires, c'est tout simplement le parti le plus fort, quel qu'il soit. Oui le parti le plus fort, si notre adhésion le rend encore plus fort, pourra gouverner, c'est-à-dire : s'imposer, supprimer les dissidences et faire régner l'ordre, un ordre quelconque, son ordre à lui. Avant tout, il faut ramener la paix intérieure, mettre un terme à la guerre civile. Seul y parviendra le parti le plus fort à condition que sa prédominance devienne écrasante, irrésistible. »

L'avocat de Pétrograd était en furie. Ce grand et bel homme glabre, au visage d'intellectuel et de raffiné essayait de marcher à larges enjambées dans notre étroit cachot. Depuis la perquisition qui avait eu lieu à Tagannka et dont il avait été la victime, une sorte d'exaltation le secouait. On lui avait pris le portrait de sa femme, ses objets de toilette, le couvert avec lequel il mangeait et jusqu'à un recueil de tous les décrets du Soviett. Il était, comme nous tous, sans col et affublé d'une chemise sale, il n'avait pas pu se raser depuis plusieurs jours, il était blafard et poussiéreux; toute cette misère contrastait avec ce qui subsistait

encore de traces d'élégance dans les autres parties de son vêtement. Il clamait :

« Le droit! Donnez-moi la définition du droit. Qu'est-ce que le droit? Si vous répondez clairement à cette question, vous ferez une critique accablante de tout ce qui se passe en Russie. Je suis arrêté depuis cinq semaines, je n'ai pas encore vu un acte d'accusation ni subi un interrogatoire. Nous qui ne sommes ni condamnés, ni jugés, on nous applique, dans une prison de forçats, le régime des forçats. Quelle sinistre parodie de la justice! »

Le brasseur d'affaires de Pétrograd, petit homme simiesque, me dit tout en léchant le fond de sa dernière boîte de conserve :

« Hein, mon pauvre Monsieur! Où est-il le Nord-Express? Car je suppose que vous avez souvent pris, comme moi, le Nord-Express. De Paris à Saint-Pétersbourg en quarante-huit heures! On était bien, là-dedans. Vous rappelez-vous les corridors d'acajou luisant, les garçons en livrée, les longues conversations dans le wagon-restaurant? Ah nous en sommes loin du Nord-Express, mon cher Monsieur! Dans quel trou sommes-nous tombés! Ah la la la la! »

Et pendant ces discussions prolongées, les grands propriétaires ruraux dodelinaient de la tête, tout à fait ahuris et soucieux avant tout de ne déplaire à personne. Le caprice ou l'incohérence des bolcheviki avait enfermé ces anciens privilégiés pêle-mêle avec une bande de socialistes militants qui, tout bien considéré, étaient, théoriquement du moins, des ennemis du capitalisme aussi acharnés que la secte installée au pouvoir. Aussi nos camarades, les riches dépossédés, pour ne point se rendre suspect, devaient-ils faire semblant d'être vivement intéressés et même enchantés quand ils écoutaient les débats approfondis où il n'était parlé que de leur définitive disparition. Il fallait voir la tête de ces hommes respectables, de ces « piliers de la société », quand les citoyens socialistes racontaient leurs captivités

antérieures, comparaient leurs impressions, leurs souvenirs, et faisaient des parallèles entre les diverses prisons russes, françaises, anglaises ou allemandes dans lesquelles certains d'entre eux avaient passé de longs laps! Tous ces lutteurs évoquaient leurs souffrances; ils s'en faisaient des titres de gloire, cependant que les dignes bourgeois interloqués, tantôt écarquillant de gros yeux effarés et tantôt abaissant pudiquement leurs paupières pour ne pas laisser deviner leur réprobation, songeaient que décidément ils étaient tombés dans un drôle de monde. Parfois à la dérobée, ils se jetaient en zigzag un regard effarouché qui disait : « Ah ça, il n'est question que de notre mort là-dedans! »

Notre transfert de Tagannka à Boutirky avait désorienté les parents et les amis qui s'étaient jusqu'alors occupés de notre ravitaillement. La Croix-Rouge internationale qui se formait en était encore aux tâtonnements. Notre installation dans la nouvelle prison avait abouti à un tel désordre que, pendant plusieurs jours, les auteurs eux-mêmes de cette modification ignorèrent ce qu'ils avaient fait de nous. Toutes les fois qu'un captif était appelé au bureau, les gardiens affolés erraient de chambre en chambre, criant son nom, ou plutôt essayant de le crier, car, très souvent, ils le déformaient et alors il survenait des quiproquos, les uns burlesques, les autres funèbres. Dans ce bouleversement, les vivres cessèrent totalement de nous arriver. Nous fûmes tous réduits à l'ordinaire de la prison, c'est-à-dire que dans chaque durée de vingt-quatre heures, nous absorbions trois cents grammes de pain et deux soupes aux choux puisées au baquet communiste avec la cuiller de bois. J'avais encore deux ou trois boîtes de conserves dont le contenu, ménagé jalousement et consommé en cachette, m'aida à calmer un peu les souffrances de la faim. Tous nous fûmes ainsi en proie à la plus extrême privation. Trop faibles pour remuer, nous restions assis sur l'étroit coffre mobile qui chaque nuit servait de support au pied de notre couchette. Dès le point

du jour, cette couchette, simple rectangle de fer, tendu d'une toile à voile, était relevée verticalement par l'un de ses bouts et s'appliquait au mur. Le coffre alors, de par le règlement, devait être placé exactement sous la charnière où le lit avait pivoté. Tout le jour nous étions là recroquevillés sur notre caisse de bois, basse et exiguë : en écoutant les grondements de notre estomac, nous devisions.

Ah, certes, nous étions bien plus malheureux que ne l'avaient été avant nous les criminels de droit commun incarcérés en ce lieu, sous l'ancien régime. Ceux-ci en effet, au bon vieux temps, recevaient trois livres de pain quotidiennement; de plus une portion de rata ou de légumes accompagnait leur soupe. En outre, il y avait alors dans la prison un petit magasin, une *lavka*, où les détenus munis d'argent pouvaient aisément acheter toutes sortes de victuailles. Mais, en octobre 1919, la *lavka*, à cause de la disette, était constamment vide et notre portion administrative suffisait à peine à nous laisser la force de respirer. Nous étions des animaux entassés, des bêtes abjectes, apeurées, affamées, ayant tout juste gardé assez de sentiments humains pour continuer à loucher vers la porte, au moindre bruit, parce que nous nous rappelions que nos maîtres pourraient toujours décider d'abattre les uns ou les autres d'entre nous. Enfermez vingt-cinq humains dans un espace de 50 mètres carrés et ne les nourrissez pendant quelque jours qu'avec des feuilles de choux, tuez-en quelques-uns, examinez ensuite les survivants, vous verrez qu'à ce régime de clapier vos sujets auront pris toutes les allures effacées de l'humble lapin.

Quatre jours après notre installation, des paniers de vivres envoyés du dehors parvinrent cependant à quelques membres du parti S. R. et ceux-là, sans vergogne, se mirent à manger à belles dents. Tous les autres prisonniers se taisaient et détournaient la tête pour ne pas trop souffrir de leur bonheur. Par un coup du sort, c'étaient préci-

sément tous les hommes habitués, sous l'ancien régime, à une existence de large bien-être et même d'opulence qui n'avaient encore rien pu recevoir, tandis que plusieurs des contempteurs du capital et de rudes prolétaires venaient d'être ravitaillés. Or, l'odeur des victuailles provoqua la narine du *Starchi* que nous avions déjà élu depuis notre arrivée et qui se trouvait lui aussi réduit à un jeûne déplorable. Ce « doyen » avait trente ans à peine. C'était un politicien de province, phraseur intarissable qui avait réussi, en manœuvrant astucieusement, à obtenir nos votes et à se faire confier ces fonctions qui lui plaisaient parce qu'elles le dispensaient des corvées pénibles et répugnantes auxquelles nous étions soumis à tour de rôle. Le *Starchi* se leva et proféra ces mots :

« Camarades, je vous propose de discuter séance tenante l'importante question de la socialisation des vivres. La majorité d'entre vous ne sera-t-elle pas d'avis que toutes les denrées expédiées de la ville et pénétrant dans cette chambre devraient être mises en commun, conformément à un sain collectivisme? »

Un silence se fit. Personne ne parla. On n'entendait que le bruit des mâchoires des citoyens S. R. qui remuaient de plus en plus vite. Cependant, l'un de ceux-ci se leva à son tour et dit d'une voix douce :

« Évidemment, chers collègues, l'idée de la socialisation des vivres nous est sympathique entre toutes puisqu'elle découle en droite ligne de nos principes politiques. Cependant, réfléchissons bien! Avons-nous l'intention d'attenter à la liberté de conscience? Savez-vous bien ce que c'est que la liberté de conscience, mes chers collègues? Dans cette salle, nombre de nos camarades ne partagent pas nos idées, ajouta l'orateur en montrant le vieux colonel affamé, les anciens propriétaires ruraux qui avaient le ventre creux et le grand avocat de Moscou que l'inanition rendait fou furieux. Allons-nous obliger ces Messieurs à devenir socia-

listes malgré eux? Non, camarades, non, et je l'affirme, cette discussion doit être ajournée. »

Là-dessus l'orateur se hâta de donner de furieux coups de mandibules. Nous votâmes, l'ajournement fut prononcé et personne, comme l'avait dit l'orateur, ne voulut contraindre les faméliques bourgeois à devenir socialistes malgré eux, en mastiquant une partie des provisions détenues par les citoyens du parti S. R. Ceux-ci avaient sauvé la liberté de conscience et le contenu de leurs cabas.

Vers la fin du même jour, les bruits du corridor nous avertirent que plusieurs prisonniers étaient ensemble introduits dans une chambre voisine de la nôtre. Bientôt nous allions apprendre leur histoire. Les bolcheviki, obsédés par cette idée que toutes sortes de complots se formaient pour les renverser, avaient lancé beaucoup de policiers improvisés à la recherche des conspirateurs. Ces détectives amateurs, qui avaient sans doute pris trop au sérieux les tragiques imbroglios des drames de cinémas, attribuaient aux contre-révolutionnaires les travestissements les plus romanesques. Quelques-uns d'entre ces Sherlock-Holmes de pacotille eurent vent qu'une bande de gardes blancs et de suppôts de la bourgeoisie devaient tenir un conciliabule dans une certaine rue et que, pour mieux détourner les soupçons des citoyens, les scélérats, affiliés à cette subversive intrigue, feraient mine de s'être réunis en un cortège de noce. Pendant une semaine les éclaireurs du Soviett firent bonne garde, mais, à leur grand désappointement, ils n'aperçurent rien de suspect. Enfin, un jour, alors qu'ils commençaient à désespérer, une noce déboucha; aussitôt des gardes rouges, apostés, la cernèrent. Aucun des noceurs n'échappa! Tous ceux qui prenaient part à cette festivité étaient, sans tambour ni trompette, menés en prison, malgré leurs dénégations opiniâtres, les hommes d'un côté, les femmes de l'autre. Nos nouveaux voisins formaient tout l'élément mâle de la noce, le marié,

son père et les garçons d'honneur se morfondaient tous ensemble. Car il s'agissait d'une vraie noce, une noce qui, dans le vermineux cachot de Boutirky, n'était pas du tout à la noce. Comment finit cet imbroglio, je ne l'ai jamais su, car le lendemain, ayant trouvé l'occasion de me faire affecter à une autre chambre commune où j'avais appris que je rencontrerais Guillon et quelques-uns de nos anciens codétenus de Tagannka, je m'empressai d'en profiter.

*
* *

Dans la chambre du deuxième étage où j'avais été transféré vivaient l'adjudant français Guillon, le Roumain Storey, arrêté comme courrier diplomatique français, et une vingtaine d'officiers et de soldats polonais. Ce local, tout à fait identique à celui que je venais de quitter au troisième étage, était plus humide et plus malpropre encore, et ses habitants, comme les prisonniers dont je me séparais, souffraient abominablement de la faim. Un envoi unique de la Croix-Rouge internationale était parvenu aux étrangers dans certaines salles, mais d'autres salles n'avaient été gratifiées de quoi que ce fût. L'administration de Boutirky en complet désarroi continuait à ignorer tout ce qui concernait ses nouveaux pensionnaires. Une rumeur nous avertit que différents paquets de nos vivres avaient été enlevés, au bureau de la prison, par des gardes rouges qui allaient partir pour le front. Il y eut une période de plusieurs journées, dans ce début d'octobre, où tous assis lamentablement contre le mur, dans le silence et dans l'angoisse, nous n'osions même plus envisager l'idée que notre misère pourrait avoir un terme. La Mission militaire française, elle non plus, ne paraissait pas avoir encore découvert le moyen de nous soulager depuis que nous étions à Boutirky; d'ailleurs nous avions tout lieu de croire qu'elle était entièrement dissoute et qu'il ne faudrait plus compter sur

ses bienfaits. Cependant, il advint que des aliments envoyés à Guillon et à moi, par nos amis personnels, nous furent remis, tandis que, pour des raisons que nous ne connûmes jamais, les provisions de la Croix-Rouge internationale ne nous étaient point départies. Or, les Polonais, n'ayant pas d'attaches à Moscou, devaient compter seulement sur les bonnes œuvres de l'institution que je viens de nommer. Nous nous vîmes donc, Guillon et moi, secourus tandis que nos camarades de détention autour de nous défaillaient. Cette épreuve fut, pour nous, tout aussi cruelle que nos souffrances précédentes. Nous n'avions d'autre alternative que de consommer nous-mêmes nos vivres et d'infliger ainsi à nos compagnons un supplice de Tantale, ou bien de les partager entre vingt-cinq personnes, ce qui réduisait chaque portion à une bribe infinitésimale. Nous remîmes à différentes reprises, au groupe de nos vingt-trois camarades, une petite boîte de maquereaux à l'huile. Mais de quelle manière la « commune » absorberait-elle ce supplément? Après des discussions prolongées, une majorité se forma pour l'immersion et le broyage dans les baquets de soupe aux choux du contenu total de la boîte, afin que chaque homme fût certain de recevoir sa juste part d'huile et de maquereau. Cet avis prévalut sur celui de la minorité qui préconisait très énergiquement le partage des maquereaux à l'aide d'un couteau pour que tout intéressé se vît attribuer un morceau égal au quart environ d'une petite sardine! Nos codétenus supportaient courageusement leur jeûne à peine interrompu par les feuilles de choux du Soviett et ils trouvaient en eux-mêmes assez de stoïcisme pour ne point nous demander de leur distribuer notre chétive pitance, mais ils ne pouvaient endurer avec la même résignation le manque de tabac. Aussitôt qu'ils s'apercevaient que quelques cigarettes nous étaient parvenues, ils nous suppliaient de leur en donner une. Tel affamé qui n'eût point voulu mendier une croûte de pain

s'humiliait pour obtenir de quoi tirer quelques bouff
Certains sollicitaient de nous, comme une précieuse fave
de leur conserver jusqu'aux bouts de cigarettes que n
rejetions et, de ces détritus déposés dans un coin de jo
nal, ils se fabriquaient un rouleau dont la fumée les déle
tait.

Mais bientôt, une grande conception humanitaire
sociale poussa dans la tête des réformateurs qui s'étaie
attribué la direction de notre prison. Cette idée, nous e
avions déjà eu plusieurs fois connaissance à l'état de vague
racontar, mais elle prit corps. Dorénavant, toutes les provisions qui seraient apportées à Boutirky par des parents ou des amis de prisonniers, ou par des sociétés de bienfaisance, seraient mises en commun par l'administration elle-même de l'établissement et divisées également entre tous les captifs, quels qu'ils fussent, au nom des principes d'égalité et de fraternité. Ce projet, théoriquement, était soutenable et bien que j'eusse beaucoup plus à perdre qu'à gagner à l'adoption d'un semblable système, néanmoins j'avoue que cette innovation satisfit une vague aspiration sentimentale vers la justice dont je serai délivré seulement quand je mourrai. Mais très vite, on eut la preuve, une fois de plus, que, acceptables en théorie, les idées communistes trouvent justement leur pierre d'achoppement dans l'application pratique qu'on essaie d'en faire.

Dès la première expérience, tous les colis saisis par la Direction s'accumulèrent dans ses bureaux en un désordre irrémédiable et, ne sachant comment s'y prendre pour procéder au fractionnement de ces comestibles, les agents du Soviett réquisitionnèrent, en vue de ce travail, des équipes de détenus de droit commun qui, affamés, en dévorèrent sans plus attendre une bonne partie. La répartition ayant, finalement, dû être remise au lendemain, les gardiens à leur tour, au cours de la nuit, consommèrent une autre quantité de ces aliments. Il en fut qui, trop manipulés et

coupés en fragments informes par des mains inhabiles, se corrompirent et il ne parvint finalement à chacun des détenus que des petits morceaux d'un indéfinissable arlequin! En même temps la nouvelle de cette socialisation des vivres s'étant répandue dans la ville y soulevait une grande indignation. Le plus souvent, c'était au prix des plus extraordinaires privations personnelles et d'efforts vraiment inouïs qu'une épouse, une fille, une sœur ou un ami parvenait à réunir les quelques denrées nécessaires au ravitaillement du prisonnier qui lui était cher. L'idée que ces provisions si péniblement amassées seraient distribuées également à tous les voleurs, à tous les assassins renfermés dans le pénitencier, révolta ceux qui s'étaient imposé tant d'abnégation pour adoucir le sort de ceux des captifs qu'ils aimaient. On vit des femmes d'ouvriers qui, apprenant à la porte de la maison d'arrêt où elles faisaient la queue la mise en force de ce régime communiste, s'exaspérèrent au point de piétiner et de détruire l'humble ballot qu'elles avaient constitué avec tant de peine et après tant de sacrifices. Un mot d'ordre courut spontanément : tous ceux qui apportaient jusqu'alors des dons à la prison instituèrent une espèce de grève et, du jour au lendemain, rien ne fut plus déposé aux soins de l'administration. Cependant, tandis que les réformateurs bolcheviki, d'une part, et nos amis de l'extérieur d'autre part procédaient à ces expériences et à ces contre-expériences et tandis que la nature humaine réagissait contre les données théoriques du partage obligatoire, nous, les malheureux captifs, nous continuions à devoir nous contenter d'une ration de pain et de feuilles de choux à peine suffisante à l'alimentation d'un volatile de basse-cour. Oui vraiment, je ne saurais m'empêcher de le redire : dans notre étroit cageot, nous étions réduits à l'importance morale et physique des poules et des lapins sans guère plus de dignité ni de droits et redoutant le coup de couteau ou de matraque de nos « nourrisseurs ».

Depuis que les beaux jours avaient pris fin, un nouveau fléau s'était abattu sur nous. C'était la chronicité de la puanteur. Tant que le soleil avait brillé, en août et septembre, les fenêtres de notre vaste chambre de Tagannka maintenues largement ouvertes nous avaient procuré une aération suffisante en somme à combattre l'alcalin relent des tinettes, les émanations implacables des latrines et la putridité des haleines et des sueurs. Mais dès octobre, avec les premiers frimas, nos camarades, les soldats polonais, très semblables en cela aux Russes, s'étaient mis à manifester un effroi incoercible dès qu'ils croyaient sentir un courant d'air. La mort de leur officier à Tagannka, ils l'attribuaient à un refroidissement et ils en demeuraient impressionnés. Frileusement blottis au pied de leur lit, ces aérophobes frissonnaient dès que nous essayions de renouveler l'atmosphère nauséabonde de notre case. Ils formaient la presque totalité des habitants de cette chambre; leur avis l'emportait. L'homme, cette bête méchante, est aussi une bête puante. Le communisme des mauvaises odeurs est celui qui soit le plus spontanément réalisable. Nous dûmes nous résigner à mariner dans la pestilence comme des morceaux de viande dans une saumure. Et dès que le soir tombait, les punaises en grands tourbillons commençaient à battre l'estrade sur les plafonds et sur les murs de ce lieu d'infection. Il en sortait de partout. Les toiles tendues sur lesquelles nous couchions étaient vivantes de ces parasites; une grande crevasse du mur près de la tête de mon lit était comme un cratère où bouillonnait une lave de vermine. C'était en vain que tout le jour nous flambions avec des torches de papier les cloisons et tout le matériel de couchage. Il fallait nous résoudre, nous qui ne mangions pas, à nous laisser manger par ces myriades d'insectes qui avaient vécu sur la chair des forçats.

Les hommes de corvée, un matin, au lieu d'un grand chaudron d'eau bouillante n'en rapportèrent qu'un petit

pot. Mal entretenue, la conduite qui alimentait la prison avait crevé. Aux lavabos, les robinets se tarirent. Pendant plusieurs jours nous vécûmes « à sec », sans nous laver et presque sans boire, cernés, pitoyables bousiers, par l'inévitable engorgement, l'occlusion des autres tuyautages de la geôle.

Pendant que les incapables, dont nous étions les jouets, tâtonnaient et vociféraient, des ingénieurs, des architectes, des contre-maîtres expérimentés se morfondaient au nombre des captifs. O destin, quand tu suscites une révolution, tu as sans doute tes desseins, et ils sont insondables; l'avenir est dans tes mains, c'est vrai, mais pourquoi donc procèdes-tu d'abord en submergeant toute raison sous la bêtise et l'excrément? Certaines chambrées, exaspérées par le manque d'eau, hurlèrent. Alors on nous envoya des gardes rouges qui, le fusil au poing, circulèrent dans les corridors. C'étaient, pour la plupart, des jeunes gens imberbes recrutés tout récemment, et de force, dans Moscou. Ces adolescents s'informaient à voix basse de l'existence à laquelle il nous fallait nous soumettre; ils regardaient notre grouillement entre nos grilles : alors, plus effrayés que nous, ils se taisaient tout pensifs.

« Et dire, songeais-je, par une nuit de fièvre, quand, écœuré par la fétidité des déjections et des souffles de mes contemporains, et aussi exaspéré par l'assaut irrésistible des bêtes innombrables et indestructibles, je me retournais sur mon grabat, et dire que c'est dans le but de faire une humanité plus heureuse et plus belle que des fanatiques entassent des milliers d'êtres intelligents dans ces pourrissoirs! »

Nous avions entendu dire que deux Français, MM. Houlgate et Perpignani, auxiliaires à des titres divers du consulat, avaient été amenés à Boutirky mais presque aussitôt relâchés; nous étions aussi avertis que dans une autre partie de la prison se trouvaient le capitaine Charpentier et

le caporal Margouliès arrêtés à la fin de juillet entre Arkhangel et Vologda. Y avait-il d'autres de nos compatriotes dans la vaste geôle? Nous ignorions cela comme tout le reste. Nous vivions dans la stupeur, dans une demi-léthargie entrecoupée d'accès de désespoir. Désormais, nous n'avions plus à nous faire d'illusions. Le personnel du Consulat de France et le général Lavergne avaient dû s'éloigner de Moscou. Nous étions seuls, livrés à nous-mêmes, coupés de tout et il devenait de plus en plus douteux qu'aucun secours pourrait nous parvenir avant bien longtemps.

Un jour, vers le 10 octobre, le gardien apparut et, par la porte entrebâillée, il héla Guillon lui intimant de quitter aussitôt la salle avec toutes ses affaires. Quelle était sa destination? Nous n'en savions rien. Guillon me serra la main en hâte et partit. J'allais apprendre un peu plus tard qu'il avait été mis en liberté de même que Dubuis. Une heure environ après avoir dit adieu à mon compatriote, je fus appelé par le geôlier et je reçus l'ordre, moi aussi, de faire mes paquets et de sortir incontinent de la chambre. Les Polonais se pressaient autour de moi, me prodiguaient leurs félicitations et me donnaient même des commissions à faire en ville. Mais un pressentiment m'empêchait de me réjouir. Le garde-chiourne m'entraîna parmi de longs corridors, je franchis des escaliers et des grilles, j'arrivai dans une partie de la prison que je ne connaissais pas, je marchai encore, une porte me fut ouverte et soudain je me trouvai seul non point dans la rue, mais reclus dans une étroite cellule dont les verrous se refermèrent lourdement derrière moi.



CHAPITRE VI

EN CELLULE DE RIGUEUR, A BOUTIRKY

Que me préparait-on? De la salle commune avec ses tumultes, ses cris, ses coudoiements, on m'avait fait silencieusement glisser jusqu'à la solitude d'un tombeau. Sinistre escamotage d'un homme! L'ordre de me placer au régime de l'isolement rigoureux, avait murmuré à mon oreille le gardien, était formel et il émanait directement de la Commission extraordinaire. Mais à cause de quoi? Dans quel but? Sans explication, sans même un prétexte, on me soumettait à la réclusion complète, c'est-à-dire à cette lente torture contre laquelle les révolutionnaires russes eux-mêmes, au temps de l'ancien régime, n'avaient jamais cessé de protester en des termes pathétiques. Cela évidemment devait avoir un sens, mais lequel? A l'instant même où les autres détenus prisonniers français étaient élargis, on me confinait, moi, en cellule, voilà qui ne pouvait pas me paraître de bon augure. Je me laissai tomber sur mon grabat et j'y demeurai longtemps songeur sans manger et sans dormir; je passai la nuit ainsi, dans une méditation entrecoupée de somnolences. Quand vint le petit jour, un geôlier que, jusqu'alors, je n'avais pas entendu marcher, se traîna lentement vers ma porte et s'y arrêta; le cliquetis d'un trousseau de clefs, agité machinalement par ses doigts, me révéla qu'il stationnait à deux ou trois mètres de moi, comme s'il voulait être prêt à me faire sortir au premier signal. Est-ce qu'il s'imaginait, ce rustre-là, qu'on m'avait mis tout seul dans ce cabanon afin de pouvoir m'en extraire

commodément et sans esclandre aussitôt que l'aurore poindrait? Combien de temps encore allait-il rester, là, immobile, aux aguets? J'écoutais, j'essayais d'interpréter tous les bruits du corridor et je tressaillais quand je croyais que des pas s'approchaient de ma loge. Mais, peu à peu, une grande rumeur emplissait la maison de détention; des appels, des exclamations retentissaient; des gens passaient en sifflotant et, à mesure que le grand jour s'épanouissait, je reprenais confiance et je me disais qu'après tout ma dernière heure n'était pas encore sonnée. Un soupirail grillé, à deux mètres au-dessus du sol, éclairait faiblement mon réduit. Grimpant sur mon ballot j'aperçus des cours intérieures où veillaient des sentinelles. Au lointain jaunissaient des futaies sous le vent d'automne.

Je redescendis. La porte épaisse et toujours close de ma cellule montrait en sa partie médiane une sorte d'étroit guichet fermé par un vantail de bois. Un grincement m'avertit que quelqu'un, au dehors, faisait jouer un pêne et alors le vantail s'abattit tout à coup, extérieurement, formant, à angle droit, une sorte de tablette. Et presque aussitôt, par le guichet ainsi ouvert, quelqu'un me cria *Kipiatok!* (eau bouillante!), mais avec une intonation si cocasse que, machinalement, je me penchai pour découvrir l'homme qui avait prononcé ce mot. Et alors, ébahi, je distinguai, dans le corridor, quatre marins anglais qui transportaient un énorme chaudron de cuivre d'où s'élevait de la vapeur. Des marins anglais! Comment cela? Des marins anglais! Leur aspect me causait un soulagement inexprimable; il me semblait, à moi, vieux Boulonnais, que la terre natale venait soudainement de se rapprocher de moi, et une vision instantanée me montra les flots verts du Pas de Calais, les criques et les sables d'Equihen, les grands paquebots gris, les chalutiers trapus, les lougres aux voiles brunes, les joyeux rayons du soleil sur l'indépendance folle de la vague et de l'écume, sur l'éternelle majesté du flux et

du reflux. O la mer! la mer! Revoir la mer! De nouveau, j'étais en pays de connaissance et, tout au moins, on ne pourrait pas venir me faire un mauvais parti quelque jour, sans que cela se sût, sans qu'il y eût des témoins! Mais est-ce que je ne me trompais pas? Des marins anglais? Pourquoi eussent-ils donc vécu dans la prison de Boutirky?

« *Halloo Jack! How are you?* criai-je en appliquant mon visage à l'ouverture de mon guichet. C'étaient bien là des enfants d'Albion qui, tout comme s'ils eussent été des prisonniers russes, se soumettaient à leur tour à la corvée. Ils me contèrent qu'ils étaient tombés dans une embuscade, à la fin de juillet, dans les parages d'Arkhangel, alors que, débarqués d'une chaloupe, ils observaient le rivage. Ils étaient là six hommes et un officier : le capitaine Mac Bride. Eux, les matelots, habitaient deux cellules en face de la mienne. Leur officier en occupait une autre, non loin de là. Ah, mais alors, il y aura tout de même moyen de vivre ici, songeai-je. Mais je n'allais pas tarder à me convaincre qu'il y a toutes sortes de manières d' « être en prison ». On peut se trouver fort près de certains autres détenus et être obligé de supporter un régime extrêmement différent du leur. Vers dix heures du matin, les gardiens crièrent dans le corridor : *Na progoullkou* (A la promenade!) Il y eut des bruits de portes qui s'ouvraient, des piétinements nombreux et des lambeaux de conversation me parvinrent; j'entendis une foule s'éloigner. Puis plus rien! Ah! mais est-ce qu'on m'oubliait? Mais oui! Une demi-heure plus tard mes voisins revinrent. Dans une grande rumeur sourde et confuse il y eut encore une fois des paroles hachées, des phrases entrecoupées, les pas d'une bande d'hommes, puis le claquement des portes qu'on refermait et le grincement des verrous. Ma foi oui, on m'a oublié. C'est drôle! Mais quelqu'un vint faire jouer ma serrure; un geôlier se montra et me dit, à moi aussi : *Na progoullkou!* Je vis dans le corridor que j'étais seul. Le gardien

que je questionnai me répondit : « Voyez donc ce qu'il y a d'écrit sur votre porte : *Strogaïa adinotchka*. Cela veut dire que vous devez vivre dans la solitude, ne parler à personne et aller seul à la promenade. Que voulez-vous! Votre cas est sans doute mauvais! On vous en veut! Ah çà, c'est clair, on vous en veut! »

En effet, j'arrivai dans une cour entourée de tous côtés par de lugubres bâtiments de briques rouges où se découpaient de longues files de fenêtres grillées. Pendant vingt minutes je marchai automatiquement sur un cercle de ciment. Personne autour de moi. Au centre d'une prison où vivaient des milliers d'hommes, on avait institué, momentanément, à mon usage, un désert. Seul le geôlier, dans un coin, m'attendait. Il fit un geste et nous remontâmes. La porte de ma cellule se rabattit sur moi avec un bruit de gonds et de pênes. Et je me retrouvai dans mon compartiment formé de quatre murs blanchis à la chaux. Je commençais à me former une idée de ce qu'allait être mon existence. Alors que la plupart des autres prisonniers vivaient dans les cellules par petites communautés de deux ou trois personnes, et que les distributions de vivres, le nettoyage, le service de la bibliothèque ou le travail à l'atelier leur fournissaient constamment des prétextes à réclamer l'ouverture de leur porte et à circuler dans les divers quartiers de la prison, je devrais rester, moi, tout le jour, comme un ours enfermé dans sa fosse et sans contact avec aucun humain. Ma distraction unique serait, dans chaque laps de 24 heures, d'arpenter seul, pendant 20 minutes, le trottoir d'une cour vide. Encore une fois, pourquoi m'infligeait-on cela, à moi plutôt qu'à un autre, sans explication, sans accusation, sans prétexte, sans fixation préalable d'un terme, sans jugement? Quelqu'un évidemment avait fait donner cet ordre dont j'étais la victime; quelqu'un avait désigné mon nom, mais, ce quelqu'un, qui donc était-il et que préméditait-il? Pour si pénible que soit ce régime du

secret on s'y résignerait cependant pendant un certain temps, et on le supporterait si l'on savait du moins à cause de quoi il vous a été appliqué et quand il prendra fin. Mais se trouver ainsi séquestré, subir un traitement d'exception sans entrevoir le moment où l'on pourra tenter quelque chose pour sa propre défense, il y a là vraiment de quoi faire vaciller une intelligence. Quand rendu à la vie normale on évoque, par la suite, ces instants de malheur, on constate avec étonnement qu'après tout, ils ont tenu peu de place, occupé peu de durée dans la totalité d'une existence. Si je veux en concevoir une idée adéquate aujourd'hui, il faut déjà que je m'impose un effort pour me représenter cette époque où je ne comptais pas les mois ou les semaines ni même les journées, mais les heures, et où, dominé par une perpétuelle obsession, incapable d'aucun effort intellectuel, je demeurais assis sur mon grabat et prostré dans un interminable songe. Car, que faire en un gîte à moins que l'on ne songe? Et à quoi songe-t-on quand on est devenu l'esclave d'une horde à laquelle un événement soudain, un revers, une discussion soulevée tout à coup, une crise imprévue peuvent inspirer de sanglantes frénésies? Le grand réconfort d'un prisonnier c'est de se trouver au contact d'un certain nombre de ses congénères parmi lesquels il pérore, plastronne, gouaille, persifle, brocarde. Il se crée, dans cette intimité, comme une atmosphère de bravoure collective et de bonne humeur qui soutient chaque individu et l'empêche de retomber à sa hantise. Mais le solitaire, dans son cachot, ne peut que penser à soi-même, méditer, et s'il parvient quelquefois à se procurer quelque consolation, c'est précisément en abandonnant toute énergie, toute volonté de puissance et d'action; c'est en voulant mépriser tout ce qui fait la joie de vivre; en se représentant la précarité des affaires humaines, la puérilité de nos plus belles combinaisons, la vanité de nos ambitions et de nos rêves, l'impossibilité

du bonheur, le perpétuel écoulement, l'incessante métamorphose de tout ce qui nous entoure et de tout ce qui nous forme et qui doit fatalement se perdre dans l'implacable éternité de la nature. Se consoler? Oui, mais par l'abêtissement, par le renoncement! Se consoler? Oui, mais en se répétant, à chaque instant, comme l'anachorète : Frère, il faut mourir.

Pendant quelques jours une tolérance, ou plus probablement une négligence de mes gardiens, me permit, le matin et le soir, de sortir de mon alvéole pour me rendre au lavabo. Là du moins, pendant sept ou huit minutes, j'avais ce répit de me sentir mêlé à un certain nombre de prisonniers. Nous prolongions autant que nous le pouvions nos séjours dans ce lieu qui n'avait pourtant rien de paradisiaque, mais où cependant des conversations rapides étaient possibles en dépit des vociférations des geôliers et des obliques regards des espions embusqués partout. J'avais eu la joie de retrouver parmi les pensionnaires de mon étage les deux éminents Tchèques, MM. Tchermak et Maxa; ils habitaient ensemble une cellule peu éloignée de la mienne. La misérable condition à laquelle ils me voyaient réduit les attristait. Maintes fois ils s'efforcèrent d'imaginer quelque subterfuge pour obtenir qu'un compagnon me fût donné et que mon régime devînt purement et simplement celui de la plupart des prisonniers. Mais qui donc eût osé transgresser les ordres de la Commission extraordinaire à une époque où ses agents et ses mouchards circulaient à chaque instant dans la prison? En tout cas, MM. Tchermak et Maxa, que certaines fonctions amenaient souvent à quitter leur chambre, ne manquaient pas, lorsqu'ils remarquaient que le guichet de ma porte était ouvert, de venir, à la dérobée, échanger quelques mots avec moi : leur sollicitude me fut un grand réconfort.

Il est de ces sujets que leur trivialité proscrit et il est convenu qu'un écrivain soucieux des convenances doit les

écarter. Mais, pour se soumettre à cette étiquette faut-il aller jusqu'à supprimer dans un tableau la couleur qui doit y dominer si l'on tient à ce qu'il soit une représentation exacte de la réalité? Si je dépeins la mer, force m'est de dessiner des flots. Si je n'accorde pas, dans ces souvenirs, une très grande place aux lavabos de Boutirky, je modifierai par cela même l'une des plus fortes impressions que ma captivité m'a laissées, et ainsi je fausserai une description dont la sincérité devrait faire le principal mérite. Et, quand j'emploie la dénomination euphémique de lavabo, vous entendez bien que j'applique à un tout le nom de l'une de ses parties.

J'ai déjà dépeint, dans le récit de mon séjour à Tagannka, l'horreur des « commodités » de cette geôle. Ma destinée à Boutirky allait être de devoir trouver fort aimable un semblable endroit et de m'y plaire comme en un lieu d'asile parce qu'aucun mal n'est comparable à une perpétuelle solitude et que le désir d'apprendre quelque nouvelle l'emportait de beaucoup en moi sur des dégoûts depuis longtemps émoussés. Maintes fois, certes, je me demandai en quoi il importait à l'harmonie du monde futur que, pour échapper pendant une seconde à la tristesse d'une oubliette, je n'eusse d'autre ressource que de me dissimuler dans une latrine. Celle-ci d'ailleurs n'attendait pas qu'on allât vers elle; elle s'imposait à la prison entière, elle la tyrannisait de ses souffles; elle l'opprimait, la possédait, la saturait, l'imprégnait, s'assimilait à elle et devenait sa caractéristique, comme le sel est la caractéristique de l'eau de mer. Un jour, le *Kamendante* bolchevik de la prison s'avisa qu'il lui convenait de marquer son administration par une grande réforme; il décida d'entreprendre la réfection des installations « hygiéniques » de Boutirky. Il y a, dans ce pénitencier, trois étages de cellules et chaque étage est muni de lavabos. Un ingénieur du bon vieux temps, un esprit rétrogade eût, sans aucun doute, opéré par étapes et

laissé subsister au moins l'un de ces trois locaux en attendant que les deux autres fussent remis à neuf. Ainsi, pendant la période de transformation, les habitants de la totalité des cellules eussent pu se servir de celle des organisations sanitaires demeurée momentanément intacte. Mais le *Kamendante*, fidèle à la méthode de réalisation immédiate et intégrale préconisée par le Soviett, fit d'un seul coup démolir l'ensemble de ces agencements spéciaux. Il fit arracher les carrelages, enlever les tuyautages, démonter les siphons et conduites et instantanément tout parut avoir été ravagé par un cataclysme. Des chutes d'eau, des cascades, des infiltrations, des suintements se produisirent d'un étage à l'autre, emplissant tout d'un relent méphitique. Cependant, il s'avérait, dès le premier jour, que le fonctionnement d'un semblable organisme était, dans une prison surpeuplée, absolument indispensable. Le *Kamendante* y avait pensé trop tard et il trancha la question en la dédaignant. Il fut un temps de leur captivité où les hauts politiciens, les dignitaires de l'église, les professeurs, les savants, les banquiers, les anciens propriétaires détenus à Boutirky se virent astreints à une manutention, à une manipulation, à un charroi qui les mettaient au-dessous de l'homme des bois, car celui-ci, par cette raison même qu'il est dans les bois, n'a pas besoin d'y songer.

Environ douze jours s'étaient écoulés depuis que j'étais isolé dans ma cellule, douze jours pendant lesquels je n'avais pas cessé une seule minute de faire des conjectures quant aux causes du traitement qui m'était infligé. Pourquoi étais-je le seul étranger mis au secret? A quel moment aurais-je le mot de cette énigme? J'étais plongé dans mon interminable méditation quand j'entendis dans le corridor quelques mots prononcés en français. Des portes s'ouvrirent et se refermèrent; je devinai que de nouveaux détenus étaient écroués et que parmi eux il devait y avoir au moins un de mes compatriotes. Le soir même, les distributeurs de

soupe m'informaient à travers mon guichet que, juste en face de moi, avait été enfermé un consul honoraire français amené de Tsaritsine, M. Charbaut, et que, immédiatement à côté de moi, un consul américain, venu également de Tsaritsine, avait pris place. Dès le lendemain, j'eus le plaisir de rencontrer ces Messieurs au lavabo et j'appris avec une indicible joie qu'ils étaient, tout comme moi, soumis au régime de l'isolement de rigueur. Hé bien! oui, je veux être franc, et confesser à quel lâche égoïsme la souffrance peut réduire un homme. Je ne déplorai pas du tout le sort des deux « nouveaux »; je me félicitai au contraire qu'ils fussent logés à la même enseigne que moi. J'éprouvai un soulagement à me dire que mon cas ne constituait plus une exception et que, par conséquent, rien n'indiquait que je fusse particulièrement menacé.

Les deux consuls étaient d'ailleurs des hommes charmants et je respirais plus librement chaque fois que, trompant la vigilance des gardes, j'avais pu m'entretenir pendant quelques secondes avec eux. C'était encore la période où les geôliers négligeaient d'appliquer à la lettre le règlement en ce qui nous concernait. Deux fois ils ouvrirent nos portes comme celles des autres détenus au moment du service religieux, et nous ne pûmes nous empêcher de rire, nous les dangereux suspects tenus à l'état d' « isolement absolu », quand nous nous trouvâmes ensemble à l'église, mêlés à la masse des prisonniers des autres cellules. Mais nous ne rîmes pas lorsque nous pénétrâmes pour la seconde fois dans ce lieu de prières. De douloureux sanglots, des lamentations, des cris y retentissaient et nous vîmes prosternés devant une icone tout un groupe enchevêtré de femmes et d'enfants, comme des familles de naufragés au pied d'un crucifix. Évidemment quelque affreux drame s'était encore déroulé. Des prisonniers russes nous expliquèrent ce qu'il avait été. Sous nos yeux gémissaient les veuves et la progéniture de huit gardiens qui, le même

jour, avaient été fusillés parce qu'ils avaient été surpris transportant en ville la correspondance de certains détenus. Comme les geôliers mis à mort avaient eu leur logement dans la prison, leurs femmes et leurs enfants, au comble de l'affliction, s'étaient réfugiés dans le sanctuaire. Le service commença cependant que bien des paupières se mouillaient devant cette scène de désolation. La présence, parmi les détenus, d'un grand nombre d'ecclésiastiques qui chantaient en chœur, donnait à la messe une rare solennité, et, plus d'une fois, le désespoir de ceux qui portaient le deuil des suppliciés mêla ses invocations, ses clameurs à l'harmonie des hymnes liturgiques. Ainsi toujours la mort planait autour de nous, elle nous frôlait et il nous était impossible de jouir d'un instant de détente sans que nous sentissions le vent de son aile.

Remonté dans ma case, je songeai pendant de longues heures à la saignante, à la hurlante souffrance de ces tout petits. La nuit était venue; toutes les portes des cellules étaient fermées. On n'entendait que le pas des gardes-chiourme sur le ciment du corridor. Soudain, dans la cour une harmonie s'éleva, très douce, et je reconnus qu'elle était faite de voix féminines. Toute une foule de femmes avait entonné des chansons populaires russes. Je me hissai jusqu'à mon soupirail et je vis, à plusieurs autres fenêtres, des détenus silencieux et absorbés qui, eux aussi, essayaient de se pencher vers le lieu d'où partaient ces musiques. Mais d'où exactement partaient-elles? Cela, dans mon esprit, demeurait indéterminé et mystérieux. Et dire que, deux ou trois ans auparavant, certains de ces reclus, que j'apercevais courbés derrière leurs barreaux, avaient peut-être rencontré dans les salons, sous le feu des lustres, quelques-unes des recluses qui chantaient dans la salle commune des prisonnières politiques? Et dire que, dans cette chambrée des dames, s'étiolaient sans doute de la jeunesse, de la beauté, de l'intelligence subtile! O quel sinistre lieu

de rendez-vous pour l'ancienne élite intellectuelle russe que la vieille geôle à forçats. Et comme ces accents mélancoliques, dans le silence de la nuit, éveillent de poignants échos dans mon cœur !

Vers le 15 octobre, mon voisin, le jeune consul des États-Unis, fut subitement mis en liberté, et il reçut aussi l'autorisation de franchir la frontière. Il avait été capturé à Tsaritsine exactement pour les mêmes motifs que Charbaut, mais l'un était Français et l'autre était Américain. Le Français fut conservé sous les verrous tandis que le Yankee retournait dans son pays. Ainsi donc, et encore une fois, les bolcheviki usaient de ménagements à l'égard de la grande République qu'ils croyaient être moins disposée que les autres alliés à une intervention en Russie. Un seul sujet américain demeurait prisonnier des bolcheviki, c'était Kolomatiano, impliqué dans l'affaire Lockhart, mais je ne l'avais pas encore vu.

Sans doute, les quelques licences que nous avions tout d'abord prises, Charbaut et moi, à l'endroit du règlement et les adoucissements que nous avions trouvés dans de furtives sorties avaient offusqué les mouchards des réformateurs. Vers le 18 octobre, il nous fut intimé, au nom des inquisiteurs de la Commission extraordinaire, que nous ne quitterions jamais plus notre cellule, sauf pour notre promenade solitaire de vingt minutes pendant chaque journée. Nous ne serions même plus admis à nous rendre, le matin et le soir, pendant quelques minutes au lavabo, et il nous fut expliqué que nous aurions à nous accommoder, pour tous les détails de notre toilette, des primitifs accessoires que contenait notre case. Afin qu'aucun prétexte ne nous permît de nous absenter de notre cabanon, un détenu de droit commun fut affecté au soin de venir chercher, une fois par jour, et de nous rapporter ces ustensiles. En même temps, les geôliers reçurent l'ordre de veiller à ce que le guichet de notre porte fût constamment fermé et d'empê-

cher qu'aucun des prisonniers qui circulaient dans le couloir ne vînt échanger quelques paroles avec nous. Il est probable même que, dans un but d'intimidation, certaines allusions et certaines menaces furent faites et que, pour me priver de la plus petite distraction, on me représenta comme un personnage particulièrement compromettant et dangereux. Toujours est-il que, à partir de ce jour-là, bon nombre de prisonniers russes qui, auparavant, risquaient de me dire en passant quelques mots, évitèrent soigneusement de s'approcher de mon huis. Même les matelots anglais, dont le bavardage m'avait bien des fois soutenu, parurent redouter de se solidariser davantage avec un individu aussi mal noté que je semblais l'être, et, détournant les yeux, ils se faufilaient rapidement devant ma bauge, jugeant prudent de ne point me voir.

Si un être compatissant bravait cette proscription, quelque sbire aposté accourait pour le chasser et l'invectiver. On ne peut s'imaginer à quel point se surexcite la sensibilité d'un homme soumis à un pareil régime. A force d'observer, j'avais fini par m'apercevoir que le ressort de la serrure qui maintenait relevée la tablette de mon guichet était usé. Il suffisait d'un choc porté en un certain endroit, et suivant un certain angle, pour amener une sorte de déclenchement à la suite de quoi le vantail s'abattait et découvrait la petite baie. Cet infime rectangle, haut peut-être de 25 centimètres et large de 20, c'était mon unique moyen de communication avec la vie, c'était mon belvédère d'où, après m'être mis à genoux sur le ciment, je scrutais constamment, comme si j'y eusse vu un lieu de délices, le corridor de la geôle. Dans ce sombre passage, il y avait des humains qui allaient et venaient; des détenus balayaient, frottaient des rampes d'escalier, d'autres portaient des marmites et s'acquittaient de corvées quotidiennes. Ah! les heureuses gens! Ah! le bonheur qu'ils avaient de n'être point, comme moi, emboîtés dans une



toute petite prison à l'intérieur de la grande prison, et de pouvoir sortir au moins quelquefois de leur cellule. Je m'ingéniais à savoir bien ouvrir mon guichet, le refermant dès que je croyais entendre s'approcher un geôlier, et puis le rouvrant et restant là aux aguets, pendant des heures, le visage collé à l'encadrement de bois, épiant les mouvements de tous ceux qui se montraient, cherchant à surprendre les conversations et espérant toujours découvrir quelque nouvelle. C'est en vain que j'essaierais de faire comprendre à des personnes qui n'ont pas vécu en prison l'importance que peut avoir, pour un reclus, la mobilité possible ou, au contraire, la fixité implacable du guichet pratiqué dans sa porte. Sa dimension pourtant est si infime que la tête d'un homme n'y passe que très difficilement. Mais si ce pertuis est béant, ou du moins si son volet peut être de temps en temps entre-bâillé, alors le regard y circule et, par ce regard, le captif se sent encore vaguement rattaché à l'existence. Si, au contraire, il est maintenu clos, il mure un homme hors du monde, comme le couvercle d'un cercueil retombé sur un cadavre.

Deux fois par jour, je voyais la masse des autres prisonniers se rendre au lavabo et ils me paraissaient, à cause de cette courte excursion, jouir d'une félicité presque équivalente à l'usage d'une entière liberté. Mes compatriotes, le capitaine Charpentier et le caporal Margouliès étaient, à mon sens, les plus fortunés des hommes : ils résidaient ensemble, ils se mêlaient aux autres prisonniers, ils descendaient trois fois par semaine au bureau pour y recevoir les vivres destinés aux Français; enfin, le matin, je les guettais quand ils se dirigeaient, avec toute une équipe, vers l'atelier de la prison où ils fabriquaient des boîtes et toutes sortes de menus objets. Pourquoi donc Charbaut et moi ne partagions-nous pas le destin de ces heureux mortels? Car il nous semblait qu'on était un heureux quand on avait la latitude de se mouvoir dans l'enceinte de la prison.

Quiconque bénéficiait d'un tel avantage avait, nous figurions-nous, peu de choses à désirer. Ce furent des journées d'accablement, des journées d'un ennui lancinant qui abolissait en moi toute volonté. Les heures s'écoulaient lentes, oh! affreusement lentes et monotones dans mon tombeau. J'étais quelquefois pris de la peur de me sentir soudainement en proie à quelque irrésistible accès de fureur et de ne pouvoir m'empêcher de me ruer à coups de poings, à coups de pied, à coups de tête, quand cela serait possible, sur l'un des sauvages qui me gardaient confiné dans ce cachot. Oh! broyer l'un de ces abrutis! Mais après? Et puis, quoi! Les vrais coupables n'étaient pas les malheureux gardiens de la prison, sortes de gendarmes esclaves eux-mêmes d'une consigne et qui faisaient leur triste métier pour manger. Les vrais coupables étaient les haineux scélérats qui dirigeaient la Commission extraordinaire, et ceux-là on ne les voyait pas. Oh! depuis le réveil, alors que l'aurore n'avait pas encore paru, jusqu'à la nuit suivante, quelles longues heures abominablement semblables les unes aux autres dans le silence, dans le perpétuel rêve, dans la hantise accablante! Ah! comme c'est long un jour, comme c'est long une semaine quand, sans interruption, il faut rester en face de soi-même et, toujours aussi impuissant à démêler les mêmes énigmes, continuer un interminable soliloque.

Dans les quelques mètres carrés d'où je ne sortais plus, je ne cessais de m'efforcer de me tenir, malgré tout, en contact avec le monde extérieur. Si j'entendais une rumeur dans la cour, je me précipitais automatiquement vers le soupirail; je me haussais pour apercevoir quelque groupe de prisonniers en promenade. Si un bruit me parvenait du corridor, je courais à mon guichet et je l'entr'ouvrais avec précaution. C'était, perpétuellement, le va-et-vient machinal de l'animal tenu enfermé et qui court d'un angle à un autre de sa cage, sans savoir pourquoi. Si je n'avais point reçu chaque jour les gazettes de Moscou et si je n'avais point

disposé d'un certain nombre de livres français, anglais et russes, les uns obtenus de la bibliothèque de la prison, les autres envoyés peu à peu de la ville par Mlle Carlier, évidemment j'eusse frôlé de très près l'aliénation mentale. Je me rappelle avoir relu, pêle-mêle, la *Nouvelle Héloïse*, le Théâtre de Racine, Rabelais, des contes d'Edgar Poë et de Maupassant, les *Mémoires* de l'infatigable Casanova, la *Guerre et la Paix* de Tolstoï et les *Frères Karamazoff* de Dostoievsky. Je consacrais mes soirées à réapprendre ma grammaire allemande et je tirai beaucoup de divertissement d'une *Iphigénie* de Gœthe, dont on m'avait fait parvenir le texte original avec sa traduction juxtalinéaire en langue russe. Les journaux russes, je les lisais attentivement de la première ligne jusqu'à la dernière ligne; les communiqués français et allemands me montraient chaque jour davantage plus irrémédiable l'effondrement des Empires du Centre, et c'était la suprême consolation, la magnifique compensation de nos malheurs, à nous chétifs, isolés chez les barbares blancs.

Mais toujours, invinciblement, lâchement, nous étions ramenés à nous-mêmes et obsédés par l'idée de prévoir le terme de notre captivité. Nous interprétions à ce point de vue spécial toutes les nouvelles, non seulement de la Russie, mais de l'Europe. Nous attachions de la signification aux moindres détails, nous jugions symptomatiques et révélateurs des petits faits dont l'avenir allait démontrer l'inanité. A l'aide de billets que faisaient circuler entre nous les porteurs de soupe, nous commentions, Charbaut et moi, tous les détails de la politique mondiale. Dans notre désœuvrement, nous en tirions des déductions dont, invariablement, nous croyions n'avoir qu'à nous féliciter. Comme nous prenions toujours nos désirs pour des réalités, tout, en définitive, nous paraissait annoncer qu'à bref délai des événements, qui amèneraient notre libération, ne sauraient tarder à se produire. Telle était du moins l'attitude

d'optimisme que nous choisissions, les uns vis-à-vis des autres. Mais quand je songeais, d'une manière positive, aux réalités de notre situation, je ne voyais point que nous pussions avoir avant longtemps grand'chose à espérer. Aux quatre points cardinaux, les forces qui eussent dû se proposer comme objectif de délivrer Moscou se trouvaient encore à des distances énormes de cette ville. Aucune de ces forces, d'après ce qu'on en connaissait, n'était d'ailleurs assez importante pour venir facilement à bout de ces armées rouges, dont M. Maxa (qui avait reçu diverses communications secrètes des Tchéco-Slovaques de Sibérie) affirmait qu'il serait absurde de trop les mésestimer. Nous avions beau essayer de nous leurrer, notre relaxation, si elle avait lieu, serait le résultat de négociations et non d'un coup de force. Nous sortirions de prison si le principe d'un échange de prisonniers français et russes était non seulement admis, mais en voie de réalisation. Or, y songeait-on à Paris? Acquiesçait-on à cette idée? Nous n'en savions rien et nous ne pouvions pas juger si, dans le cas où la France se résoudrait à ce troc, les bolcheviki mettraient beaucoup d'empressement à le rendre possible.

Pensait-on encore à nous, quelquefois, dans cette France enivrée, à si juste titre, par sa grandiose victoire et qui allait avoir encore tant de colossaux problèmes à résoudre? Tel était l'objet de ma perplexité quand, chaque jour, je marchais à longues enjambées, pendant vingt minutes, dans la cour déserte. M'évader? Oui, mais je n'étais entouré que d'immenses blocs de maçonnerie et de murailles hautes comme quatre ou cinq hommes superposés. Des grilles qui eussent arrêté un troupeau de lions, des portes massives et bardées de fer étaient gardées par des sentinelles armées! Et dire pourtant que, de cette cour, je percevais nettement, quand je cessais de déambuler, le bruissement et les sonneries des tramways sur une grande voie qui devait se trouver toute proche! Être si près du

monde et en être si loin ! Il faut peu de chose pour transformer le sort d'un être ! Quelques pierres verticales ! Quelques fers entre-croisés ! Quelques individus stupides ! Dans un angle de la cour étroite où je me promenais, une petite porte, s'ouvrant dans les murs vétustes, donnait accès à un antique rempart à créneaux et à une grosse tour de briques où l'on prétendait qu'avait été enfermé, en 1775, juste avant sa décapitation, l'imposteur et le massacreur Emelian Pougatchev qui, en essayant de se faire passer pour le tsar Pierre III, avait ravagé une partie de la Russie. Une sorte de prédécesseur de Lénine, en définitive, ce Pougatchev, qui faisait pendre les barines, donnait les terres aux paysans èt voulait habiter le Kremlin ! L'idée que ce vieil édifice était encore là debout, tout comme avaient dû le voir, trente-sept ans seulement après l'exécution de Pougatchev, les grognards de Napoléon, cette idée m'absorbait, m'amenait à des rapprochements insolites. C'est égal, songeais-je, s'il pouvait renaître et m'apercevoir ce Félix Faure, à la suite duquel je suis venu pour la première fois en Russie, en 1897, il se dirait, en me voyant tout seul dans cette cour de prison, que c'est là un singulier aboutissement de l'alliance qui fit souffler tant de fois à nos orchestres le *Boje Tsaria Krani* ! Ah ! si, par miracle, se reproduisait aujourd'hui quelque nouvelle retraite de la Grande Armée et qu'on en connût d'avance les immenses périls, comme je m'y joindrais pourtant avec enthousiasme et comme je partirais avec elle, à travers les hautes neiges, plutôt que de demeurer une seule heure de plus dans mon oubliette ! Quelquefois aussi, observant au ciel la course des nuages, je me prenais à rêver de quelque aéroplane qui descendrait dans la cour, puis m'enlèverait. Oh ! avec n'importe quel pilote, avec un fou, un enfant même, m'envoler, partir ! C'est surtout d'après ce souvenir très précis que je parviens aujourd'hui à jauger la somme de tout ce que j'ai souffert, car je sais fort bien que, pour tenter de m'enfuir, les plus

extraordinaires risques m'eussent alors paru insignifiants.

Pendant l'un des derniers jours du mois d'octobre, alors que je rêvais dans ma cellule, j'entendis qu'on faisait jouer la serrure de ma porte. Cinq ou six personnes se montrèrent subitement et je reconnus avec soulagement des physionomies occidentales. Ces nouveaux venus avaient des allures d'êtres cultivés et normaux qui rassuraient. C'étaient des membres de la Légation danoise : ils venaient comme représentants de la Croix-Rouge internationale constater *de visu* l'état des otages étrangers. Je les priai de considérer la situation lamentable dans laquelle je croupissais et je leur demandai de s'efforcer d'obtenir que je fusse traité comme les autres prisonniers et non plus soumis au régime de l'isolement de rigueur. C'est alors que je vis, mêlé aux agents danois, un homme de taille moyenne, replet, blond avec une barbiche au menton et des yeux d'un bleu faïence dans lesquels il y avait une expression de sournoiserie et de cruauté. Je reconnus le camarade Antonoff qui dirigeait la visite des membres de la Croix-Rouge. Ce personnage bolchevik, rendu célèbre par les divers commandements de l'armée rouge qu'il avait exercés, était l'un des piliers de la Commission extraordinaire. Il avait cru devoir, pour accompagner les membres de la Légation danoise, s'affubler d'un costume tout à fait bourgeois. Une jaquette noire très cossue et une riche épingle de cravate l'assimilaient à un sous-préfet qui aurait fait un beau mariage. Aussitôt que je le vis, je l'interpellai en russe, lui exposant combien il était inhumain de me tenir ainsi au secret. Il joua la surprise, la désapprobation même et partit en affirmant qu'il allait s'informer de mon cas. Il revint quelques minutes après, disant, d'un ton flûté et très conciliateur, à mes visiteurs :

« *Do dopross! Do dopross!* » « Jusqu'à l'interrogatoire! ». J'objectai en vain au terrible Antonoff qu'un séjour de deux mois dans diverses chambres communes, antérieurement à

ma mise en cellule, m'avait permis d'avoir des conversations avec une foule de personnes, et que dès lors il était illogique et inexplicable qu'on prît d'aussi sévères précautions à mon endroit. Antonoff se contenta de susurrer : « *Do dopross! Do dopross!* » Mais quand aurait lieu ce *dopross?* Antonoff n'en savait rien et il est probable que personne n'en sût jamais davantage. Je fis remarquer à Antonoff que j'avais été subitement arrêté alors que l'autorisation de faire reparaître mon journal m'avait été renouvelée officiellement quelques jours auparavant. « Je n'ai reçu, dis-je, aucun avertissement; on est venu se saisir de moi à l'improviste. » Le récit de cette déloyauté eut le don de dilater la rate du foudre de guerre. « Vous pensez bien, me dit-il, que quand on a certaines intentions de ce genre à l'égard d'un adversaire, on ne commence point par l'en prévenir. Non! On s'assure d'abord de sa personne. Ah! Ah! » Et très fier d'avoir imaginé cette explication vraiment péremptoire et avec laquelle on pourrait justifier tous les guets-apens, Antonoff se retira comme il était venu, sans que je fusse en rien plus avancé.

Peu de temps s'était écoulé depuis mon entrevue avec le guerrier rouge, quand, de la manière la plus inattendue, je fus, une après-midi, appelé à me rendre au rez-de-chaussée de la prison avec le capitaine Charpentier et le caporal Margoulies pour y recevoir les vivres qui nous étaient apportés. Le fait était tellement nouveau, tellement exceptionnel que je ne savais comment m'expliquer cette faveur, et je me demandais même si elle n'était pas le résultat de quelque confusion. Au parloir, je rencontrai, outre Charpentier et Margoulies avec lesquels j'étais descendu, mes compatriotes et amis MM. Darcy et Mazon que je savais avoir été incarcérés depuis quelque temps et qui habitaient une chambre commune. Je dis à Darcy que je connaissais bien :

« Nous voici donc tous logés aux frais de nos alliés. C'est égal, c'est un sale coup pour la fanfare! »

Darcy me regarda et un sourire erra sur son visage mélancolique. Mon tour de phrase l'avait étonné. Il la répéta, en l'amplifiant pour ainsi dire par l'intonation particulière qu'il y mit :

« Oui, un sale coup pour la fanfare! »

Ce fut la dernière parole que j'entendis de lui, car je ne le vis jamais plus et deux mois plus tard, sans être sorti de prison, il allait être délivré pour toujours des agitations de la terre.

Au parloir nous avions trouvé la vaillante Mlle Carlier qui déployait toujours pour nous ravitailler un courage et une énergie exemplaires. Nous la pressions de questions. Que savait-elle? Un échange des prisonniers était-il toujours projeté? Avant tout, voilà ce que nous voulions apprendre. Les nouvelles, à ce sujet, demeuraient vagues et n'inspiraient que des doutes. L'énervement de plus en plus nous gagnait. C'est alors que l'un des soldats de la Mission française, chargé du transport des marmites, me prit à part et m'informa que le capitaine Sadoul l'avait prié de porter à ma connaissance qu'il avait l'intention de venir à très bref délai me visiter dans la prison.

Je mentirais si je disais que je ne reçus pas cette communication avec satisfaction. Pour un patient confiné dans une cellule, c'est déjà un grand bonheur que de pouvoir parler à quelqu'un, s'expliquer, discuter, argumenter, voir un homme, cet homme lui fût-il même hostile? A mes yeux, qui était Sadoul? C'était avant tout un Français. De longue date je l'avais vu souvent servir d'intermédiaire entre les bolcheviki et plusieurs de nos chefs. Quels que fussent ses opinions politiques, ses engouements et ses erreurs bizarres, j'étais convaincu que, s'il ne pouvait pas ou s'il ne voulait pas me faire du bien, en tout cas il ne songerait jamais à me faire du mal. Un journaliste d'information et d'observation, dans sa recherche d'une vérité objective qui naît souvent du choc des idées les plus contradictoires, est

habitué à fréquenter des hommes appartenant aux partis les plus divers et à ne point s'offusquer de leurs outrances. Il n'est inféodé à aucun d'eux, mais il n'a pas non plus aucun d'eux pour ennemi. Et voilà pourquoi je croyais fermement que Sadoul ne me serait pas foncièrement opposé, car il savait que je n'ai, moi, de haine pour aucun individu et que tout mon plaisir est uniquement de comprendre les mobiles qui animent ceux qui s'agitent sur le théâtre du monde. Aussi bien j'avais assez fréquemment conversé avec Sadoul avant le 25 juillet pour être persuadé que, si ses convictions socialistes étaient très sincères, du moins elles ne l'aveuglaient pas assez pour l'empêcher de se rendre compte de tout ce qu'il y a de frénétique et de spécifiquement *russe* dans la dictature des bolcheviki. Mais n'était-il pas prisonnier jusqu'à un certain point, lui aussi, du milieu où les circonstances l'avaient plongé? Une intuition me disait qu'il sentait peut-être quelquefois l'obligation de donner des gages à ses redoutables amis, afin de dissiper certaines méfiances latentes qui, autrement, se fussent très vite manifestées à son endroit. C'est, je crois, le 30 octobre, qu'un geôlier vint m'intimer de descendre au bureau de la prison et que bientôt je me trouvai en tête-à-tête avec le capitaine Sadoul. Il me parut sincèrement peiné de me voir dans la triste condition où j'étais réduit. Il me dit que pendant trois mois il lui avait été réellement impossible de rien faire pour me secourir, mais que du moins il s'était efforcé de bien expliquer aux journalistes du Soviett quelle était ma situation dans la presse de Paris et comment, si je perdais d'une manière quelconque la vie dans cette aventure, une partie de l'opinion française ne manquerait pas de s'indigner. « Je suis allé jusqu'à leur remettre un petit mémoire à votre sujet », me dit Sadoul. « C'était même un peu imprudent, en ce qui concernait ma propre sécurité, mais je l'ai fait. » Comme je lui disais que cette époque de captivité était la plus douloureuse de

toutes les époques de ma vie, Sadoul me répondit : « Je le comprends fort bien. Mais quand vous serez sorti de là, vous aurez beaucoup de choses à écrire. » Là-dessus, Sadoul me demanda s'il était vrai, comme certains détenus libérés le lui avaient affirmé, que mes idées sur l'intervention se fussent modifiées. « Elles se sont modifiées, lui répondis-je, en tant que la situation stratégique générale s'est elle-même modifiée. Au moment où j'ai été arrêté, l'Allemagne procédait encore à des offensives redoutables. Tout était alors en question. Le sort des armes n'avait rien décidé. On devait craindre que la guerre ne se prolongeât indéfiniment. Il pouvait nous importer extrêmement, à nous Français, qu'un front russe se trouvât reconstitué grâce à l'intervention d'éléments japonais, tchéco-slovaques et américains. C'est dans cet esprit, vous le savez, que nous avons toujours préconisé l'intervention; il s'agissait d'une opération anti-germanique à laquelle nous invitions même les bolcheviki à prendre part. Or, aujourd'hui, l'Allemagne s'est effondrée si complètement qu'une diversion contre elle, au front russe, ne saurait plus avoir pour nous la moindre utilité. Voilà ce qui me fait dire que l'intervention ne s'impose plus. Quant à une intervention qui s'opérerait en Russie uniquement pour que les Alliés exerçassent une pression sur les affaires intérieures russes, c'est là un sujet sur lequel je me sens incompétent, car précisément j'ai toujours déclaré que seule la continuation de la guerre contre l'Allemagne nous intéressait, mais que nous n'avions pas à nous occuper du régime politique de la Russie. Avant d'adopter un parti quant à l'opportunité d'une intervention politique des Alliés en Russie, il serait nécessaire que je connusse l'état de l'opinion publique en France et que je fusse capable d'examiner si notre gouvernement a oui ou non la volonté et la possibilité de se livrer à une telle entreprise.

— Écoutez, me dit Sadoul, j'ai parlé de vous tout récem-

ment à Peters. Il m'a répondu que votre élargissement est absolument inadmissible. Mais toutefois il m'a chargé de vous dire que, au cas où vous consentiriez à lui faire parvenir une déclaration dans laquelle vous vous prononceriez sans ambages contre l'intervention, alors seulement vous pourriez être mis en liberté.... Donnant, donnant! Et puis il faudrait aussi, dans le même document, destiné à être publié dans les *Izvestia*, que vous fissiez adhésion à tous les principes du Soviett.

— Ah! mais, m'écriai-je indigné, voilà qui ressemble fort à un chantage!

— Oui, évidemment, me répondit Sadoul en baissant la voix. Et voilà pourquoi c'est sans aucun enthousiasme que j'ai accepté de faire une semblable commission. Mais, d'autre part, j'ai songé qu'il fallait essayer de vous tirer de là et amorcer une discussion! Enfin, vous apprécierez, vous verrez ce à quoi vous pourriez vous résoudre.

— Je ne saurais consentir, dis-je, à exercer ma profession en prison. Actuellement, je suis un captif et je ne suis par conséquent pas un journaliste. Je n'écrirai rien tant que je demeurerai confiné dans une cellule. Je suis citoyen français : j'ai été arrêté injustement, j'attendrai que la France vienne me délivrer.

— Alors vous attendrez longtemps, croyez-moi, réfléchissez-y bien! Vous vous êtes fait des illusions, soyez-en persuadé, et vous vous êtes énormément exagéré la force de pénétration des Alliés en Russie. Il leur faudrait une armée immense pour avancer jusqu'à Moscou. Et où voulez-vous qu'ils la prennent quand les peuples sont las de guerroyer? Jamais les Alliés ne viendront ici. Enfin, en résumé, Peters a dit que vous resteriez en prison, et que vous n'en sortiriez pas si vous ne cédiez pas. Évidemment votre situation est triste. Je comprends vos scrupules. Mais quant à moi je ne puis rien faire, ni rien dire de plus.... »

Sur ces mots Sadoul se retira et le gardien me ramena

dans ma case. Je ne savais point mauvais gré, à Sadoul lui-même, des exigences qu'il venait de me transmettre. S'il s'était fait, pour me renseigner sur la capitulation qu'on exigeait de moi, l'instrument d'un chantage, du moins j'étais persuadé qu'il n'en avait été nullement l'instigateur. Mon parti était pris. En aucun cas et sous aucune forme je n'accepterais d'adhérer aux principes du Soviett — car toute tyrannie m'est odieuse. Je ne consentirais pas non plus à sanctionner l'avilissant système des *zaïavlenie* en rédigeant quoi que ce fût, de mon propre mouvement, tant que je serais retenu dans la geôle. Cependant, après cette conversation, j'éprouvais malgré tout une sorte de soulagement. Les sommations du hideux Peters étaient inacceptables mais enfin, désormais, je les connaissais. Je possédais une certaine base de raisonnement : Sachant ce qu'on me voulait je pouvais savoir aussi ce que je ne voulais pas.

Ainsi le quatrième mois de ma détention commençait en modifiant le cours de mes préoccupations. Les bandits des Abruzzes naguère obligeaient le pâle voyageur assailli à leur signer un chèque, et pour le décider, ils lui posaient sur la tempe un pistolet. De même, les bolcheviki entendaient mettre à profit mon affaiblissement graduel et m'extorquer une espèce d'abjuration. Telle était l'explication du régime d'isolement rigoureux que je devais endurer : les réformateurs des mœurs comptaient ainsi m'amener à résipiscence. C'est d'ailleurs grâce à l'emploi de moyens de persuasion de cette sorte que les bolcheviki se sont imposés à la Russie, et nombre des conversions marquantes, des adhésions inattendues, signalées depuis un an, n'ont point eu d'autre origine. Voilà l'une des principales accusations qu'on puisse porter contre le régime bolchevik : il ignore la dignité humaine et ne fait aucun cas de l'honneur. Tous les procédés lui sont bons : il est, dans son essence, bas et, disons le mot, canaille, dans ce sens qu'aucun scrupule

n'est valable pour lui quand il s'agit de la cause sacrée du communisme qui prime toute autre considération.

C'est à peu près vers la même date que j'appris l'arrestation et l'arrivée à la prison de presque tous les derniers membres de la Mission militaire française qui se trouvaient encore à Moscou. Les commandants Guibert et Chapouilly, les capitaines Vacquier et Fauxpas, le lieutenant Barré, les sous-lieutenants Iliaker et Foissy, l'adjudant Janeaud étaient au nombre des nouveaux captifs. Leur avenir paraissait incertain. Ils devraient être jugés, prétendait-on, dans un grand procès qui se déroulerait devant le tribunal révolutionnaire. Fidèles à leurs procédés d'intimidation, les bolcheviki avaient donné à entendre que plusieurs d'entre eux pourraient bien être fusillés. Seuls un adjudant, M. Puissant, et quelques soldats français étaient restés en liberté. Mais, comme les fonctions de ceux-ci avaient exclusivement trait à l'achat des vivres et denrées, grâce à quoi nous serions approvisionnés, on peut vraiment dire que le choix des bolcheviki avait été bien judicieux. En effet, comme tout le rendait évident, il n'y avait plus la moindre place depuis plusieurs mois, en Russie, pour une Mission militaire française, mais, par contre, aussi longtemps que ses débris demeureraient en prison, l'utilité de zélés ravitailleurs qui les nourriraient serait manifeste. Pendant un laps, nous n'avions plus reçu les colis de ces braves gens, mais, tout à coup, grâce aux efforts de Puissant et de ses collaborateurs, ils recommencèrent à nous parvenir exactement trois fois par semaine. La Mission ayant abandonné les points de vue stratégiques s'adonnait uniquement, sous la direction de l'adjudant, aux problèmes culinaires. Et ce seul fait qu'elle nous sustentait prouvait, premièrement que malgré tout, et sous une forme très réduite, elle continuait à exister. Le même fait prouvait, secondement, qu'aucun obstacle n'était mis aux mouvements de ses envoyés. A part certaines interruptions dont j'étais mal placé pour

approfondir la cause, ses soldats, habillés il est vrai en civil, purent aux trois jours réglementaires se présenter au bureau des deux pénitenciers et y déposer pour nous des sportules qui nous furent le plus souvent remises.

L'incohérence, les contradictions qui caractérisèrent les soubresauts de la grande commotion russe ne m'ont jamais semblé mieux démontrées que par cette longévité du dernier embryon de notre Mission et par les facilités qui lui furent laissées d'assister les prisonniers français, même aux instants où survenaient les péripéties les plus menaçantes. A côté des symptômes alarmants qui ne nous apparaissaient que trop nombreux, je vis dans cette tolérance, accordée par les bolcheviki à ceux qui étaient chargés de nous abecquer, le signe que, s'ils avaient le désir constant de nous faire peur, du moins la voix de la prudence prévalait finalement dans leurs conseils.

*
* *

Cependant l'époque des festivités anniversaires de la Révolution dite « d'Octobre » approchait et quand vint ce jour, le 6 novembre, quelqu'un, que je ne vis pas et qui ne me parla pas, ouvrit mon guichet et me tendit un assez grand cornet de bonbons. Leur marque indiquait qu'ils sortaient des usines de notre compatriote M. Siou et je supposais que le Soviett n'avait point dû les payer fort cher. Mais nonobstant, je jugeai assez délicat le procédé qui consistait à nous en faire une distribution. A peine avais-je goûté les sucreries du respectable M. Siou que mon guichet bâilla de nouveau et qu'on déposa dans ma main la moitié environ d'une livre de bon beurre. Notre ration de pain fut aussi, ce jour-là, triplée. Décidément c'était l'orgie! Une fois n'est pas coutume. La Commission extraordinaire essayant de séduire ses pensionnaires par la gourmandise, entendait que chaque contre-révolutionnaire fêtât copieusement la

date à laquelle la minorité bolchevik avait usurpé le pouvoir. Elle les enverrait peut-être demain « *ad patres* » mais, en attendant, il convenait que, le 6 novembre, ils reçussent une leçon de choses et se rendissent compte par la pratique que le régime communiste peut offrir, même à ses victimes, des compensations.

Le mois de novembre paraissait marquer, à Moscou du moins, le déclin de la terreur. Les excès de la Commission extraordinaire, ses exécutions incessantes, les innombrables arrestations arbitraires qu'elle avait ordonnées, la prétention qu'elle affichait de se mettre au-dessus de divers commissariats et de ne tenir aucun compte des avis émis par le commissaire de la Justice; tout cela soulevait contre elle beaucoup des membres du Comité central exécutif. Certains journalistes bolcheviki osaient critiquer violemment, jusque dans les colonnes des *Izvestia*, la justice par trop sommaire de Djerjinsky et de Peters. Une Commission spéciale chargée de contrôler leurs actes et composée d'hommes plus pondérés était enfin adjointe à ces deux sacripants. Et, en même temps que l'influence de la Commission extraordinaire diminuait, celle du tribunal révolutionnaire ne cessait de grandir. Or ce tribunal était une institution moins grossièrement primitive, moins cynique que la Commission; ceux qui en faisaient partie étaient des hommes plus corrects, plus instruits et plus soucieux d'observer tout au moins les apparences d'une certaine légalité. Il fut édicté que la Commission extraordinaire n'aurait plus le droit de prononcer des condamnations à mort et qu'elle devrait déférer, au jugement du tribunal révolutionnaire, les inculpés qu'elle croirait avoir mérité cette peine[1]. Un décret fut aussi publié, d'après quoi une amnistie serait accordée à

1. Au cours de l'année 1919, comme tous les télégrammes n'ont cessé de le montrer, la Commission extraordinaire a repris son sinistre empire et le sort des honnêtes gens a dépendu d'un caprice de Peters et de Djerjinsky.

ceux des prisonniers qui, arrêtés depuis plus de trois mois, n'avaient point encore été interrogés et contre lesquels pendant ce laps, aucune accusation nouvelle n'avait été portée. Je me trouvais, de la manière la plus évidente, dans ce cas. J'aurais donc à fort bon droit pu m'attendre à être très prochainement élargi. Mais je ne me faisais aucune illusion. Les hommes par ordre de qui j'étais enfermé n'abandonneraient rien de leurs exigences en ce qui me concernait. Ils l'avaient dit : je resterais en prison indéfiniment si je ne cédais pas à leurs injonctions. Et les journées continuaient à se dérouler accablantes dans l'abominable monotonie d'une vie où s'abolissait la notion de la durée, où les soirs étaient semblables aux matins, où les aujourd'hui se confondaient avec les hier et les demain, où les heures s'enchevêtraient dans les heures comme pour suspendre la marche du temps, et où tout se confondait dans une sorte de brume parmi laquelle mon intelligence errait à la dérive, sans boussole et sans but. J'étais malheureux et pourtant, à mon étage, un captif pâtissait encore plus que moi; c'était un jeune homme, un Ukranien s'il fallait en croire le propos d'un geôlier. Celui-là était tenu comme moi au régime de l'isolement de rigueur mais avec cette aggravation que, jour et nuit, un gardien, assis devant sa porte, le regardait à travers son guichet perpétuellement ouvert. Des hommes spéciaux se relayaient pour cette besogne de torture, et quels que fussent les événements extérieurs, oui, si grandes que pussent être les complications de la politique, il y avait toujours un de ces sbires dont les deux yeux étaient braqués sur l'infortuné. Sans un seul répit, l'habitant de cette cellule voyait un visage collé à l'encadrement du pertuis de la porte, un visage où luisait la stupidité de deux prunelles de gorille. Jamais je ne connus le sens de cette mystérieuse surveillance dont l'idée n'avait pu naître que dans l'esprit d'un bourreau.

Cependant MM. Tchermak et Maxa, les leaders tchèques

dont j'ai déjà parlé, s'apitoyaient de ce que je fusse sans trêve, dans la situation d'un ours, d'un pauvre ours enfermé dans une fosse et cherchant désespérément à apercevoir par une étroite ouverture ce qui se passait hors de son compartiment. Vers le milieu de novembre ils réussirent à me procurer quelque adoucissement car, ayant gagné la bonne volonté de certains geôliers, ils me firent attribuer, comme par hasard, une cellule immédiatement voisine de la leur. Mon régime, cela va de soi, n'était en rien modifié, mais la proximité que je viens de dire présentait cependant de grands avantages. Mes deux amis, eux, circulaient assez librement dans le corridor et dès que je fus leur voisin ils purent, chaque fois qu'une occasion s'en offrait, venir m'adresser quelques paroles. Une difficulté imprévue faillit cependant tout compromettre. Le guichet de ma nouvelle loge, moins assoupli que celui dont, précédemment j'avais mis à profit l'affaiblissement, ne cédait à aucun des efforts exercés de l'intérieur pour l'amener à s'ouvrir et pendant deux jours je regrettai un transfert qui n'avait abouti qu'à rendre plus absolu encore ma claustration. Mais, une observation attentive me convainquit de ce fait que, si je parvenais à exercer une pression sur le rebord, taillé en biseau, d'un pêne que j'apercevais, logé verticalement, dans l'épaisseur de ma porte, alors il se trouverait refoulé et le vantail, probablement, s'abattrait. Pendant trois jours, à l'aide d'une pierre ramassée au cours d'une promenade je limai le manche d'une brosse à dents et je lui donnai avec une précision minutieuse la minceur, la forme et la courbe qu'il devait acquérir pour pénétrer dans un étroit interstice et y atteindre l'extrémité de ce pêne. Quand, après bien des tâtonnements, je sentis le verrou jouer, j'éprouvai une émotion qui devait être comparable à la joie d'une complète évasion. J'étais fier de l'instrument que j'avais façonné comme je l'eusse été d'une grande découverte; chaque fois que je l'employais je me redressais comme

si j'eusse assuré le triomphe de l'intelligence sur la matière. J'avais communiqué à ceux de mes amis qui passaient par mon corridor un signal qu'ils m'adressaient par des coups légers frappés, suivant une cadence convenue, à mon huis. Aussitôt je faisais basculer la petite porte du guichet et je ne manquais pas de dire à mon interlocuteur, tout en brandissant ma brosse à dents : « Je vous ai ouvert avec ma clef! avec ma clef! »

Grâce à tous ces subterfuges, grâce à l'inlassable bonne volonté de MM. Tchermak et Maxa, il y eut dès lors quelques instants d'interruption à mon abominable isolement et de furtives conversations m'empêchèrent de tomber dans le plus extrême marasme.

C'est vers cette époque aussi que je fus enfin muni de mon « petit Pottier pour prisons ». M. Pottier était un jeune ingénieur français, arrêté en même temps que Charbaut, au sud de la Russie. Il jouissait de la faveur d'aller travailler à l'atelier de Boutirky; il en profitait pour y fabriquer à ses instants perdus, et avec des débris de matériaux, les instruments les plus imprévus. Un jour son visage apparut à mon guichet. Pottier était grave. Il me tendit en grande hâte un bizarre assemblage de tôle et de fils de fer ainsi qu'une poignée de bois et de copeaux. « Essayez ce poêle, murmura-t-il d'une voix caverneuse; c'est mon modèle perfectionné. Mais n'y employez jamais que des combustibles extrêmement secs! » Je ne sais comment le savant fumiste attitré des captifs français s'y était pris, mais le « petit Pottier pour prisons » fonctionnait sans guère produire de fumée et, plus d'une fois, accroupi devant mon fourneau, j'y réchauffai ma pitance.

Ces diversions assoupissaient un instant nos soucis, mais ne les écartaient pas. Nous ne savions rien. Nous n'apprenions rien. Nous ne voyions rien venir. Le mirage de l'intervention se perdait chaque jour davantage dans les complications de la politique européenne où tous les pro-

blèmes séculaires se posaient simultanément. Nous n'entendions rien dire au sujet du projet d'échange qui nous avait paru pourtant être notre unique planche de salut. Des agents du Consulat danois qui étaient venus visiter Charbaut avaient même tenu à cet égard des propos assez sceptiques et décourageants. Notre opinion dominante était que Paris, préoccupé de problèmes infiniment plus importants, certes, que le sort d'une poignée de Français, nous avait à peu près complètement oubliés. C'était légitime, c'était logique au point de vue général des choses, c'était conforme à la nature humaine, mais c'était aussi très fâcheux en ce qui concernait notre situation particulière.

Un matin de novembre nous perçûmes soudain dans tous les corridors et à tous les étages un grand brouhaha; beaucoup de portes étaient ouvertes et aussitôt fermées et verrouillées; tout témoignait qu'un nombre important de captifs était amené d'un seul coup dans diverses cases voisines des nôtres. Ces nouveaux venus étaient des Russes, et même des Russes qui paraissaient intimider nos geôliers car ils ne cessaient de pousser des vociférations et de s'interpeller à pleins poumons, d'une cellule à l'autre, sans que personne osât jamais leur intimer l'ordre de se taire, ni venir clore leur guichet. J'appris bientôt que ces hurleurs composaient une bande d'une quinzaine de matelots, mais de matelots d'une espèce très intéressante, car ils avaient bel et bien jusqu'en ces derniers jours fait partie de la garde spéciale de la Commission extraordinaire. On devine ce que peuvent être de pareils escogriffes! Les individus qui se font les mamelucks de Djerjinsky et de Peters sont, par tempérament, des fusilleurs, des massacreurs, des tortionnaires, ils appartiennent aux éléments les plus barbares de la Marine et de l'Armée. Nous ne sûmes jamais très bien quel genre d'insubordination avaient commis ces hommes. Des gardiens nous assurèrent que leur férocité et leurs exactions avaient fini par effrayer jusqu'à la Commis-

sion elle-même. On nous dit aussi qu'ils avaient refusé d'aller à Pétrograd pour s'embarquer et combattre les croiseurs britanniques qui faisaient de fréquentes incursions dans le golfe de Finlande. Toujours est-il que Djerjinsky, Peters et leurs acolytes jugèrent nécessaire de se débarrasser de ces sacripants. Mais il n'était point commode de les capturer ouvertement; les bougres étaient toujours armés jusqu'aux dents et on les savait capables de se défendre à outrance. On leur tendit un piège, avec cette astuce si remarquable dans les chefs du bolchevisme et qui leur permet en fin de compte, à eux qui ne sont qu'une poignée d'hommes, mais résolus, de tyranniser toute la Russie. On les avertit à l'improviste, un matin, de se rendre à Boutirky où ils auraient à passer par les armes un certain nombre de contre-révolutionnaires qui avaient eu l'audace de se mutiner. Toute la meute partit donc, joyeuse, à la curée. Elle fut reçue à la prison d'une manière charmante : on la fit pénétrer dans une cour, puis dans une autre cour et encore dans une autre cour où l'exécution, leur déclara-t-on, allait bientôt avoir lieu. Pour aller chercher les condamnés, les autorités de la prison se retirèrent et personne ne constata tout de suite qu'en s'éclipsant elles cadenassaient rapidement les grilles derrière elles. Mais que se passait-il donc à plusieurs fenêtres qui dominaient la cour? Les matelots ahuris y voyaient apparaître des mitrailleuses. A d'autres croisées surgissaient des groupes de soldats : « Bas les armes ou vous êtes morts! » cria-t-on aux coquins, « vous êtes arrêtés par ordre du Soviett. » Les anciens janissaires de la Commission le savaient par expérience : au moindre mouvement de résistance les mitrailleuses les auraient fauchés. Tout penauds, ils déposèrent donc fusils et revolvers; ces instruments une fois saisis on empoigna les mauvais sujets qui se laissèrent conduire docilement dans diverses cellules. Mais les gardiens de la prison, malgré tout, redoutaient de mécontenter ces individus que

quelque péripétie soudaine eût pu, non seulement remettre en liberté mais ramener près du pouvoir. Ceux-ci le devinaient et, bien qu'ils fussent exactement réduits à la condition des autres captifs, néanmoins, ils prouvaient leur désinvolture en entretenant, sans repos, des conciliabules. D'une cellule à l'autre leurs clameurs ne cessaient point de retentir. A travers mon guichet entre-bâillé je les vis plusieurs fois se rendre à la promenade. Quelques-uns étaient des hommes à la physionomie bestiale, au front bas, au regard torve et, malgré tout, vaguement inquiet; rien en somme ne les distinguait particulièrement de la plupart des énergumènes que des troubles sociaux font inévitablement surgir. Tout le monde a croisé, en Russie et ailleurs, de ces sauvages blancs que la Révolution de 1789 appelait déjà les « brigands », véritables primates qui sont les pires ennemis du prolétariat.

Parmi ces individus incultes et à qui on eût pu trouver une excuse dans la misère de leur naissance, on désignait avec étonnement un jeune homme habillé en matelot mais qu'on savait être un officier de marine. Celui-là, naturellement, avait reçu quelque culture; il parlait certaines langues étrangères, pourtant il paraissait tout à fait à son aise parmi ces malfaiteurs et il répondait joyeusement à leurs facéties. Quelques jours plus tard, il fut porté à ma connaissance que les geôliers de Boutirky, si impassibles en apparence et si déférants à l'égard de ces redoutables mathurins, savaient cependant, grâce à une enquête secrètement et patiemment menée par eux, que leurs huit collègues mis à mort, au début de novembre, avaient précisément été fusillés par ces mêmes malandrins qu'ils étaient chargés de garder en prison. Ils avaient découvert aussi que les cadavres de ces suppliciés montraient d'abominables mutilations. Aussi les geôliers survivants, tous de vieux soldats, souhaitaient-ils qu'une nouvelle commotion sociale se produisît afin qu'ils pussent venger leurs

camarades en faisant un carnage de ces buveurs de sang.

Ainsi l'humanité qui m'entourait dans cette geôle était d'une variété qui composait comme une représentation symbolique du monde russe secoué par un colossal remous. J'habitais dans le voisinage des tueurs qui, la veille encore, exécutaient les ordres de la Commission. Mais, tout aussi près de moi, il y avait un ci-devant ministre, un ex-officier d'ordonnance du général Korniloff, un professeur de l'Université, de très nombreux dignitaires de l'Église, le maréchal de la noblesse de Moscou et le propre frère de ce prince Lwow qui a été président du Conseil, du milieu de mars au milieu de mai 1917. M. Lwow quelquefois venait frapper à mon guichet suivant le rythme connu des initiés et alors il me répétait l'histoire de ses malheurs : « Ils m'ont tout pris, me disait-il doucement, ils m'ont pris mes usines, mes navires, mes machines, mes chevaux. Et, aujourd'hui, ceux qui furent mes ouvriers me font savoir que tant que je ne leur aurai pas payé une indemnité de deux millions de roubles je ne sortirai pas de prison. Où veulent-ils donc que je me les procure ces deux millions? » Mais là où M. Lwow intéressait plus encore, c'était quand il racontait l'excursion qu'il avait faite, un matin, jusqu'au champ d'exécution. On était alors en pleine terreur. Des gardes étaient venus l'appeler pour le conduire au supplice; il était parti résigné, il avait entendu des salves qui déjà abattaient de malheureuses victimes arrivées avant lui. Enfin, on l'empoigne, on lui lie les mains derrière le dos, et, pendant qu'il marche au poteau, il entrevoit déjà devant lui, comme dans un rêve, le peloton hérissé de fusils Mais un commissaire lit une sorte d'acte de condamnation, et voilà que, tout à coup, celui qui va mourir, mais qui n'a pas pour cela perdu la tête, jette un grand cri et se met à proférer toutes sortes de phrases d'où il résulte qu'il n'est pas du tout le même Lwow que le document judiciaire ordonne d'occire. Car ce document indique, après le nom de Lwow, un prénom suivi

d'un prénom paternel, où le Lwow, qu'on se prépare à mettre à mort, ne reconnaît rien qui le concerne. Il s'appelle bien Lwow, sans doute, mais il y a Lwow et Lwow, comme il y a fagot et fagot. Le commissaire hésite, on vérifie les dires du récalcitrant, ils sont reconnus exacts; on le renvoie à sa cellule, et c'est tout au plus si on ne lui recommande pas de ne plus chercher, une autre fois, à se faire fusiller par erreur. Fusiller par erreur? Mais parfaitement! Tous ceux qui ont habité les prisons russes pendant le second semestre de 1918 sont convaincus que, dans l'inexprimable désordre de cette époque de fièvre, il est inévitable que bon nombre de citoyens aient été exécutés à la place d'autres inculpés avec lesquels on les avait confondus.

Ainsi se passait lentement le pénible novembre, et les heures continuaient à se dérouler avec une monotonie inexorable. Se déroulaient-elles seulement? Oui, s'il fallait en juger la date des journaux. Mais souvent, dans mes longues méditations solitaires, j'avais l'impression que mon existence était engourdie et comme pétrifiée et que je végétais sans vivre. De même, un navire prisonnier d'un banc de sable peut paraître flotter encore et pourtant il n'avance plus; c'est encore un navire et c'est déjà une épave.

Quelquefois, à la tombée de la nuit, des accents assourdis, des voix sépulcrales sortaient des murailles; on eût dit que les fondations elles-mêmes de la geôle s'étaient mises à vibrer. Des chants liturgiques montaient on ne savait d'où; l'harmonie était partout et le chœur des exécutants n'était réuni en aucun lieu. L'ergastule entier gémissait et priait. Les bolcheviki avaient, sans doute, supprimé les offices religieux célébrés à l'Église, car je ne voyais plus de détenus y descendre. Les ecclésiastiques, afin de suppléer à ces messes, entonnaient ensemble, à la même heure, leurs hymnes. Quand l'un d'eux avait commencé à faire retentir les premières mesures, ceux qui l'entendaient des

cellules les moins éloignées joignaient leurs voix à la sienne, et bientôt les solennelles mélopées se propageaient, grandissaient et emplissaient d'une supplication pathétique la sinistre maison des morts-vivants.

Mais tous les bruits, toutes les rumeurs, tous les tintamarres du jour semblaient agoniser, mourir, se décomposer, s'effondrer, s'enfoncer dans des profondeurs d'où ils ne sortiraient jamais plus. Un désert de silence enveloppait de sa léthargie la vaste prison, et, pour celui qui ne dormait pas, c'était l'instant des plus poignantes angoisses dans l'absolu de la solitude et de l'ennui, sous la dictature des ténèbres.

C'était tout au plus si, périodiquement, le pas de l'un des geôliers se traînait sur l'asphalte. Ces fonctionnaires, de par le règlement, devaient s'imposer de lutter contre le sommeil, et, souvent, au moment où l'aurore allait bientôt apparaître, ils sentaient un alanguissement irrésistible les gagner. Quelquefois ces minables bougres, pour ne pas succomber au besoin qui les courbait, se mettaient à lire à haute voix et même à déclamer des vers. Ou bien, se réunissant à deux ou trois, ils se livraient, dans leur ingénuité d'enfants de la nature, à d'étranges concours. Pas un son ne sortait de leur bouche et néanmoins ils s'appliquaient à des crépitations dont, par la suite, la variété et le volume leur tiraient de grands éclats de rire. Si l'un d'eux, après être longtemps demeuré seul dans son couloir, finissait par avoir une défaillance et par fermer les paupières, et si l'un de ses collègues l'apercevait écroulé sur une chaise, alors — comme il m'était aisé de le reconstituer d'après les ronflements, chuchotements, exclamations et commentaires qui me parvenaient — alors, il s'approchait furtivement du délinquant, puis, lui tournant le dos, il s'efforçait de lui faire retentir dans les oreilles une diane que, du fond de mon réduit. j'entendis plus d'une fois sonner.... Et pourtant, songeais-je, les Réformateurs m'ont

confiné en cellule afin que je m'améliorasse. Quel lamentable exemple m'est, en ce lieu, donné !

*
* *

Pendant que nous pâtissions, les événements, cependant, marchaient. On constatait décidément que le décret d'amnistie n'était point tout à fait un vain chiffon de papier, car, depuis quelque temps, des centaines de détenus, chaque semaine, étaient mis en liberté. Tous les soirs les gardes-chiourme appelaient des noms : le cri de « *Na svobodou* » (En liberté) retentissait joyeusement et l'on voyait filer avec prestesse dans les couloirs des détenus chargés de ballots. Nous autres, les étrangers, nous sentions bien que l'amnistie ne nous concernait pas puisque nous étions avant tout des otages. Néanmoins, cette rumeur nous agitait et ne faisait qu'accroître nos tristesses et nos regrets. Un jour, vers le 25 novembre, j'appris soudainement qu'un des membres les plus influents de la Commission extraordinaire, un certain Skripniak, était arrivé à Boutirky et qu'il se livrait à une visite des cellules afin de vérifier, sur place, si des cas qui eussent pu relever de la loi d'amnistie n'avaient pas été omis. Je supposais que ce pontife ne prendrait même pas la peine de s'intéresser à moi, mais il allait de porte en porte; la mienne fut ouverte à son tour. Je vis entrer un homme grand, sec, rêche, correct, noir et barbu : le type d'un croque-mort de petite sous-préfecture. C'était Skripniak. Il était entouré de cinq ou six jeunes gens affublés de costumes vaguement militaires, ceux-ci portaient des documents et ils happaient, d'un air affairé, des notes. Skripniak me posa des questions auxquelles j'avais déjà répondu dix ou douze fois depuis le début de ma détention. Comme il s'informait de ma profession je répondis « Journaliste » et aussitôt je vis le visage de ce monsieur sévère se crisper. Journaliste ! Du moment que je

me trouvais en prison et que j'étais journaliste, je ne pouvais être qu'un ennemi mortel de la « plate-forme ». Journaliste! Ose-t-on être journaliste? J'essayai de prouver à l'homme noir que mon cas eût dû être tranché par l'application de la loi d'amnistie! Billevesées! Je perdais mon temps. Journaliste! Il fit un signe d'un air dégoûté; toute la bande déguerpit, la porte se referma sur moi inexorablement et je compris que, décidément, je devais être un grand misérable. Comment aussi, sous une république soviettique, peut-on avoir l'idée de se dire journaliste!

A peu près vers la même date, je reçus l'ordre de descendre au bureau afin d'y subir un interrogatoire. Après quatre mois de détention on songeait à s'occuper de moi, c'était vraiment anormal! Vaguement inquiet je partis; je rencontrai au parloir un jeune homme aux yeux bigles et qui paraissait fier de sa belle serviette de cuir; il était coiffé d'une casquette d'artilleur, toutefois il me sembla peu probable qu'il eût jamais manœuvré aucun canon. Lui aussi, sans se douter que bien d'autres estafiers, déjà, m'avaient posé les mêmes questions, me demanda mon nom, mon adresse, la date et les motifs de mon arrestation. J'essayai de multiplier les détails et de le convaincre que ma détention était absolument arbitraire. Il me laissa parler, puis tout à coup il me dit : « N'écrivons pas tout cela, ces minuties ne serviraient à rien. Voyez-vous, votre histoire du *Journal de Russie* n'a en réalité aucune espèce d'importance. On a pris ce prétexte-là parce qu'il était le plus commode. Mais vous avez été arrêté pour une cause toute différente. On a visé en vous le journaliste en vue, vous êtes l'homme d'un grand journal de Paris, on a voulu vous tenir. »

Et après cette phrase énigmatique le jeune *sliedovatiel* (juge d'instruction) replia son portefeuille, puis il fila sans que je parvinsse à deviner pourquoi il s'était dérangé. Que préparaient toutes ces simagrées? Que se tramait-il?

Le 28 novembre j'appris, par Maxa, que Sadoul nous avertissait qu'il viendrait nous voir, lui et moi, dès le lendemain. Sadoul! Un mois déjà s'était écoulé depuis sa première visite et je ne comptais plus sur son entremise puisque je n'avais répondu que par le plus complet silence aux injonctions qu'il avait été chargé de me transmettre. Mais, puisque je veux être sincère je dois convenir que l'imminence d'un nouvel entretien avec Sadoul fut loin de me causer du déplaisir. J'étais depuis quatre mois incarcéré; j'étais sans protection, totalement désemparé et je n'entrevoyais aucun moyen de me faire libérer. Dès lors, tout en déplorant pour Sadoul lui-même l'extrême intimité dans laquelle il vivait avec les bolcheviki, cependant je ne pouvais m'empêcher de voir en lui un Parisien, un homme cultivé : une conversation était toujours possible avec lui et je sentais instinctivement que j'aurais été bien naïf en n'essayant pas d'utiliser, de quelque manière, un concours qui s'offrait, le concours d'un homme qui, tout en ayant parfois de l'influence sur l'esprit des dictateurs, montrait à mon égard une certaine courtoisie. Le 29 novembre, un geôlier nous appela et nous descendîmes, Maxa et moi, au bureau. Maxa s'entretint le premier avec Sadoul et pendant que j'attendais mon tour dans une pièce voisine je serrai la main à l'Américain Kolomatiano : il venait précisément converser avec une sorte de défenseur en vue de son procès qui allait se dérouler très prochainement devant le tribunal révolutionnaire (et dont sa condamnation à mort allait résulter).

Maxa parti, Sadoul me dit :

« Je ne suis pas venu vous voir depuis tout un mois parce que je ne voulais pas vous faire concevoir des espérances vaines. Mais aujourd'hui, je crois qu'il y aurait peut-être moyen de faire une nouvelle tentative en votre faveur. En définitive, ce qu'on vous reproche c'est d'avoir préconisé l'intervention et c'est pour cela que vous avez été

arrêté. Or, vous me disiez vous-même, il y a un mois, que la transformation complète de la situation stratégique depuis l'effondrement des Allemands, vous avait amené à modifier votre opinion sur cette question. Hé bien tenons-nous-en exclusivement à ce sujet. On ne vous demande pas du tout de vous convertir au bolchevisme, mais on attend de vous que vous exposiez par écrit votre pensée actuelle sur l'intervention. Envoyez une déclaration dans ce sens à Peters et, si elle est satisfaisante, je me porte garant que vous serez élargi.

— Je vous remercie, répondis-je, de vous être une seconde fois dérangé à mon intention et, en tout cas, ma reconnaissance vous est acquise. Mais vous savez que j'ai résolu de ne pas écrire une seule ligne en prison. Cette décision, je m'y tiendrai, car je ne puis admettre qu'après m'avoir sauvagement séquestré on prétende, par surcroît, me contraindre à faire mon métier tout comme si j'étais libre. Si le Soviett ordonnait ma mise en liberté provisoire, alors, après m'être promené au grand air, après avoir observé la situation et consulté mes amis j'adopterais une attitude ; je verrais si je puis ou non exprimer la pensée que vous dites.

— Il est fort douteux, objecta Sadoul, que je parvienne à obtenir ce que vous suggérez. Après tout, vous vous êtes mis dans votre tort ; vous avez fait de l'agitation dans ce pays et il vous faut maintenant en supporter les conséquences. Si vous ne voulez consentir à aucune concession, vous vous condamnez à rester en cellule indéfiniment.

— Mais on dit qu'un échange de prisonniers se négocie. Je finirai par être délivré de cette manière ?

— Allons donc, c'est une fantasmagorie ! Comment, d'ailleurs, cet échange s'effectuerait-il ; comment supposez-vous qu'on puisse seulement s'accorder sur le nombre des gens à délivrer de part et d'autre ?

— Alors ma situation est vraiment lamentable, dis-je, mais que faire ? En tout cas je ne signerai pas une ligne,

pas un mot, tant que je serai retenu captif, car on ne peut pas être à la fois un captif et un journaliste, notre profession ayant pour condition essentielle ce principe sacré qui s'appelle la liberté. »

La suite de notre entretien se perdit dans des aperçus généraux où je remarquai que la mentalité de Sadoul avait singulièrement évolué depuis un mois. A la fin d'octobre il concédait encore vaguement que j'étais tombé dans une sorte de guet-apens; il reconnaissait que j'étais à plaindre et il parlait comme un socialiste très avancé et très convaincu, mais que les extravagances des bolcheviki n'aveuglaient pas. En somme j'avais connu alors un Sadoul raisonnable et il avait semblé, naguère, partager mon indignation lorsqu'il avait entendu de ma bouche le récit de ce crime qu'avait été la dissolution de l'Assemblée Constituante. Mais le Sadoul de la fin de novembre 1918 était tout autre. Spontanément ou contraint, il paraissait avoir brûlé ses vaisseaux, il louait désormais la dictature du prolétariat, à propos de laquelle il exprimait autrefois des réserves. Je n'étais plus pour lui qu'un coupable : les seules circonstances atténuantes que je pourrais invoquer seraient l'étourderie, l'inadvertance ou encore une pression exercée sur mon esprit par des autorités françaises. Sadoul s'était aigri et je l'entendis pour la première fois prononcer des paroles d'inimitié. Je sentis qu'on avait dû, de notre côté, lui faire tort, un tort qu'il estimait injuste. Lequel? Je n'en sais rien. Il faut dire que plusieurs de nos compatriotes qui se trouvaient, exactement comme moi, en péril quotidien d'être fusillés avaient eu l'imprudence d'énoncer des projets où il était parlé de la pendaison de Sadoul, « dès que les Alliés arriveraient à Moscou ». De tels caquets avaient été répétés; ils étaient peut-être parvenus à la connaissance de l'intéressé et il est fréquent que la haine engendre la haine. Tel homme foncièrement inoffensif peut devenir méchant et songer à prendre les devants à l'égard d'adver-

saires qu'il croit le menacer lui-même d'implacables vengeances. Rien d'ailleurs ne m'autorise à dire que Sadoul ait eu des intentions de cette sorte. Je me borne à noter que je le vis cette fois-là sombre et contracté, lui que j'avais toujours connu souriant. Il faudrait extirper de nos démêlés l'esprit de représailles, mais il est difficile de changer l'âme humaine. Nous nous quittâmes le 30 novembre, Sadoul et moi, sans avoir rien conclu et nos propos réciproques étaient devenus aigre-doux.

Ainsi pour la seconde fois mon conciliabule avec Sadoul avait abouti à une rupture. Je rentrai dans ma cellule accablé par l'alternative qui se présentait à moi. Je pouvais conquérir ma liberté en écrivant la *Zaiavlenie* qu'on prétendait m'imposer, mais alors cette liberté serait achetée au prix d'une singulière dérogation à la dignité du journaliste. Donc je ne l'écrirais pas, ce qui voulait dire que je m'infligerais à moi-même la mortification de demeurer le pensionnaire de la geôle.

Un problème dominait tous les autres dans la perplexité de ma conscience. Quelle était en réalité mon opinion sur la question de l'intervention? Je parvenais difficilement à la démêler. Sans doute, comme je l'ai déjà dit, j'avais été sans réserve un partisan de l'intervention stratégique destinée à précipiter des forces japonaises, russes et tchécoslovaques sur le front oriental des Allemands[1]. Mais depuis juillet, les Allemands avaient été vaincus! J'avais toujours répété que nous nous désintéressions de la politique intérieure russe, et que seule la continuation de la guerre jusqu'à une suffisante victoire était l'objet de nos préoccupations. Dès lors, pouvais-je rester attaché à une formule que la débâcle de l'Allemagne rendait périmée et préconiser

1. Il n'est pas inopportun de rappeler que les Américains eux-mêmes, au début de leur participation à la guerre, balancèrent un instant s'ils enverraient ou non, à travers la Sibérie, une certaine partie de leurs forces au front russe, contre les Allemands.

ainsi notre ingérence dans les conflits qui opposaient les uns aux autres les différents partis russes? L'intervention désormais ce serait cela! Elle consisterait non plus à grouper des forces contre les Allemands, mais à nous immiscer dans les péripéties de la vie politique russe. Cette question était tellement complexe, elle apparaissait sous des aspects si multiples, si contradictoires que j'aboutissais à l'impossibilité d'adopter, à son endroit, un avis net. Réclamer l'intervention c'eût été aller à l'encontre du principe que nous avions nous-même affirmé. Mais, d'autre part, renoncer totalement à l'idée d'intervention c'était mentir à nos engagements, violer notre propre parole, trahir littéralement des gens que nos atermoiements, nos fausses manœuvres avaient déjà si souvent exposés à des massacres; c'était abandonner presque toutes les couches de la population russe (et en particulier les couches les plus fidèles à notre alliance) à la tyrannie et aux sauvages persécutions d'une secte usurpatrice qui après s'être frauduleusement saisie du pouvoir ne le conservait que par la terreur. Tout le problème de l'intervention, quand on considérait tour à tour et le droit moral que nous aurions de la pratiquer et, par contre, le scrupule moral qui nous amènerait à nous en abstenir, s'énonçait en dernière analyse par l'interrogation qui suit : Les bolcheviki formaient-ils la majorité de la population russe ou tout au moins une forte fraction de cette population? A cette question, ma conscience répondait, sans hésiter, par la négative. Les véritables bolcheviki, les bolcheviki non contraints à se dire tels, n'étaient dans la république de Russie qu'une minorité. Et cette minorité, par ses incessants coups de force, ses spoliations, ses frénésies, son incroyable soif de domination, entraînait tout le pays à des malheurs innombrables qui égalaient un cataclysme. Or, quand une grande calamité frappe une partie du monde, est-ce que les nations non éprouvées n'envoient pas vers elles des expéditions de secours

N'avons-nous pas détaché des navires de guerre à Messine pour sauver les victimes du tremblement de terre? N'avons-nous pas délégué des missions scientifiques dans de lointaines contrées où leur rôle devait être de lutter contre certaines maladies? Est-ce que les grandes puissances en 1900, en Chine, ont hésité à s'opposer, par la force, aux ravages des Boxers qui pourtant, au point de vue purement chinois, pouvaient prétendre être des réformateurs? Tout cela est vrai, mais ma raison ne parvenait pas à mesurer, quelque grands qu'aient été les excès commis par les bolcheviki, dans quelle proportion exacte il serait juste d'assimiler les bouleversements causés par ces extrémistes du socialisme au tremblement de terre, à la peste, ou aux déprédations des hordes chinoises. Le bolchevisme est un fléau. Voilà un point dont je suis sûr. Mais est-ce un fléau assez pernicieux et pernicieux d'une manière assez unanimement constatée pour que nous devions le traiter comme nous traiterions le choléra? De plus en plus, je me rendais compte que, dans l'étroitesse de ma compétence, il ne m'incombait point du tout d'en décider. Si la France et les puissances alliées voulaient intervenir en Russie, certes, les prétextes ne leur feraient pas défaut ni même les justifications morales. La seule sauvegarde de nos immenses intérêts financiers en Russie, à bon droit, motiverait des actes énergiques de notre part. Mais aussi ces actes énergiques coûteraient la vie à beaucoup d'hommes. Or, on dit que plaie d'argent n'est pas mortelle. Faut-il, pour soigner une plaie qui n'est pas mortelle, faire infliger à certains de nos semblables des plaies mortelles? Quels trésors, quelles récupérations valent qu'on leur sacrifie des vies humaines? Un individu isolé n'a pas à se prononcer sur ces questions que seule peut trancher la volonté des nations. Et ces nations, après quatre années de guerre, disposaient-elles encore d'armées assez fraîches pour entreprendre cette expédition? Comment eussé-je été capable d'en juger, moi

qui me trouvais depuis si longtemps en Russie et depuis quatre mois en captivité? Comment aurais-je deviné quelles étaient, à cet égard, les opinions dominantes dans le parlement français et dans les assemblées délibérantes de nos alliés? Est-ce que, seulement, une politique commune, en ce qui concernait les affaires russes, pourrait enfin être adoptée par les nations qui venaient de forcer l'Allemagne à capituler? De plus en plus, je me convainquais que l'idée de l'intervention, transformée radicalement par la chute du germanisme, dépendait d'éléments positifs, concrets et très complexes situés tout à fait hors de la portée d'un humble prisonnier.

Sur ces entrefaites, j'eus une longue conversation avec le chef tchèque, M. Maxa, dont j'avais déjà apprécié, en maintes occasions, la clairvoyance et la fermeté d'esprit. M. Maxa, à cause des accointances qu'il entretenait dans la prison, obtenait fréquemment des informations du dehors et voilà pourquoi ses propos m'intéressaient. D'après tout ce qu'il croyait savoir, d'après tout ce qu'il entrevoyait, cette intervention qui nous avait paru si imminente quand nous devisions dans la prison de Tagannka et que nous nous grisions d'espérances perpétuellement déçues, cette intervention s'éloignait décidément de nous comme un mirage toujours entrevu et toujours inatteignable. Rien ne démontrait que les puissances eussent résolu d'en finir par la force avec les usurpateurs bolcheviki; tout au contraire, on avait le sentiment que plusieurs cabinets hésitaient à adopter ce parti et que d'autres étaient hostiles à une telle idée. Tout demeurait nébuleux et vague. Si quelque opération de ce genre devait un jour être tentée, ce serait, dans un temps assez lointain. Or, la situation de l'Europe était mouvante à l'extrême, de nouveaux événements ne manqueraient sans doute pas de surgir qui accapareraient l'attention et occuperaient les forces des Alliés si bien que, d'atermoiements en atermoiements, on

pouvait vraiment douter que l'intervention dût s'effectuer jamais. M. Maxa observait aussi avec beaucoup de force, et avec une compétence que lui donnaient des communications qu'il recevait des Tchéco-Slovaques de Sibérie, que l'envoi de troupes occidentales en Russie n'irait point sans certains risques. Une contamination de ces troupes résulterait peut-être, disait-il, de l'incontestable habileté montrée par les bolcheviki dans toutes les entreprises de propagande. En un mot, mon interlocuteur exprimait le plus grand scepticisme en ce qui concernait la réalisation finale du programme d'intervention.

Mais alors, songeais-je, si décidément, aucun État ne veut se résoudre à pratiquer cette fameuse intervention, vais-je moi, qui suis, personnellement, tout à fait désintéressé dans la question, m'obstiner à rester ici le ridicule champion d'une cause abandonnée? « Qui veut faire l'ange fait la bête. » Qui veut faire le héros dans des circonstances qui ne le commandent point du tout aboutit simplement à recevoir des coups, ce qui donne bien à rire aux gens qui le regardent.

Quelques jours plus tard, comme j'étais plongé dans mon opiniâtre supputation des combinaisons, grâce à quoi je réussirais peut-être à recouvrer ma liberté, mon guichet s'ouvrit, un gardien m'ordonna de ranger une partie de mes affaires et de rendre disponible la moitié de ma bauge parce qu'un autre prisonnier allait immédiatement m'être adjoint. Cette notification me causa, en même temps que de la stupéfaction, une joie profonde. Un autre prisonnier! Un compagnon! Depuis les premières heures de ma séquestration dans cette cellule de rigueur je n'avais jamais cessé de réclamer qu'on fît habiter avec moi un autre détenu, quelles que fussent et sa nationalité et sa catégorie sociale. Mes demandes, mes supplications même n'avaient jamais été accueillies que par un dédaigneux silence et voilà que, sans que je susse pourquoi, on m'envoyait un camarade de

pénitence! Le gardien déjà, très bénévole, s'occupait d'effacer les mots sinistres *Strogaia Adinotchka* qui avaient figuré si longtemps sur ma porte. Point de doute! Le même gardien me confirmait qu'à l'avenir mon régime serait purement et simplement celui de tous les autres détenus. Que se passait-il donc?

Presque aussitôt un grand et gros homme à la figure lie de vin apparut dans le corridor; il était flanqué du capitaine anglais Mac Bride, qui semblait le piloter. Il me regarda à travers le guichet et, subitement inquiet, il murmura vers son compatriote :

« But this man looks like a lunatic! I would not like to stay with him.

— Mais non, cher monsieur, je ne suis pas du tout fou, lui signifiai-je en anglais. Ma barbe et mes cheveux incultes me donnent un aspect étrange, mais je crois être en possession de la plus grande partie de ma raison. »

Le nouveau venu hésita, il ne paraissait pas très convaincu de la véracité de mon allégation, mais, en tout cas, il se faisait des illusions s'il se croyait le droit de choisir le lieu de sa résidence; le garde-chiourme ouvrit la porte et, après avoir poussé chez moi le grand et gros homme, il en referma, sans autre forme de procès, les verrous.

« Major Fraser de l'armée britannique, me dit cérémonieusement celui qui venait d'entrer.

— Très honoré, répondis-je en déclinant mes titres et qualités.

— Ah! mais ceci est terrible, dit le major Fraser, imaginez-vous que je suis dans cette prison depuis un mois; j'ai habité jusqu'à présent une chambre commune avec mes six soldats anglais et deux ou trois Français très agréables. Je ne m'attendais à rien quand, ce matin, on m'a ordonné d'empaqueter immédiatement ce qui m'appartenait et sans la moindre explication on m'a emmené ici. Véritablement je vois maintenant que vous n'êtes pas du

tout fou, mais je crois que je le serai, moi, avant qu'il soit longtemps. Est-ce que vraiment nous allons vivre ainsi, tous les deux, dans ce petit réduit? C'est épouvantable!

— Tout est relatif, répondis-je, et votre présence ici me cause à moi un soulagement inexprimable, car je viens de croupir, pendant deux mois, dans un isolement ininterrompu. »

Nous eûmes vite fait, le major Fraser et moi, de rompre la glace. Celui qui s'installait avec moi était un parfait gentleman et une complète intimité nous lia. Rien n'était plus amusant que de l'entendre raconter comment il avait été capturé avec ses quelques soldats dans les parages d'Arkhangel. Avant sa venue en Russie, on lui avait raconté que les Alliés n'auraient en réalité à faire qu'une promenade militaire du Nord au Sud, entre Arkhangel, Vologda, Iaroslav et Moscou. Ils seraient acclamés par les populations enthousiastes qui leur dresseraient des arcs de triomphe, cependant que les quelques contingents bolcheviki se rendraient immédiatement à merci. — Fort bien, se dit le major Fraser, en écoutant tout cela, allons-y! Mais quand, lui, l'excellent Fraser, il veut rejoindre l'état-major d'une petite colonne britannique qui opère dans les parages d'Arkhangel il est subitement assailli, criblé de coups de fusil, traqué dans les forêts, pendant plusieurs jours, par une force énormément supérieure à la sienne. Finalement, il doit se résoudre à capituler. Les bolcheviki l'enferment alors hermétiquement avec ses hommes dans un fourgon à bestiaux : les Anglais sont là comme une bande de plantigrades, destinée à un jardin zoologique. Ce wagon, duquel les malheureux prisonniers ne sont pas autorisés une seule fois à sortir, est, tout doucement, dirigé vers Moscou. A plusieurs reprises, il stationne sur des voies de garage et il finit par arriver dans la capitale du Centre après une dizaine de jours de voyage. De cette pénible épreuve, le major Fraser avait gardé un souvenir qui le faisait frissonner.

C'était là sa première excursion en Russie, il n'avait qu'un regret c'était d'y être venu et intervenu; il n'avait qu'un désir, mais un désir opiniâtre, fiévreux, c'était d'en partir le plus vite possible et pour toujours. Le pays de Pierre le Grand n'avait décidément aucun charme à ses yeux.

Pendant ces premiers jours de décembre, le régime de la prison s'était subitement adouci au point que, pour moi, si éprouvé par la solitude, la vie était devenue tout à fait supportable. Les gardiens, bénins comme des agneaux et toujours le sourire sur les lèvres, laissaient fréquemment ouvertes les portes de nos cellules et les occasions étaient nombreuses de nous réunir les uns chez les autres au moindre prétexte. C'était le plus souvent chez MM. Tchermak et Maxa que se tenaient nos meetings. Le capitaine Mac Bride, le major Fraser y représentaient l'élément britannique. Le capitaine Charpentier, le caporal Margoulies et moi nous y siégions au nom de l'élément français, car nos autres compatriotes se trouvaient dans des parties de la prison beaucoup trop éloignées de la cellule des Tchèques pour pouvoir s'y rendre. Pendant des heures nous analysions les moindres détails communiqués par les journaux, à propos des mouvements des Alliés en Russie et nous en tirions des déductions aussi interminables que contradictoires. Rien n'était plus comique que d'entendre Fraser et Mac Bride se faire mutuellement le récit lamentable de leurs pérégrinations dans l'ancien empire moscovite. Bien que Fraser fût un fantassin et que Mac Bride fût un marin, leurs aventures avaient eu un caractère assez identique. A Mac Bride aussi on avait dit, avant son arrivée en Russie, qu'il serait reçu à bras ouverts et que lui et ses camarades s'avanceraient vers Moscou au milieu des ovations de tout un peuple. Mais, à peine avait-il mis pied à terre suivi de ses matelots, qu'il avait été entouré par une véritable horde d'hommes armés jusqu'aux dents, contre lesquels toute résistance était impossible. Ces deux braves officiers, auxquels les souffrances

de la prison avaient donné une manière de raisonner bien différente de ce qu'avait été sans doute naguère leur mentalité, s'exprimaient sur la question de l'intervention dans des termes qui eussent étonné sans doute plus d'un politique de Westminster. En général, les prisonniers anglais manifestaient quelque amertume car, chose singulière, et assez flatteuse d'ailleurs pour notre amour-propre, c'est surtout aux œuvres françaises qu'ils devaient de recevoir des vivres dans une proportion à peu près suffisante. Les distributions de la Croix-Rouge internationale, en effet, n'avaient lieu que trois fois par semaine et l'on avait oublié de nous affecter des mâchoires de tigre destinées à déchirer les chairs qu'elle nous faisait parvenir et qui égalaient en impénétrabilité la peau d'un très vieux rhinocéros! Pour une fois la méthode et l'organisation anglaises, si louées et à si juste titre, se trouvaient en défaut. Rien ne paraissait avoir été prévu par l'autorité anglaise ou par les quelques Anglais qui pouvaient encore habiter Moscou, afin de soulager l'infortune des prisonniers britanniques. Aussi Mac Bride et Fraser étaient-ils devenus plus que jamais des francophiles enthousiastes et avaient-ils voué à Mlle Carlier une reconnaissance sans bornes.

Mais, ce qui préoccupait surtout les deux officiers britanniques c'était de constater que les bolcheviki tendaient de plus en plus à les séparer de leurs hommes. Ceux-ci, les marins et les soldats, avaient même été extraits de la prison, le commissariat les logeait superbement dans une certaine maison dite « internationale »; il les choyait, il les nourrissait bien et leur donnait le divertissement de grandes promenades en automobile à travers Moscou. L'obstination avec laquelle le parti au pouvoir s'efforçait de conquérir le cœur de ces braves gens était manifeste. Outre qu'il leur faisait un sort relativement heureux il leur distribuait des tracts en langue anglaise. Des propagandistes qui avaient longtemps vécu aux Iles Britanniques étaient chargés de

les accompagner dans leurs sorties. C'est par de tels procédés, c'est-à-dire par la douceur, que le commissariat s'appliquait à obtenir des conversions. A ceux qui eussent résisté, aux récalcitrants, la sombre geôle et une ration qu'on juge suffisante en France ou en Angleterre pour un poussin! Mais aux bons enfants, aux bons camarades, aux défenseurs du communisme, la vie large et joyeuse! Tu n'iras pas au cachot puisque tu es notre ami! Mais sois notre ami! Dans la plupart des cas, Jack Tars et Tommies se bornaient à suivre, à se laisser bercer par le flot et à accepter passivement qu'on les dorlotât. D'autres, à ce que j'ai entendu dire, résistèrent et furent réincarcérés. Mais le fait est que plus tard, dans une officine des Affaires étrangères où se centralisaient les services affectés à la diffusion de la doctrine communiste, j'ai vu, à côté des portraits de Sadoul, de Pascal et de bien d'autres étrangers gagnés plus ou moins complètement à la cause bolchevik, la photographie d'un marin anglais qui figurait là comme l'un des champions de la dictature du prolétariat.

Mais j'obéis au cri de ma conscience en avertissant les autorités alliées qu'il ne faut point porter de jugements téméraires sur des absents, sur des hommes qui ont pu se trouver pris dans les plus inextricables embûches et céder parfois à d'insidieux chantages. Quand les divers Occidentaux qui croupissent actuellement dans les coulisses du bolchevisme auront pu rentrer dans leur pays d'origine, répondre aux questions de leurs compatriotes et expliquer les véritables mobiles qui les ont fait agir, c'est alors seulement qu'on aura le droit d'adopter une opinion définitive à leur égard. Ne repoussez pas, ne condamnez pas ceux que vous n'avez pas pu entendre[1].

1. Ceci était imprimé avant le procès Sadoul.



CHAPITRE VII

RETOUR A LA COMMISSION EXTRAORDINAIRE ET MISE EN LIBERTÉ

Un après-midi, vers cinq heures, comme nous devisions paisiblement, le major Fraser et moi, un gardien accourut précipitamment, cria mon nom, et me donna l'ordre d'empaqueter en hâte tout ce qu'il me conviendrait d'emporter, car j'allais, disait-il, être conduit à la Commission extraordinaire. J'avais séjourné quatre mois et demi en prison, je possédais naturellement une foule d'objets que je ne devais pas songer à abandonner car, sans quelques attirails dont il puisse disposer, le sort d'un détenu est infiniment pitoyable. Et le geôlier était là qui ne cessait de vociférer : « Vite! vite! on vous attend en bas; partez tout de suite ». Que me voulaient donc les satrapes de la Commission? Quelle nécessité y avait-il à ce que je comparusse si instantanément devant eux? Toute conversation avec ces énergumènes est redoutable, tout contact avec eux est odieux et, en définitive, je ne savais pas du tout qu'elle allait être ma destinée. L'adoucissement de mon régime m'avait fait trouver mon existence à Boutirky assez tolérable et ce n'était pas sans alarmes que je m'enfonçais dans l'inconnu. Je partis donc puisqu'il le fallait, je partis surchargé de ballots, de sacs et de couvertures. Mais quoi! un homme n'a que deux bras. L'un de mes colis dégringola dans le corridor au moment où une grille se refermait sur moi. Malédiction! C'était toute ma suprême réserve de vivres qui s'aplatissait sur le parquet avec un tintamarre de

boîtes de conserves entre-choquées. « Vite! vite! » continuait à grommeler le gardien en me poussant. On eût dit que l'avenir du monde ou, en tout cas, celui de la révolution russe entière dépendait, à cet instant-là, du plus ou moins de célérité de mes mouvements. Impossible de retourner en arrière. Mon sac était perdu! On me faisait marcher parmi les couloirs, les préaux, avec une vélocité qui ne cessait d'augmenter. Je m'attendais à être jeté en vrac dans l'effroyable voiture cellulaire où j'avais déjà tant souffert. Mais non, je pris place avec deux autres prisonniers et des soldats dans une automobile découverte qui aussitôt s'élançait à toute allure vers la Bolshaïa Lioubianka. Je revivais exactement mes sensations de la fin de juillet. C'était bien la peine que j'eusse passé quatre mois et demi à Tagannka et à Boutirky pour me voir ainsi ramener à mon point de départ! Qu'allait-il désormais advenir de moi? Où allait-on cette fois m'envoyer? L'élan de l'automobile à travers l'air glacé me causait une griserie et je constatais avec étonnement que la ville, dans ses aspects généraux, était restée telle qu'autrefois. Il m'avait paru, au fond de mon oubliette, que des transformations multiples et singulières avaient dû se produire dans Moscou. Parce que j'avais été une sorte de momie, j'avais voulu supposer que la capitale entière, elle aussi, avait dû tomber dans la torpeur. Mais non! La vie tant bien que mal avait continué; les gens, comme par le passé, vaquaient à leurs occupations; quelques détails superficiels étaient peut-être nouveaux, mais rien de fondamental n'avait changé. Tous les vivants décidément n'avaient pas été mis en prison, cela déconcertait la représentation que je m'étais faite du monde extérieur, car nous souffrons de cette faiblesse de rapporter tout à nous-mêmes.

*
* *

A la Commission extraordinaire, je fus introduit dans cette même salle carrée où j'avais passé à la fin de juillet

les premières heures de ma captivité. Je retrouvai là un tableau absolument identique à celui dont j'avais gardé le souvenir. C'était la même cohue de prisonniers de toutes les conditions sociales et de tous les âges. Une seule innovation me frappa. J'ai déjà décrit, au début de ce récit, la vaste plate-forme de bois blanc établie tout autour de la pièce et en son milieu, à cinquante centimètres au-dessus du sol, et sur laquelle nous dormions pêle-mêle. Depuis juillet, une seconde plate-forme, parallèle à la première et exactement semblable à elle, avait été établie à 2 mètres de hauteur. Ceux qui n'avaient pas obtenu de place à l'étage inférieur se hissaient à l'aide d'une petite échelle sur cette construction de sapin. Comme j'avais perdu mon sac de vivres, je fus encore bien heureux de m'insinuer dans un cercle distingué qui se formait sur l'un de ces échafaudages et, ramant alors avec une cuillère de bois, dans le chaudron omnibus, d'y manger, ainsi perché, la soupe communiste dont la composition n'avait pas été modifiée depuis quatre mois et demi.

A l'improviste, je rencontrai, allongés là sur cette surface de planches, et fumant philosophiquement des pipes, le capitaine Vacquier et le lieutenant Baret de la Mission militaire française, dont j'ai raconté l'arrivée à la prison de Boutirky vers le début de novembre. Mes deux compatriotes avaient été transférés depuis quelques jours déjà à la Commission pour y subir certains interrogatoires. Mais après un vague entretien avec un sbire chevelu ils avaient été, à ce qu'il semblait, purement et simplement oubliés et ils ne savaient pas du tout ce qu'on allait faire d'eux. On pouvait les reconduire à Boutirky, les mettre en liberté, ou bien les supprimer et, pour qui connaissait l'histoire de la Commission, l'une de ces hypothèses n'était ni plus ni moins vraisemblable que l'autre. L'exemple de ce qui survenait à Baret et à Vacquier me disait que, selon toute probalité, je pouvais me préparer à me morfondre, moi aussi,

pendant plusieurs jours dans la tanière de Peters et de Djerjinsky, quand, à ma grande stupéfaction, un gardien me héla et je compris que j'allais immédiatement comparaître! Mais quoi! Baret et Vaquier l'avaient été, eux aussi, interrogés et pourtant ils attendaient toujours que leur sort se décidât. Telle allait être sans doute ma situation.

Un soldat portant un fusil me fit suivre des corridors, gravir des escaliers et traverser une sorte de cuisine où des citoyennes manipulaient des chaudrons. Ainsi, au siège de cette Commission extraordinaire dont le seul nom faisait peur, je découvrais des coins d'intimité presque familiale où une odeur fade et rance évoquait une idée d'ustensiles mal lavés. Il n'y avait guère de limite entre les bureaux et le département des marmites. J'aperçus des marins vautrés et je me demandai s'ils figuraient là comme matadors, comme scribes ou comme éplucheurs de choux. Est-ce que, vraiment, c'était de cette officine graillonneuse que tant de condamnations à mort étaient parties? Et je fus étonné de voir le redoutable Antonoff qui passait superbe et débonnaire dans ce réduit où se trituraient les pitances des prisonniers. Je pénétrai dans une pièce encombrée d'un fouillis indescriptible de paperasses amoncelées sur les tables et sur les chaises. Deux ou trois individus y péroraient et il y en avait un autre assis dans un coin : il paraissait m'attendre car dès que j'entrai il m'interpella. C'était un jeune homme blond, aux longs cheveux frisés et au visage rasé, il parlait très couramment le français mais avec une intonation particulière à ceux dont le russe est la langue maternelle. Je n'eus pas de peine à reconnaître dans ce personnage l'une des étoiles de la Commission, un aventurier d'origine française quoique né en Russie et dont le nom bien connu était de la Farre, et même, m'a-t-on dit, « le comte de la Farre »! Point une seule fois ce représentant des hautes sphères du bolchevisme ne leva les yeux sur moi. Je jugeai par là qu'il lui restait encore quelque vergogne, qu'il n'avait pas toute

honte bue et qu'il n'était point sans éprouver une certaine confusion en songeant aux étranges conditions qu'il était obligé de me poser :

« Écoutez, me dit-il en français, n'examinons pas le fond de votre affaire, ce n'est pas de cela qu'il s'agit pour l'instant. Vous avez eu récemment, n'est-ce pas, un entretien avec Sadoul. Eh bien j'ai à vous dire ceci : Vous allez être mis en liberté provisoire pour trois semaines au maximum. Si à l'expiration de ces trois semaines, à compter du moment présent, vous ne nous avez pas donné satisfaction, vous serez de nouveau arrêté. Vous jouissez donc de trois semaines pour prendre en toute tranquillité un parti. Vous allez me signer un engagement d'honneur de ne pas chercher à vous enfuir de Moscou pendant ce laps, d'habiter le refuge français et de vous conformer à ce qui a été dit dans votre conversation avec Sadoul. Acceptez-vous? »

J'hésitai une seconde. Allais-je refuser le répit de trois semaines qui, de toute manière, s'offrait à moi? Puisque 21 jours s'écouleraient, quoi que je décidasse, avant que je dusse adopter une attitude quelconque, j'aurais certainement été un extraordinaire Don Quichotte en me drapant plus longtemps dans le manteau de ma dignité. Quatre mois et demi de prison avaient d'ailleurs solidement confirmé en moi cette opinion que, vis-à-vis de gens comme les bolcheviki, accoutumés à employer le chantage et le meurtre comme des adjuvants de leur propagande, c'eût été pur enfantillage que de m'embarrasser d'un scrupule. Tel était le point de vue de beaucoup de Russes respectables que j'avais coudoyés dans ma geôle. Pour donner le change à des gens de cette sorte on signe, quand il le faut, n'importe quoi et cela n'a point la moindre importance.

« Mais, objectai-je cependant, qui me dit que si j'obtempère et si je vous remets l'article que vous réclamez je ne serai pas ensuite reconduit à Boutirky, sous un prétexte quelconque?

— Non, dit de la Farre avec magnanimité, les circonstances politiques qui avaient amené votre incarcération se sont modifiées et je puis vous garantir que si nous tombons d'accord vous ne serez plus inquiété. »

A quelle modification l'aristocratique homme d'État du Soviett faisait-il donc allusion? Il n'y avait point à en douter. J'avais été capturé à l'instant même où l'intervention des Alliés paraissait devoir se produire imminente et décisive. Mais en décembre, au contraire, tout prouvait que l'idée de cette opération était abandonnée ou ajournée. En juillet et en août le ton de la presse des bolcheviki avait été furibond à notre égard, tandis que pendant le dernier mois de l'année il s'était singulièrement adouci, au point même de devenir mielleux. Déjà se préparait cette tentative de conciliation qui trouverait son expression la plus significative dansla déclaration que Lenine allait me faire le 4 février 1919 et que je publie dans une autre partie du présent volume.

Quoi qu'il en fût, que devais-je faire? Jouer le rôle du séquestré volontaire était véritablement au-dessus de mes forces. Je signai donc, avec la plus jésuitique des restrictions mentales[1], et quelques instants plus tard j'étais libre et dans la rue. Je me demandais si je ne rêvais pas et en même temps je marchais de l'allure la plus naturelle du monde, tout étonné de sentir que je me réadaptais instantanément à la vie. J'arrivai une demi-heure après au refuge

1. Récapitulons bien : 1° Les *bolcheviki* avaient violé la parole donnée, en m'arrêtant subitement, et sans avertissement préalable, quelques jours après m'avoir accordé de nouveau l'autorisation officielle de publier mon journal; 2° Ils m'avaient soumis, en prison, à un chantage. Ils m'avaient mis au secret, « cuisiné » et menacé d'une détention sans fin. Dès lors ils avaient agi à mon égard avec une insigne duplicité et je ne faisais que ME DÉFENDRE en mettant en jeu une duplicité supérieure. Ce sera toujours avec le plus grand plaisir que je mystifierai un fourbe. Il ne s'agit point ici d'opinion politique, mais de morale. J'adjure nos socialistes de bien voir cela. Je me suis « débrouillé », je m'en frotte les mains et ne serai blâmé que par des Tartufes.

français où plusieurs de nos compatriotes qui m'avaient naguère vu bien des fois ne me reconnurent pas.

*
* *

J'avais eu certes assez de temps disponible en prison pour considérer ma situation sous toutes ses faces et pour concevoir des plans qui pussent s'appliquer à toutes les hypothèses même les plus invraisemblables. Voilà pourquoi, dès le lendemain de mon élargissement, j'avais déterminé la manière dont il me conviendrait de me conduire. Tout d'abord j'imaginai un moyen rapide et parfaitement sûr d'avertir, à Paris, les autorités françaises de la situation exacte où végétaient tous nos prisonniers et je représentais l'absolue nécessité d'un échange qui devrait s'effectuer aussi vite que possible. Je prévenais en outre ces autorités que je me verrais probablement dans l'obligation d'envoyer à Paris un article sur la question de l'intervention, mais que, rédigeant cet article sous une abominable contrainte, je le désavouais à l'avance. J'énumérais aussi quelles précautions minutieuses seraient à prendre afin qu'en aucun cas il ne pût pas être inséré.

Je ne savais cependant pas quel parti adopter et comme il m'importait cependant d'en choisir un je résolus de me ranger à celui que me conseilleraient mes propres compatriotes. Je les fis juges ! Le Comité français de Moscou (dont tous les membres sont actuellement rentrés en France) se réunit secrètement sur ma prière et chacun des assistants s'engagea au préalable sur l'honneur à ne communiquer à personne l'objet de notre débat. J'exposai alors au Comité dans quel traquenard je me débattais, et comment se présentait le chantage auquel j'étais soumis. La question qui se posait était premièrement de déterminer si, en refusant d'écrire l'article qu'on me demandait, et en me condamnant moi-même à retourner en prison, je servirais au

moins une cause française. J'étais tout prêt à me sacrifier si ce sacrifice eût paru devoir être véritablement utile. Mais le serait-il? Que savions-nous en définitive des intentions du gouvernement français? Devrais-je, par amour-propre professionnel, m'obstiner à demeurer le champion de la cause de l'intervention et me désigner ainsi aux fureurs des bolcheviki, à un moment où la mère-patrie était peut-être d'un avis entièrement opposé à un tel dessein? Il fallait aussi bien considérer que nombre de Français se morfondaient encore sous les verrous. Quelques-uns des membres de la Mission militaire française en particulier s'étaient attiré les haines des usurpateurs et ceux-ci quelquefois parlaient d'exercer sur eux des vengeances. Il fut admis que si un sujet d'irritation était encore une fois fourni aux bolcheviki cet acte motiverait peut-être des représailles. Or, ces représailles n'atteindraient-elles pas, outre moi-même, certains de nos compatriotes? Le vieil adage suivant lequel il ne faut jamais exciter les fous à faire des folies s'imposait à nos raisonnements. Je priai le Comité de délibérer et de prendre à ma place une décision qui me tirât d'une affreuse perplexité. A l'unanimité le Comité déclara que je devais avant tout manœuvrer de telle manière que je n'eusse pas à subir une nouvelle captivité puisque, quelle que fût l'hypothèse envisagée, ce surcroît de souffrances que je m'imposerais ne serait utile ni à la France ni aux Français de Moscou. La question de l'intervention était du ressort du gouvernement français et non du nôtre. Sans communications avec la France et réduits à une situation scabreuse, dans une capitale où ne nous représentait aucun agent diplomatique ou consulaire, nous n'avions les uns et les autres qu'à essayer de nous évader de l'impasse où nous étions enfermés. La totalité des membres du Comité m'accordait donc pleine liberté quant au choix des moyens à l'aide desquels je m'efforcerais d'assurer ma sécurité.

Les deux actes préliminaires que je viens de dire une fois accomplis je m'occupai de rédiger l'article qui devait être la rançon de ma résurrection. Rien d'exorbitant n'y avait été introduit et cette composition, en définitive, renfermait beaucoup de données qui étaient exactes. Mais, ce qui est également indéniable c'est que beaucoup d'autres données tout aussi véridiques n'y étaient point consignées et n'y eussent pas trouvé place puisque, si je les y eusse intercalées je me serais fait renvoyer immédiatement en prison. Les affaires humaines ne sont point simples; leur complexité, leur relativité sont au contraire infinies. Un certain nombre de faits peuvent être vrais, d'une vérité partielle, et cependant être contredits, oblitérés, par une autre série de faits tout aussi incontestables. Si, traçant le portrait d'une femme, je dis qu'elle a le front intelligent et les sourcils bien arqués, ce sont là des traits qui peuvent être conformes à la nature mais dont on déduirait une conclusion absolument fausse si le droit m'était refusé de dire aussi qu'elle louche et que son nez est dévoré par un ulcère. Tel était exactement mon cas et, puisque j'écrivais un article de convention, destiné à procurer de la satisfaction à la censure des bolcheviki, je devais inévitablement garder le silence sur tout ce qui leur eût déplu. L'article terminé, je le conservai quelques jours par devers moi. Malgré tout j'étais encore indécis et j'éprouvais une humiliation profonde à l'idée de devoir céder à cette machination. Dans le désarroi de ma conscience j'en vins, le croirait-on, à regretter les heures d'apathie que j'avais vécues en prison, alors que je ne m'appartenais pas et que je n'avais nulle décision à prendre. J'avais bien dormi dans ma cellule et voilà que, au refuge français, je passais des nuits sans sommeil. Mais un événement survint qui, soudain, dissipa mes perplexités. Les journaux reproduisirent documentairement une déclaration faite par M. Pichon à la Chambre française. Le Ministre exposait clairement que le Gouvernement n'enten-

dait pas du tout préparer une intervention en Russie. Dans ces conditions pourquoi donc choisir de me montrer plus royaliste que le roi? Aussi bien une autre considération me poussait à en finir. Depuis la chute de l'Allemagne et depuis l'Armistice, la guerre était terminée, aucun scrupule patriotique ne me retenait plus; la question russe désormais ne pouvait avoir d'action ni pour, ni contre le salut de la France. De quelque manière qu'on la considérât elle ne mettait plus en cause notre sentiment national. Il n'y avait plus à la prendre au tragique. Abandonnant toute hésitation je présentai mon article à Sadoul. Nous tombâmes facilement d'accord et mon interlocuteur me garantit que ma mise en liberté était définitive. Sadoul poussait même la sollicitude jusqu'à s'informer des ressources matérielles dont je disposais et il insistait pour me procurer une situation dans une université soviettique! Je n'avais mérité ni cet excès d'honneur, ni cette indignité!

« Ah! non, merci, lui répondis-je, je n'en use pas! »

D'ailleurs un imbroglio vraiment comique me permit de donner une apparente satisfaction aux dictateurs de Moscou en ce qui concernait mon article, sans cependant risquer de dépêcher au public français un exposé où ma pensée ne se fût pas exprimée dans toute son intégrité. Sadoul s'avisa bien de conserver le manuscrit que je lui avais porté mais aucun des janissaires du Soviett ne s'occupa de contrôler si j'expédiais oui ou non à Paris, comme je m'y étais engagé, l'autre copie de cet article qui passait pour être destinée au *Temps*. Les moyens de communications entre Moscou et Paris étaient à ce moment-là extrêmement rares et précaires et il eût fallu déployer un grand zèle pour assurer la transmission jusqu'à la rue des Italiens de cette œuvre à laquelle mon amour-propre était bien loin d'être attaché. Ce zèle, je m'abstins de le déployer et, finalement, j'eus ce bonheur que l'article, dont la rédaction m'avait été si pénible, demeurât finalement au fond de ma poche où je

finis par le retrouver lors de mon propre retour à Paris[1].

Je croyais l'affaire oubliée et, comme la copie dont Sadoul était le possesseur n'était insérée dans aucun des journaux bolcheviki je me félicitais déjà que les maîtres du jour se fussent purement et simplement désintéressés de mon cas. Mais j'avais compté sans l'obstination et l'astuce de ces politiciens. Le 4 février, la veille même du départ du groupe français dont je faisais partie et qui allait être échangé à la frontière finlandaise contre un certain nombre de prisonniers russes, les *Izvestia* publiaient, tout à coup, une sorte de résumé du texte que j'avais remis à Sadoul vers le 28 décembre. C'était là une analyse qui témoignait de la plus insigne mauvaise foi parce que tout ce que j'avais écrit moi-même était tronqué, dénaturé et présenté dans un sens absolument tendancieux. Ainsi, non seulement on m'avait contraint à écrire un article, mais encore, alors que je n'avais nulle possibilité de protester, on abusait de ma signature pour donner au public russe une idée inexacte de cette élucubration. Or, cette citation déloyale était signée de ce même Niourine dont la dénonciation imprimée dans la *Pravda* à la fin de juillet avait été le point de départ des mesures de rigueur prises contre moi. Décidément, ce M. Niourine que je n'avais pourtant pas l'honneur de con-

1. Certains de mes amis, maintenant, me disent : « C'est un grand bonheur tout de même qu'un tel article n'ait point paru en France car il aurait pu, dans son temps, avoir une influence déplorable. » Ils m'accordent là beaucoup d'importance ! Aussi bien, depuis ma sortie de prison et jusqu'à la date où est édité ce livre, les gouvernements alliés ont répété à l'envi et avec une énergie croissante qu'ils ne voulaient point intervenir en Russie. Et, voici le comble : ces mêmes amis, dont je parle, me déclarent qu'ils sont, eux aussi, opposés à l'effusion du sang et hostiles à l'idée de l'intervention. Dès lors, cet article qui n'a pas paru, quel mal eût-il donc fait, en définitive, s'il eût paru? Devais-je, au fond de ma cellule, et n'ayant pour arme qu'un certain cylindre de tôle, demeurer l'unique champion de l'intervention quand à Londres et à Paris, Lloyd George et Pichon, qui commandent à cent mille légions, n'en veulent pas?

naître, se cramponnait à moi comme un acarus sillonne la peau d'un pauvre homme. Cet individu paraissait décidément s'être arrogé pour mission de contrôler tout ce qui se rapportait à ma personne. Que j'entrasse en prison ou bien que j'en sortisse il me fallait toujours trouver sur mon chemin cet olibrius. Cet attachement énigmatique et l'opiniâtreté avec laquelle ce drôle se soudait à mon derme et commentait mes faits et gestes m'eussent laissé bien indifférent si je n'avais pas été mis au courant d'une coïncidence surprenante. Le même Niourine, dont la délation policière avait servi de prétexte à mon incarcération en juillet, le même Niourine, qui avait publié en février 1919 une analyse inexacte de mon article, ce même Niourine-là était précisément la cheville ouvrière du journal la *Troisième internationale* édité en langue française par Sadoul, Pascal et quelques autres, et dont le premier numéro avait été imprimé immédiatement après la suppression du *Journal de Russie*. Il y avait là une particularité qui me rendait songeur et dont, aujourd'hui encore, je ne parviens pas à discerner toute la portée.

Si j'en juge d'après les notions claires et précises qui sont tombées sous mon observation depuis le mois de juillet, il me semble que je dois de la reconnaissance à Sadoul et je veux croire, je le répète, qu'il a simplement cherché à me rendre un service, quand il s'est fait l'instrument d'un chantage dont je suis persuadé qu'il n'avait pas été l'inspirateur. Mais, d'autre part, l'amitié qui lie Sadoul et Niourine est un fait, et ce fait me paraît difficilement justifiable puisque Niourine, en me dénonçant de la manière que j'ai dite en juillet 1918, a commis un acte que toute personne loyale eût dû sentir l'obligation de réprouver. Je le sais bien, aucun des étrangers que leur mauvais sort attarde dans le sillage tourmenté des illuminés bolcheviki ne conserve le moyen de se conduire exactement et en toute circonstance suivant l'inspiration de sa propre conscience. Aucun d'eux ne jouit

pleinement de sa liberté. La volonté diabolique des commissaires s'impose à eux, comme à tous, En outre, du 30 juillet au 15 décembre je n'ai naturellement pu apprendre qu'une faible partie de tout ce qui se passait, de tout ce qui se tramait à l'extérieur des prisons. Pour ces raisons, je ne me sens pas capable de conclure.

*
* *

Je plains plus encore que je ne condamne des Français comme Sadoul et comme Pascal, parce que, malgré l'absurdité de leur attitude, ces hommes cultivés et sincères demeurent sympathiques par plus d'un côté. Je les crois naïfs, crédules, ingénus beaucoup plus que malfaisants. Ces êtres impressionnables n'ont pas pu résister à l'influence du milieu où les circonstances les avaient plongés; Sadoul, ardent socialiste, est tombé du côté où déjà il penchait. Mais s'il est vrai que cet avocat à la cour appartienne à une famille riche, considérez tout ce qu'il perd actuellement à mener la vie du proscrit dans un pays en folie où les plus puissants souffrent....... Un tel exil comporte bien des sacrifices et, à supposer que M. Sadoul soit un ambitieux, — ce qu'on m'assure de plusieurs côtés, — il paie très cher, par des tribulations réelles, des rêveries qui ne verront peut-être jamais leur réalisation. Après une réflexion de quelques mois, je persiste à croire que Sadoul est un honnête homme et l'on ne saurait méconnaître que, pendant son séjour en Russie, il a rendu service à de nombreux Français. Si, par un singulier dévergondage d'esprit, il s'est trop épris des commissaires, il faut lui accorder le bénéfice de cette circonstance atténuante que longtemps son service, reconnu par ses chefs, consista à gagner la confiance de ces potentats, rôle périlleux à plus d'un titre[1].

1. L'impression de cet ouvrage s'achève au moment où l'on annonce que Sadoul va décidément être jugé par contumace, le 6 novembre. D'après les journaux, les faits qui lui sont reprochés sont

* * *

Je possède peu d'informations de première main sur M. Pascal. Au physique, il m'a donné l'impression d'un jeune homme doux, modeste, compatissant et réellement inoffensif. On me dit qu'il fut naguère un brillant élève de l'École normale supérieure et cela ne prouve rien ni pour lui ni contre lui. Plusieurs personnes qui l'ont bien connu et qui déplorent sa conduite témoignent néanmoins de sa droiture. L'un d'eux s'est écrié : « Pascal? C'est une vierge! » D'après tout ce que je sais il me semble que nous devons voir en M. Pascal un bolchevik par *russomanie.* Oui, Pascal a été de tout temps l'admirateur, passionné et fasciné du monde russe, dans ses manifestations les plus diverses et les plus contradictoires. L'ampleur colossale de la révolution lui est apparue comme le signe du rôle mondial que le destin allait conférer à la Russie devenue l'initiatrice des peuples. Nombre de ses anciens camarades m'ont donné sur lui des témoignages concordants : ils l'ont vu, assurent-ils, monarchiste, impérialiste et dévot respectueux du trône, de l'autel, du tsarisme, de ses hauts dignitaires religieux et de ses ministres à poigne. Un lieutenant français se trouvait en sa compagnie, avant la révolution, au grand état-major impérial et il remarqua que Pascal, usant d'une licence qui avait été accordée à nos officiers (mais dont il fut le premier, et pendant quelque temps, le seul à se servir), avait arboré un uniforme russe. Or Nicolas II avait formé le dessein de décorer ce jour-là un officier anglais; il s'approcha par erreur de Pascal dont le costume pouvait être confondu avec le *khakhi* britannique et il fixa sur sa poitrine la croix de Sainte-Anne, qu proquo à la suite duquel Pascal fut en proie à un accès de loyalisme et d'enthousiasme. Aujourd'hui, M. Pascal con-

tous postérieurs à la date à laquelle j'ai quitté la Russie et, naturellement, je ne saurais avoir d'opinion à leur égard.

sacre à Lenine le culte qu'il vouait naguère au petit père le Tsar. Il était de bonne foi avant 1917 comme il est maintenant sincère. C'est devant le maître absolu de la Russie, c'est devant le principe d'autorité qu'il a fait hier et qu'il fait aujourd'hui la révérence. Il brûle d'un amour mystique pour la sainte Russie, il la vénère, et même quand elle massacre l'ancien autocrate il voit en elle l'agent d'exécution des plans de l'Éternel. Si Sadoul a peu d'esprit critique, Pascal n'en a point du tout et nous trouvons en lui un exemple très frappant des lacunes singulières que peut présenter un esprit bien nourri de culture universitaire, mais où manquent la connaissance des hommes, l'instinct psychologique et le sentiment des réalités : le jugement. A ne développer que la mémoire chez l'étudiant on peut produire parfois de ces dérèglements. L'excuse de M. Pascal c'est d'être jeune, de n'avoir vécu que dans les livres et de ne savoir rien de la vie positive.

Je me méfie de la perspicacité de M. Pascal, je ne crois point à la bonne qualité de son discernement, mais je ne doute pas de ses sentiments altruistes et de son désintéressement et je ne saurais supposer qu'il soit un homme méchant.

Que nos deux compatriotes n'aient point aperçu comment les frénésies qui se couvrent d'une prétendue dictature du prolétariat compromettent beaucoup plus qu'elles ne servent la cause des réformes sociales, voilà ce qui me paraît improbable. Mais, partis à l'aventure et un peu follement avec une bande de loups, ils sont obligés de hurler avec les loups, sous peine d'être dévorés par eux, et ils sont leurs victimes peut-être plus encore que leurs complices.

Ce n'est pas de moi, en tout cas, qu'il faut attendre des paroles de violence à l'adresse de ces deux jeunes hommes, car, séparés désormais de leur pays, de leurs amis, de leur famille et de la culture française et se trouvant dans l'im possibilité d'expliquer clairement leur attitude, et — qui

sait? — peut-être leurs arrière-pensées, ces égarés, enlisés dans les aberrations moscovites, inspirent la pitié plus que le ressentiment.

S'ils pouvaient, tout à coup, être ramenés sur la terre natale, goûter sa douceur, savourer sa civilisation, sa logique, son sentiment de la mesure et devoir apprécier, de France, les attitudes qu'ils prenaient la veille en Russie, ces déracinés, soudainement contrits, seraient probablement enclins à faire sur eux-mêmes un grand retour. Des événements prodigieux, une guerre suivie d'une révolution comme le monde n'en avait jamais subi une en aucun temps, ont engendré des circonstances si particulières et, dans leur explosion, anéantissant tout du passé, ont forgé dans le sein bruit de la nature un milieu si neuf, si fantastique, que certains esprits ont pu s'affoler, chavirer sur la mer de lave enflammée où ils voguaient. Leur punition, leur punition terrible est aujourd'hui de ne plus pouvoir s'arracher à ces flots de poix et de soufre et à l'instant où leur pensée, malgré tout fidèle, s'attendrit au souvenir de la France, de se sentir entraînés par des courants en combustion, par des vagues de sang, vers un inconnu insondable, vers des océans inexplorés où souffle seulement l'infini de la terreur.

* * *

Pour moi, on le jugera singulier et j'en suis moi-même étonné, je sors sans haine et sans rancune de cette sombre aventure. Elle m'a fait souffrir, mais aussi elle m'a forcé à pénétrer dans des abîmes que l'on n'explore qu'à la condition de s'y trouver soi-même englouti. Après tout, les bolcheviki eussent pu, sans danger immédiat pour eux-mêmes, me tuer et je suis vivant; ils eussent pu me conserver indéfiniment en prison et je suis en France; il est vrai qu'ils m'ont fait chanter, mais j'en ris car la seule chose qui m'importe, à moi, c'est de pouvoir parler librement au

public de mon pays. Tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes. De même qu'on ne déteste pas un tigre parce qu'il a failli vous dévorer, je n'en veux pas aux vindicatifs utopistes qui ont cru bien faire en me soumettant à ces épreuves. Mon détachement, mon indifférence indigneront peut-être ceux qui ont vu tomber dans cette tourmente sans pareille leurs frères ou leurs amis. Certes, je le sais bien que des crimes ont été commis et qu'il sera tôt ou tard répondu par de terribles châtiments à tant de forfaits exécrables. Mais c'est précisément parce que beaucoup de gens ne demanderont qu'à se charger de ces vengeances que je n'éprouve pas le besoin de les stimuler à une telle besogne. C'est l'esprit de représailles qui a inspiré les cruautés des bolcheviki. Or, les représailles engendrent inévitablement, et à l'infini, d'autres représailles. Il faudrait désespérer de l'esprit humain si, éternellement, les diverses classes sociales devaient s'infliger les unes aux autres et, à tour de rôle, la fatalité de l'assassinat. Quant à moi, j'essaie de devancer des temps encore barbares et de m'imaginer que je puis, si je le veux, agir autrement que ne le ferait un barbare. Lorsque je vois de quelle moisson de sensations et de sentiments ils m'ont rendu plus riche, je me demande si, en définitive, ce n'est pas moi qui suis le débiteur des funèbres monomanes de Moscou.

CHAPITRE VIII

DEUX ENTRETIENS HISTORIQUES

I

UNE CONVERSATION AVEC TCHITCHERINE, COMMISSAIRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES (1er MAI 1918)

De M. Tchitcherine, ancien diplomate de carrière, on sait que, descendant d'une famille de la classe possédante, il mit, avant la révolution, sa conduite d'accord avec ses principes. Il renonça, de son propre mouvement, à ces privilèges que confère la fortune, mais que le seul hasard de la naissance ne lui paraissait pas justifier. M. Tchitcherine, socialiste, ne voulut pas hériter d'un domaine du gouvernement de Tambov que lui laissait son oncle, un célèbre professeur, ancien maire de Moscou. Tchitcherine, optant pour la pauvreté, dit : « Un jour je rentrerai dans cette propriété, mais derrière le drapeau rouge. » Ce qui arriva.

C'ÉTAIT le 30 avril 1918, au lendemain du jour où le pouvoir des Sovietts avait prié la France de rappeler l'ambassadeur Noulens, coupable, déclarait-il, d'avoir, le 10/23, dans une déclaration faite à la presse russe, préconisé l'intervention japonaise en Extrême-Orient. C'était le 30 avril, veille du 1er mai : la ville se couvrait d'écarlate. Les statues des héros russes, déboulonnées avec une hâte fiévreuse, étaient remplacées par des estrades enrubannées de pour-

pre; il y avait partout de l'andrinople garance, des cotonnades sang-de-bœuf. Et moi, j'errais par la ville, perplexe, angoissé, sentant en même temps et la nécessité de demander au gouvernement actuel une explication, quelle qu'elle fût, de son attitude comminatoire à notre endroit, et l'absolue inutilité d'aucune explication, puisque... puisque mon interlocuteur, le désirât-il personnellement, ne voudrait pas, ne pourrait pas toucher le fond des choses et m'initier à toutes les circonstances mystérieuses qui ont précédé, accompagné et suivi les négociations de Brest-Litovsk. N'étais-je point averti par le souvenir de ma conversation avec Trotzky, à la fin de 1917, de la vanité de ces entretiens avec des hommes qui, lorsqu'ils veulent bien condescendre à vous parler, ne le font jamais qu'avec l'idée bien arrêtée de ne vous laisser contempler qu'un personnage composé, dont les propos de circonstance et les déclarations les plus solennelles n'obligent à aucune responsabilité leur Moi, qui demeure inaccessible, et, à proprement parler, inconnaissable?

Pourtant mon parti fut pris. Même si l'on admettait de la manière la plus complète que les bolcheviki soient, de par un système fondamental et préconçu, nos ennemis, encore y aurait-il intérêt à ce que certains Français eussent bien vu, et de très près, des hommes aussi redoutables.

M. Tchitcherine me reçut, se leva de la manière la plus courtoise à mon entrée et m'accueillit avec tous les signes d'une irréprochable politesse. C'est d'ailleurs un homme doux, blond, gris, mince, long, bénin, aux mains délicates; sa barbiche poivre et sel irait bien à quelque placide sous-chef de bureau et sa voix flûtée n'a jamais rien qui heurte ni qui troue. On finirait par croire que ce citoyen appartient au type flasque, si l'on ne s'apercevait que, dans son argumentation toujours affable, il y a néanmoins une persistance, une obstination qui résistent à toutes les contradictions.

Donc j'expose tout d'abord à M. Tchitcherine que le rôle de la presse est de travailler à dissiper les malentendus et d'empêcher les conflits de s'envenimer. Il dodeline de la tête, fort paterne ; il acquiesce ; il trouve que ce que je dis est bien ; puis il profère, avec de très grandes précautions de la voix, comme un médiateur qui cherche à atténuer les conséquences d'un scandale :

« Mais, monsieur, la conciliation est notre plus grand désir. Nous ne saurions qu'être remplis des meilleures dispositions envers la France, à laquelle nous devons beaucoup (*sic*), et nous voudrions bien entretenir les meilleures relations avec elle. Toutefois, nous avons été dans la nécessité de demander le rappel de M. Noulens, car il nous serait impossible d'admettre son immixtion dans nos affaires intérieures ni qu'il approuve ouvertement l'occupation de notre territoire par des troupes japonaises. Quant à la question que vous me posez et qui est de savoir si ce rappel est à nos yeux une condition *sine qua non* de bons rapports, comme nous n'avons pas encore reçu de réponse de votre pays à ce sujet, nous n'avons pas eu à envisager si une formule de transition pourra, ou non, être trouvée. Voyez-vous, monsieur, laissez-moi vous dire que la France fait fausse route — oh ! oui — une route très fausse, en fomentant ici la contre-révolution. Nous possédons la preuve que les actions japonaises en Extrême-Orient, comme en général toutes celles des Alliés en Sibérie, impliquent des connivences avec nos partis réactionnaires. C'est très malheureux. »

Ici M. Tchitcherine, paraissant s'adresser à l'homme, à l'historien futur, plus qu'au journaliste, me dit d'un ton où je crois sentir de la sincérité :

« Croyez-moi bien, l'idée démocratique, l'idée représentée par le pouvoir des Sovietts a pris de très profondes racines en Russie.... En tout cas, rappelez-vous ceci : le paysan ne se laissera enlever par personne et sous aucun

prétexte la terre qu'il a conquise. Cela, c'est fondamental, et l'avenir vous le prouvera. Ce qui peut-être n'est pas encore très clair; ce que les expériences du futur décideront, c'est la question de savoir si la Russie va se développer suivant un régime purement socialiste, ou si elle va devenir, comme la France après sa Révolution, un pays de petits propriétaires. République socialiste ou république radicale : voilà toute la question. Mais vous vous égarez totalement, en France, et l'avenir vous le démontrera, quand vous vous accrochez à un système de restauration monarchique en Russie[1]. »

Je proteste que nous ne nous accrochons à rien de semblable. M. Tchitcherine revient alors à notre sujet initial. Une campagne de presse qu'on a vue se manifester en France et au Japon et relative à l'occupation éventuelle de la Sibérie par les troupes japonaises lui semble inadmissible. Voilà pourquoi il fallait se décider à demander le rappel de M. Noulens, puisque celui-ci trouble les bons rapports entre la Russie et la France. J'objecte que les

1. Il est remarquable que, le 21 septembre 1919, M. Kerensky, un ennemi et une victime des bolcheviki, se soit exprimé d'une manière tout à fait identique dans une interview publiée par l'*United Press* :

« Les Alliés devraient cesser immédiatement de soutenir Koltchak et Denikine. Le peuple russe ne les reconnaîtra jamais, étant donné qu'il est convaincu que ces deux hommes n'ont d'autre but que de rétablir, en Russie, les méthodes de l'ancien régime.

« Il faut noter que les forces réactionnaires ne sont même pas capables d'exploiter la haine que les populations nourrissent contre les bolcheviki, car elles n'ont pas, précisément, la confiance de ces populations. Si la terreur blanche succédait à la terreur rouge, les paysans, nettement anti-bolcheviks, ne sauraient que faire entre deux maux et il est certain que les réactionnaires ne pourraient jamais s'imposer aux populations rurales, ainsi que le montrent les défaites récentes de Koltchak. Les armées de l'amiral seraient incapables de se soutenir elles-mêmes et de s'imposer par leurs propres ressources, et le gouvernement de Koltchak n'existerait pas même un jour si les Anglais et les Français ne le soutenaient pas. »

Il m'est impossible de ne pas constater que de nombreux renseignements de sources diverses sembleraient me confirmer, sur ce point, les appréciations de Tchitcherine et de Kerensky.

Alliés ne veulent rien faire sans le consentement de la Russie. M. Tchitcherine hoche la tête : « Alors, dit-il, qu'on ne fasse rien, car notre consentement n'est pas donné. Nous sommes en paix ; nous avons besoin de paix ; nous ne voulons pas qu'on trouble la paix. » Cette fois, j'éclate :

« Soit! Mais défendez-vous! Peu à peu, avec votre attitude tolstoïenne de non-résistance au mal, vous laissez prendre toute la Russie par les Prussiens. L'univers ne tolérera pas que vous abandonniez à la merci du vainqueur les immenses ressources de toutes sortes que renferme votre territoire. Un semblable déséquilibre serait gros de menace pour l'avenir de la liberté. Le monde civilisé n'en admettra point l'idée. Encore une fois, défendez-vous ; sinon, par la logique même d'une fatalité plus forte que les volontés humaines, les peuples, pour assurer leur propre sauvegarde, seront amenés à se substituer à vous et à vous protéger contre vos propres renoncements. »

M. Tchitcherine me laisse parler; il ne se fâche pas; il déclare, songeur :

« Comme vous le savez, le traité de Brest-Litovsk nous a été imposé....

— Mais pourquoi, en dispersant à l'avance votre armée, vous êtes-vous mis dans le cas qu'on pût vous l'imposer?

— (Après un silence).... Et ce traité a laissé dans le vague les limites précises de l'Ukraine et de la Grande-Russie. Jusqu'à présent, voyez-vous, l'avance des Allemands, si funeste qu'elle soit pour nous, se produit cependant *en dedans* des limites revendiquées, à diverses époques, par les plus extrêmes propagandistes ukrainiens. Oui, même la Crimée a été réclamée par les champions les plus excessifs de la cause ukrainienne. D'ailleurs, en Crimée, nous luttons énergiquement. Nous sommes persuadés que Sébastopol, actuellement défendu avec la plus grande vigueur, ne tombera pas. [Deux jours après cette conversation, Sébastopol était aux main de l'ennemi.] Aussi bien,

nous allons incessamment discuter avec les Ukrainiens les termes d'un traité de paix où seront enfin précisées les frontières entre la Grande et la Petite-Russie. En ce qui concerne la Finlande, elle n'a fait, elle aussi, jusqu'à présent, que s'étendre jusqu'à la limite de ses revendications antérieures. Quant au fameux fort d'Ino, qui couvre Pétrograd, bien qu'on puisse soutenir qu'il se trouve, lui aussi, en terre finlandaise, nous sommes résolus, s'il est attaqué, à le défendre avec le plus grand acharnement.... Mais il n'est pas attaqué ! Que voulez-vous, monsieur, nous sommes actuellement à l'état de paix avec l'Allemagne. Cette paix nous est indispensable, car nous avons besoin d'un répit pour nous réorganiser sur des bases socialistes.

— Un répit que vous obtenez, dis-je, au prix du sang français. Que deviendriez-vous si la France ne retenait pas chez elle l'armée allemande ? Vous seriez conquis, subjugués jusqu'à l'Oural ! »

M. Tchitcherine garde un certain temps le silence. Je crois discerner sur son visage des signes d'émotion. Mais il continue :

« ... Il nous est impossible de recommencer la guerre maintenant; cela n'aboutirait qu'à des catastrophes aussi préjudiciables à nos anciens alliés qu'à nous-mêmes. Les Allemands prendraient inévitablement Pétrograd et Moscou. Voilà pourquoi nous ne saurions admettre, *sous quelque forme que ce soit* (*sic*), l'intervention japonaise, et même sous la forme d'une aide supposée, qui ne ferait que nous mettre en péril. Premièrement, nous ne sommes pas sûrs que le Japon ne conserverait pas les territoires qu'il aurait occupés. Secondement et surtout, son action, comme je viens de le dire, son action, à lui, en précipiterait d'autres, contre nous, en Occident, de la part des Allemands. Troisièmement, n'oubliez pas que l'intervention japonaise pourrait fort bien distraire l'attention de la démocratie russe du péril allemand et l'obliger à se tourner contre cette nou-

velle invasion. Ce point est à considérer très sérieusement.

— Alors, vous avez résolu d'accepter, d'un cœur léger, que votre pays tombe à l'état de colonie, de terre d'exploitation où s'engraisseront les Allemands?

— Quant à cela, au point de vue économique, nous sommes bien protégés par la socialisation, la nationalisation de l'industrie et tous les grands monopoles que nous avons institués. L'État russe seul est maître du marché russe.

— Mais, dis-je, les Allemands vont demander le payement en or de l'énorme indemnité que vous avez reconnu leur devoir. Si vous ne payez pas, ils saisiront votre réserve métallique, procéderont à coups de sommations, ils s'empareront de gages effectifs et exigeront, par exemple, la remise de ces mêmes usines que vous avez nationalisées. »

Cette objection paraît troubler M. Tchitcherine; il médite un instant; il ne répond pas directement à mon propos. Comme j'insiste, il susurre d'une manière embarrassée :

« Si les Allemands s'obstinaient à nous molester toujours davantage, à intervenir dans nos affaires intérieures, à traiter la Russie comme une colonie, en un mot, à gêner notre libre développement socialiste, alors nous aurions à envisager s'il ne nous conviendrait pas de nous retirer sur la Volga et l'Oural. Nos populations, devant cette continuation de l'invasion, sauraient opposer une résistance analogue à la guerilla espagnole. On n'imagine pas combien de pertes nous pourrions infliger à l'ennemi par la guerre de partisans. »

J'objecte au commissaire qu'on avait déjà tenu ce langage à Pétrograd, en février 1918. On avait parlé de levée en masse, de lutte pied à pied; on avait vu circuler dans les rues des bandes de citoyens armés qui partaient pour la guerre de guerilla! Mais, soudain, ont été publiées les fameuses instructions de Lenine démontrant, précisément, que toutes ces tentatives seraient absurdes et que la guerilla serait, non seulement impossible, mais désastreuse. U

désaveu étrange fut donné par le prophète à la propagande patriotique tentée par les organes du Soviett. Et aussitôt, tout s'arrêta. La *Pravda* elle-même avait évoqué 1793 et la guerre des Boers, mais Lenine mit son *veto* à la continuation de toute organisation de résistance. Finalement, Narva fut rendue sans lutte, et le Soviett, purement et simplement, se sauva à Moscou. « Si vous attendez, dis-je, pour songer à vous défendre, d'avoir été refoulés dans les steppes de la Sibérie, il sera trop tard. »

De nouveau, Tchitcherine se trouble; il me regarde, perplexe, et demeure plongé dans un profond silence.

« Enfin, dis-je, si les Alliés décidaient de reconnaître solennellement le pouvoir des Sovietts, seriez-vous, au moins, plus enclins à envisager l'idée d'une collaboration des diverses puissances de l'Entente et du Japon, en Extrême-Orient?

— Point du tout! Une reconnaissance qui serait subordonnée à l'acceptation éventuelle par nous d'une intervention japonaise en Extrême-Orient ne nous intéresserait pas. Pourquoi? Parce que, précisément, notre doctrine est que cette intervention ne serait acceptable *sous aucune forme*. La pénétration des Japonais en Sibérie *par la force* (M. Tchitcherine insiste sur ces trois mots auxquels il semble vouloir attacher un sens particulier que je n'ai pas pu démêler) et contre la volonté des Sovietts n'est, telle est ma conclusion, à considérer sous aucun aspect. »

Mais M. Tchitcherine est bonhomme. Il devine que son langage, dans son ensemble, doit paraître assez oiseux à celui dont les compatriotes continuent à souffrir d'une guerre qu'ils ont commencée pour venir en aide à la Russie. C'est en vain qu'il m'objecte que nous avons eu tort d'être les alliés du tsar. Il sent que cette vieille rengaine ne m'a point convaincu. Il ne voudrait point me laisser partir sur une opinion trop attristante. Aussi le voilà qui me fait un tableau saisissant de l'état intérieur de l'Allemagne Il a des

renseignements. La révolution sociale ne saurait manquer d'éclater à bref délai dans l'empire germanique. C'est clair! Hélas! c'est avec cette ritournelle qu'on a, depuis un an, mystifié et désarmé le crédule peuple russe. C'est avec l'assurance, sans cesse répétée, qu'une guerre civile était imminente en Allemagne qu'on a engourdi les derniers scrupules dans la conscience déjà vacillante du moujik habillé en soldat.

M. Tchitcherine comprend qu'il faut renoncer à me persuader. Mais il continue à dire qu'il a « des renseignements ». Il est sûr que de grandes séditions ne cessent de se produire en Allemagne: il affirme que l'esprit révolutionnaire russe a déjà réussi à affaiblir le militarisme allemand. Ah! quand la révolution allemande éclatera! « Oui, sans doute, sans doute », dis-je, pour dire quelque chose. Et M. Tchitcherine, toujours aimable, toujours paterne, toujours placide, malgré mes incessantes et acrimonieuses objections, affirme bien que la Russie est en état de paix et qu'il lui importe de sauvegarder la paix!

Ce que je sens de plus clair dans cette attitude, c'est que les molestations futures, commises au dam des Russes par les Allemands, quelque exorbitantes qu'elles deviennent, ne lui paraîtront jamais un prétexte suffisant pour leur déclarer la guerre. Pourquoi? Parce que les Allemands sont tout près de lui, qu'ils ont, sur sa tempe, le canon de leur revolver et *qu'il a peur* d'eux. Mais si les Japonais déplacent cinquante hommes en Extrême-Orient, M. Tchitcherine, comme l'Extrême-Orient est très loin, fulmine et fait des allusions à l'éventualité où la démocratie russe pourrait avoir à accepter certains appuis, même impérialistes, pour faire face à un tel péril!

[J'aborde alors un sujet brûlant entre tous. Je dis sans transition à M. Tchitcherine que, quoi qu'il arrivât, il serait inadmissible que la Russie dérobât à la France les produits de son épargne. Et, voulant le pousser dans ses

derniers retranchements, je lui décoche une thèse que je prends « sous mon bonnet », mais qui a le mérite de présenter un raccourci très expressif :

« Croyez-le bien, Monsieur le Commissaire, même si le prolétariat français, à la suite d'une révolution, arrivait à la direction de la France, il lui serait impossible de se désintéresser de la dette russe. Le parti socialiste français, en prenant le pouvoir, serait obligé de vous dire : « Cet argent que « vous ont prêté naguère nos bourgeois fait partie de l'héri- « tage de tout le peuple français, car il est sorti du sol fran- « çais ». La Russie demeurera la débitrice de la France quel que soit notre régime. Pourquoi donc la France, pays de civilisation ancienne, de superficie restreinte et dont toutes les ressources naturelles sont depuis longtemps exploitées à leur maximum, pourquoi donc la France serait-elle frustrée par la Russie, pays immensément plus vaste, immensément plus neuf, immensément mieux doté de richesses encore vierges? Ce n'est pas une question de politique, mais une question de justice. Dans tous les cas, Monsieur le Commissaire, croyez-le bien, vous paierez!

— Ah mais! Ah mais! profère d'une voix troublée M. Tchitcherine qui a suivi mon argumentation avec une inquiétude visible, ah mais! ceci est une thèse nouvelle, tout à fait nouvelle.... Je suppose que nos camarades français ne s'écarteront pas des principes d'un sain socialisme.... Il faudra voir. Tout cela serait à examiner soigneusement. Il faudrait se mettre d'accord... bien étudier la question et avant tout ne pas violer les principes fondamentaux.... Je ne sais pas.... Ce serait à rechercher, à bien peser.... »][1]

1. La partie de l'entretien qui se trouve entre des crochets, dans ce livre, n'a point jusqu'à présent été publiée, mais elle était consignée dans mes notes. Cette thèse, après avoir déconcerté en la développant le doux Tchitcherine, je la soumis aussi, à l'improviste, quelques jours plus tard, à Sadoul qu'elle rendit assez perplexe. Notre compatriote finit par convenir qu'au point de vue des emprunts il y aurait sans doute « quelque chose à arranger ». Il est

Et là-dessus M. Tchitcherine me quitta en me saluant avec la plus correcte politesse. Depuis le commencement jusqu'à la fin de notre entretien il m'avait laissé parler en toute liberté sans manifester ni impatience ni énervement. Je ne lui avais rien caché de mes sentiments et à aucun moment il ne m'avait averti d'avoir à les refréner. Or, par la suite, je n'écrivis jamais rien de plus fort que ce que j'avais dit personnellement à M. Tchitcherine, le 30 avril. Pourquoi donc alors, le 30 juillet, me conduisait-on à Tagannka?

II

CHEZ LENINE, AU KREMLIN (4 FÉVRIER 1919)

Je visais deux buts, alors que je demandais à être reçu par M. Lenine pendant les derniers instants de mon séjour à Moscou. Le premier était, je ne le cache pas, de faciliter ma propre sortie du territoire russe et de me protéger contre une récidive, toujours à craindre, des rancunes qui m'avaient déjà fait passer près de cinq mois en prison. Le jour où le réformateur aura vu en moi, songeais-je, le dépositaire de sa pensée, il sera le premier à désirer que j'arrive en France, où mon rôle de publiciste sera de la révéler. Mon second but, que comprendront tous les journalistes de carrière, était de ne point quitter le pays de la révolution sans avoir vu de tout près, en tête à tête, l'homme étrange et mystérieux qui a eu sur son temps une influence si extraordinaire. Certes, l'artisan principal de cette paix de Brest-Litovsk, dont la France a failli mourir, ne pourra jamais être à nos yeux qu'un détestable sire et, à cet égard,

curieux de comparer cette conversation du 30 avril 1918 à la déclaration publiée dans les pages suivantes et qui m'a été faite par Lenine le 4 février 1919.

*M. Lenine est jugé. Mais ne m'est-il pas arrivé maintes fois, dans ma vie d'informateur, d'observer avec une intense curiosité des célébrités dont ma conscience condamnait les actes? De même que le savant goûte du plaisir à étudier une maladie encore peu connue, l'amateur d'âmes se délecte au contact d'intelligences anormales ou monstrueuses. Quel écrivain refuserait d'interviewer Lucifer? M. Lenine a poursuivi des fins que nous réprouvons, mais il les a poursuivies avec une force sans pareille, et c'est cette force-là, cette énergie herculéenne dont on aimerait à découvrir les sources. Aucun homme d'action n'est parti de si bas pour bouleverser, de manière si complète, la société de son époque et pour mettre à l'essai tant de conceptions nouvelles. M. Lenine n'est point un orateur d'une particulière envolée, mais il a su, avec une astuce qui confinait au génie, prendre pour auxiliaires les ignorances, les crédulités, toutes les particularités psychologiques du peuple russe, et, d'ailleurs, sa vie privée, voisine de l'ascétisme, devait naturellement en imposer à ses catéchumènes. Sa conception mondiale et messianique du communisme se mêle à une singulière application aux détails, à une singulière intuition des tactiques les plus opportunes : quoi qu'il advienne, le nom de cet homme qui nous a fait tant de mal marquera inévitablement dans l'histoire du XX*e *siècle.*

Ce soir-là, ayant obtenu un rendez-vous précis, et, muni d'un laissez-passer du commissaire des Affaires étrangères, je franchis sans difficulté les successives portes du Kremlin. La fantasmagorie d'un hiémal coucher de soleil agonisait sur les vieux créneaux de brique; les neiges accumulées avaient des reflets de carmin; des clochers roses et blancs dominaient des campaniles couleur de rouille et de vert-de-gris; les tours antiques et les bulbes d'or flamboyaient dans une symphonie en rouge. Et je me trouvai, cheminant péniblement, dans des cours intérieures pleines de glace et

de verglas. J'arrivai à un vaste palais devant lequel sont entassés les canons napoléoniens, nos canons de 1812. Quelqu'un me dit, me montrant, en face de ces tristes reliques, une porte : « C'est là. » Des escaliers sombres, de longs couloirs déserts, et, baïonnette au canon, des sentinelles inquiètes épelant avec hésitation mon sauf-conduit. Je revois tout cela. Je finis par déboucher dans un petit bureau où, au lieu d'un huissier, il y avait une demoiselle du téléphone installée devant un appareil qui devait être une sorte de « central » desservant tout le Kremlin. Elle écouta ma requête et aussitôt la communiqua à celui que je voulais voir. Et l'on m'introduisit dans une pièce assez exiguë à la porte de laquelle j'eus le temps de lire cette affiche, imprimée en gros caractères :

« Les visiteurs sont priés de prendre en considération qu'ils vont parler à un homme dont les occupations sont énormes. Par conséquent, il leur est demandé d'exposer clairement et brièvement le but de leur démarche. »

Le cabinet, dans lequel je venais de pénétrer, était meublé sommairement, sans aucune recherche ni affectation. Quelques rayons de livres derrière le fauteuil et, au mur, juste devant le bureau, un gigantesque portrait de Karl Marx, enrubanné d'écarlate. C'était tout. Aucun autre ornement que l'image de ce Mahomet, dont Lenine prétend connaître, mieux que personne au monde, le Coran.

Je restai deux ou trois minutes seul dans ce lieu, attendant mon célèbre interlocuteur et évoquant la prodigieuse destinée de celui qu'on pourrait fort justement appeler le mauvais génie de la révolution russe. Certes, j'avais vu cent fois Lenine dans des réunions politiques, mais je n'avais jamais pu l'approcher, car, fidèle jusqu'alors à une discipline désormais périmée, il n'avait jamais voulu recevoir, aux fins d'un entretien pour ainsi dire officiel, un journaliste dit « bourgeois ». Or, ce jour-là, j'allais être accueilli par le pape du communisme, au cœur même du Kremlin,

alors que je me présentais ouvertement, sans aucun subterfuge, comme collaborateur de ce *Temps*, hier encore si honni, si violemment attaqué dans la presse des maîtres du jour. Pour qui a observé, depuis la première heure, les mœurs des initiateurs du bolchevisme, il y avait dans ce seul fait la marque d'une évolution significative et, disons-le, l'esquisse de tout un programme. J'étais d'ailleurs préparé à ce qu'il allait se passer par les propos délicieusement amènes que m'avaient tenus, quelques jours auparavant, des personnages aussi considérables que Kharakhane, commissaire adjoint des Affaires étrangères, et Steklof, le fougueux directeur des *Izvestia*. Évidemment, une tactique et un mot d'ordre avaient été adoptés, tout au moins momentanément, par le comité central exécutif.

Aussi bien, il n'y avait point à douter qu'il fût ainsi. Le fameux manifeste de Tchitcherine, daté du 4 février et adressé aux grandes puissances, venait de paraître. Sans aucun doute, Lenine ne ferait que le confirmer et le commenter. Mais dans quels termes? La porte s'ouvrit. Le « Réformateur » se montra, plutôt court que grand, brave homme au delà de l'imaginable, ondoyant, doux et le visage éclairé par un sourire. Mais il n'est pas du tout terrible, celui dont les discours et les décrets l'ont été souvent et à un degré qui nous semblait extravagant! Il avait le torse enveloppé d'un de ces gilets de laine ou de prétendu poil de chameau, qui se prolongent d'un col de même matière, un de ces gilets qu'on appelle en Angleterre des « sweaters ». M. Lenine me parut très pâli et amaigri et il avait le nez rouge des gens enchifrenés. J'ai maintes fois décrit ce personnage énigmatique au gros crâne chauve, aux petits yeux obliques, si typiques chez les Grands Russiens.

Qu'y a-t-il dans cet être? Une foi mystique, une monomanie ardente qui le rend insensible aux scrupules? Et avec cela, symptôme contradictoire pourtant, une rare habileté manœuvrière, une astuce qui pétille souvent à l'étroit

guichet de ses paupières bridées. Oui, sans doute, mais il n'empêche que je me sens devant un sujet impénétrable, indéfinissable, et j'éprouve un malaise. Décidément, ils avaient raison, ceux qui m'avaient prévenu que cet Attila, quand on l'approche dans la vie privée, a l'air d'un petit bourgeois tranquille et raisonnable.

Parler du manifeste de Tchitcherine était une manière commode de commencer l'entretien. Je le fis. Lenine me répondit en excellent français :

« Eh bien, oui, nous voulons tenter le plus sérieux effort pour nous adapter aux circonstances, dans la période de transition que traverse l'Europe. Un État communiste comme le nôtre peut-il exister, entouré, ainsi que nous le sommes, d'États capitalistes? Ma foi, pourquoi pas? Nous reconnaissons sans ambages qu'il est très difficile à un peuple jeune et peu développé, comme le peuple russe, de subsister sans de nombreux rapports avec les nations plus avancées qui l'avoisinent. Nous avons besoin de techniciens, de savants et de toutes les innombrables œuvres de l'industrie universelle. Aujourd'hui surtout, que les forces productrices de la Russie sont détruites, il est clair que nous sommes incapables de développer, par nos seuls moyens, les immenses ressources de ce pays. Dans ces conditions, et bien que cela ne nous soit pas agréable, il nous faut admettre que nos principes, valables actuellement à l'intérieur de nos frontières, doivent, hors de nos frontières, faire place à des accords politiques qui nous permettent de vivre. Ainsi donc, nous proposons très sincèrement de reconnaître que nous devons payer les intérêts des emprunts extérieurs, et, faute de numéraire, nous les payerons avec du blé, du pétrole et toutes sortes de matières premières, qui, certes, ne nous feront pas défaut dès que nous pourrons travailler à peu près normalement. »

J'écoutais, fort édifié, les propos du maître du Kremlin, car, six mois auparavant, j'avais été traîné en prison, et

durement tenu en réclusion de rigueur pour avoir écrit que les Russes finiraient par être obligés de rémunérer leurs emprunts extérieurs. Je me rappelais aussi tels meetings de l'été de 1917 où l'agitateur Lenine annonçait l'imminence d'une révolution universelle et préconisait l'annulation de tous les emprunts. Je revoyais ce drame révoltant : la dissolution de la Constituante, accusée par la minorité bolcheviste de vouloir faire des concessions aux Alliés.

« Nous sommes décidés aussi, moyennant des arrangements qu'il faudrait préalablement discuter, à accorder des concessions forestières et minières à des citoyens des puissances de l'Entente, à la condition, toutefois, que les principes essentiels de la Russie soviétiste soient respectés. Bien plus, nous irions jusqu'à consentir, sans plaisir, il est vrai, mais avec résignation, à des cessions de territoires de l'ancien empire de Russie à certaines puissances de l'Entente. Nous savons que des capitalistes anglais, japonais et américains désirent vivement de telles cessions. En ce qui concerne la France, nous ne savons pas. Il semble qu'il y ait en France, à notre endroit, deux courants opposés.

[En somme, il s'écrit des choses excellentes en France, c'est incontestable. Ainsi, tenez! Avez-vous lu *Le Feu*, par Henri Barbusse? Voilà une œuvre qui a eu un très grand succès, qui a été goûtée par un vaste public. Hé bien, mais c'est du bolchevisme, cela! Nous n'avons jamais dit autre chose![1]] Quoi qu'il en soit, ajouta M. Lenine, en poussant, pour la première fois, un de ces petits éclats de rire étouffés, qui, lorsqu'il est à la tribune, font partie, pourrait-on croire, de ses procédés oratoires, si l'on nous présente des demandes raisonnables, nous y obtempérerons pour obtenir la paix. Si l'on veut exiger de nous trop de choses, nous lutterons, nous nous défendrons. Les puissances occiden-

1. Le passage qui figure ici entre crochets avait été omis dans notre premier récit de notre entretien.

tales commencent à s'apercevoir qu'il n'est pas du tout si facile de nous vaincre qu'on avait d'abord voulu se l'imaginer. Une paix sincère serait ce qu'il y aurait de mieux pour tout le monde.

Nous nous déclarons absolument prêts à transiger, et même, dans ce but, à nous rendre, s'il le faut, à l'île des Princes ! Ah ! ah ! Quoique, disons-le franchement, il y ait là vraiment une drôle d'idée. L'île des Princes ! Ah ! ah ! Pourquoi l'île des Princes ? Mais il n'y a personne à l'île des Princes ! »

M. Lenine fait encore entendre un éclat de rire guttural, puis il continue :

« Une caractéristique démonstration de nos intentions, c'est la concession que nous avons accordée à une société internationale, concernant la construction du *Veliki Severni Pout*, c'est-à-dire du grand chemin de fer du Nord. En avez-vous entendu parler ? Il s'agit de cette voie ferrée d'environ 5000 verstes qui, de Soroka, station qui se trouve vers le milieu de la ligne de Pétrograd à Mourmansk, près du golfe d'Onega, doit, par Kotlass, franchir l'Oural et aboutir au confluent de l'Obi et de l'Irtich. Des forêts immenses et véritablement vierges, des forêts dont l'étendue fabuleuse atteint huit millions d'hectares et toutes sortes de mines inexploitées tomberont dans le domaine de la compagnie constructrice. Eh bien, mais puisque nous ne sommes pas en état de mettre nous-mêmes en valeur tout ce nouveau monde, quel mal y aurait-il donc, en définitive, à ce que nous en chargions une compagnie étrangère ? Il s'agit d'une propriété de l'État cédée pour un certain laps, probablement quatre-vingts années, et avec le droit de rachat. Nous n'exigerons de la société rien de draconien. Que les lois du Soviett, comme par exemple l'observation de la journée de huit heures, sous le contrôle des organisations ouvrières, soient respectées, et cela nous suffira. Évidemment, cette combinaison s'écarte singulièrement du

pur communisme ; tout cela ne correspond pas à notre idéal, et il faut dire que cette question du *Veliki Severni Pout* a soulevé de très vives controverses dans nos journaux du Soviett. Mais, en dernier ressort, nous avons décidé d'accepter ce que l'époque de transition que nous traversons rend nécessaire.

— Croyez-vous donc, dis-je, qu'après les périls courus ici par les capitaux étrangers, périls qui ne semblent pas écartés, et dont on peut craindre d'un instant à l'autre l'aggravation, il se trouverait des financiers assez audacieux pour venir engloutir en Russie de nouveaux trésors? Ils ne commenceraient, sans doute, un tel travail que sous la protection d'une force armée, venue de leur propre pays. Consentiriez-vous à une pareille occupation?

— Elle serait tout à fait superflue, car le gouvernement bolcheviste observerait fidèlement ce qu'il aurait signé, mais tout point de vue peut être envisagé. »

J'attirai alors mon interlocuteur vers la discussion des questions générales. Il dit :

« L'avenir du monde? Je ne suis pas prophète. Mais ce qui est sûr, c'est que l'État des capitalistes et du *free trade*, comme par exemple l'était naguère l'Angleterre, cet État se meurt. L'État futur monopolisera tout, achètera tout, vendra tout[1]. L'évolution du monde le conduit inévitable-

1. On lisait dans les journaux de Paris, du 17 septembre 1919, cette information :

« M. Petitjean, député de la Seine, vient de déposer une proposition de loi tendant à faire baisser immédiatement le prix de la vie par la suppression des intermédiaires inutiles.

« Aux termes de cette proposition, il serait institué à Paris, sous la direction du Ministère du Ravitaillement, un Office central de ravitaillement ouvert seulement aux marchands en gros et chargé de répartir entre eux les denrées périssables. Les négociants en gros pourraient faire partie de l'Office sans avoir à verser de cotisation, à condition de s'engager à ne revendre aux détaillants qu'aux prix normaux.

« Tout négociant en gros qui n'adhérerait pas à l'Office se trouve-

ment vers le socialisme, à travers diverses formes transitoires, diverses variantes, diverses phases d'une évolution qui tend vers un but unique. Qui eût cru, il y a quelques années, que la nationalisation des chemins de fer, en Amérique, fût possible? Et pourtant c'est un fait accompli, de même qu'on a vu cette République acheter tout le blé du pays pour en faire l'usage le plus favorable à l'État. La Ligue des Nations sera extrêmement difficile à constituer, mais, de ces tâtonnements, une forme nouvelle de la civilisation finira par sortir. L'expérience communiste entreprise chez nous n'a pas encore une valeur décisive, c'est clair. La Russie est un peuple à part, dont le degré de culture intellectuelle ne correspond point du tout à la culture occidentale. La question de la terre pose ici des problèmes qu'on ignore chez vous. Songez donc que la petite propriété rurale n'a guère été créée qu'il y a quelques années par Stolypine, En Russie, dès que l'archaïque gouvernement autocratique s'est effondré, il n'y avait aucune force qui pût s'opposer à l'explosion de la révolution sociale. En Allemagne et en France, où les armatures anciennes sont énormément plus solides qu'elles de l'étaient chez nous, une révolution est beaucoup plus ardue *à commencer* que ce ne fut le cas en Russie. Mais, en revanche, si un régime socialiste s'établissait en France ou en Allemagne, il serait bien plus facile que chez nous de le perpétuer dans ces pays. C'est que le socialisme trouverait spontanément en Occident des cadres, des capacités, des organismes, toutes sortes d'auxiliaires intellectuels et matériels qui nous font défaut ici. Jusqu'à présent, le caractère de la révolution allemande n'apparaît pas clairement. Je ne peux pas encore me prononcer, il faut attendre. Mais aussi, entre les condi-

rait, d'après certaines dispositions du projet, dans l'impossibilité de continuer ses affaires.

« M. Petitjean estime que si ce système était appliqué il en résulterait du jour au lendemain une baisse de 50 pour 100. »

tions sociales de l'Allemagne et celles de la Russie, antérieurement à la chute de la monarchie, dans ces deux pays, quelle colossale différence! En résumé, je vous le dis, l'expérience semble prouver que chaque groupement humain s'achemine vers le socialisme par ses voies particulières. C'est ainsi, par exemple, que chez les Lettons, bien que ceux-ci aient naguère fait partie de l'empire des tsars, la révolution ne suit pas exactement la même marche que chez nous. Une grande vérité apparaît éclatante : le vieux monde ne pourra plus longtemps exister. La situation économique engendrée par la guerre va inexorablement précipiter son effondrement. Tout ce qu'on a pu dire, tout ce qu'on peut dire contre l'État-patron n'a rien empêché et n'a point retardé une évolution qui se fait d'elle-même. Pour remédier aux imperfections que des critiques, d'ailleurs impuissants, attribuent à l'État-patron, il faudra créer, imaginer de nouveaux moyens de contrôle et de coercition. Mais, quant à essayer d'empêcher l'État de devenir le patron, il n'y a rien à tenter dans ce sens. L'inévitable s'accomplit et il s'accomplira pour ainsi dire par son propre poids. Dites tout ce que vous voudrez, par exemple, contre les tartes à la crème, cela n'empêchera pas que leur goût savoureux n'ait besoin d'aucune démonstration, car suivant le proverbe anglais (M. Lenine cite un proverbe que je ne connais pas) : « La meilleure preuve que les tartes à la crème sont bonnes, c'est que tout le monde les mange.... » Tous les peuples mangent et mangeront, de plus en plus, la tarte socialiste.... D'ailleurs, proféra le réformateur d'une voix lente dont l'accent avait soudainement changé, si nous vivons encore un peu... nous verrons des choses formidables, des choses auprès desquelles tout ce que nous avons vu jusqu'à présent n'aura été qu'un jeu d'enfant. L'inévitable s'accomplira. »

L'œil du pape bolchevik flamboyait; le véritable Lenine venait de se montrer; le loup avait laissé apparaître sa ter-

rible mâchoire soudainement surgie à travers la peau d'agneau qui l'avait dissimulée un instant. Et cette dernière phrase nous révélait toute la tactique de l'homme redoutable, en présence duquel je me trouvais. A tout prix prolonger l'existence d'une Russie communiste et (suivant son expression personnelle si fréquemment répétée), pour y parvenir, *lavirovatt*, louvoyer, au besoin ruser, ronronner, faire patte de velours aux puissances étrangères; adopter le classique jeu turc : c'est-à-dire opposer les uns aux autres les intérêts des grandes nations. Sacrifier, en cas de nécessité extrême, des tronçons de ce qui fut l'empire afin de protéger, contre toute intrusion, l'admirable oasis où doit être maintenue, dans toute sa pureté, la doctrine sacrée exprimée par les décrets de M. Lenine.

Cet exemplaire modèle des sociétés nouvelles doit être conservé pour être le sanctuaire de la justice. Qu'importe à M. Lenine que, dans ce sanctuaire, des millions de créatures meurent de faim et qu'on n'y voie que spoliations et carnages! Tout cela est transitoire. M. Lenine ne vit pas dans le présent; il rêve du monde nouveau dont il aura été l'apôtre et le précurseur. La caractéristique de cet homme qui vient de me parler si tranquillement, comme un ingénieur exposant, en des termes de vulgarisation, une affaire technique, est, décidément, d'avoir une prodigieuse confiance dans ses propres opinions, dans ses propres desseins. Aussi, pour les réaliser, on peut tout faire, tout simuler, tout oser, tout détruire. L'ancienne morale n'est qu'un leurre.

M. Lenine me considéra à la dérobée et, comme je ne lui avais fait aucune objection et que j'avais constamment dodeliné de la tête, il pensa, probablement, que je n'étais pas un criminel tout à fait aussi endurci qu'il se l'était d'abord imaginé; aussi voulut-il m'adresser un mot qui me concernât personnellement :

« Vous êtes sans doute venu en Russie il y a quelques mois? me demanda-t-il avec un aimable intérêt.

— Plus, beaucoup plus », me bornai-je à répondre!

Que pouvais-je dire? Je possédais la preuve que M. Lenine, si occupé qu'il se fût toujours trouvé, était, depuis longtemps, au courant de ma présence en Russie et que rien de ce qui concernait mon incarcération et mon étrange libération conditionnelle ne lui était inconnu. Seulement, il jugeait plus convenable d'ignorer officiellement ce que j'avais dû subir; il s'informait courtoisement de moi comme de quelque étranger de passage envers lequel on tient à être poli. Il me regardait avec une parfaite innocence et il me serra fort cordialement la main avec la plus charmante hypocrisie, songeant sans doute que, lorsque l'on feint, il ne saurait y avoir de limite à la feinte.



CHAPITRE IX

MOSCOU AU DÉBUT DE 1919

I

... Ainsi, quoique la société policée de l'Occident, à cause de ses mœurs traditionnelles et de ses habitudes d'esprit, soit presque dans l'impossibilité d'en évoquer une suffisante image, il existe, présentement, une partie du monde où le « grand soir » communiste a substitué ses réalités aux réalités qui nous paraissent normales. La ville aux bulbes d'or, Moscou, cité des empereurs, est le lieu d'élection où s'est accompli le cycle des réformes triomphales et des reconstructions décisives. Voici le printemps de 1919 qui commence ; les organisateurs du bonheur touchent à l'aboutissement de leur œuvre. Contemplons-là ! Promenons-nous parmi les merveilles surgies dans la cité des enchanteurs.

La création de l'Icarie moscovite, pendant les derniers mois de 1918, s'opéra très vite, et la capitale subit des changements, pour ainsi dire, instantanés. Celui qui se retrouva, soudainement, dans les rues, après avoir été privé pendant quatre ou cinq mois de la liberté de se mouvoir, constata, vers le 1er janvier, que trois magasins sur cinq étaient clos, oui, perpétuellement clos, et que les deux autres ne renfermaient guère plus que du vide. Voilà un grand progrès ! Assoupi sous les neiges et presque désert, le *Kouznetzky Most* (le « Pont aux Maréchaux », une voie qui correspondait à notre rue de la Paix), fameux depuis plus d'un siècle pour ses élégances cosmopolites, ne montrait

plus que des devantures verrouillées, des impostes et des volets de bois, ou bien encore des vitrages fendus à travers lesquels on apercevait, dans un grand désordre, des comptoirs délabrés et des cartons béants. Et partout, dans toute l'immense ville, le tableau était le même. Il ne se fait plus de commerce à Moscou. Des milliers de vendeurs et de vendeuses sont sans travail. Qui donc nierait la grandeur de la révolution!

La socialisation épargne à peine davantage l'humble boutique que le magasin opulent. Du jour au lendemain, deux gardes rouges arrivent, porteurs ou non d'un papier crasseux; ils déclarent au patron que son commerce est nationalisé : il lui reste quarante-huit heures pour déguerpir et emporter ses hardes. Mais déguerpir où, vers quel asile et avec quels moyens? La question n'est pas posée. La communauté, à ceux qu'elle prive soudainement de leur avoir, n'inflige point l'humiliation de leur accorder une indemnité. Elle les envoie simplement mourir ailleurs. Et voilà pourquoi on voyait, à chaque instant, des gens remorquant eux-mêmes, sur quelque primitif traîneau, les pièces les plus indispensables de leur mobilier. C'étaient des nationalisés qui, débarrassés, désormais, du souci des affaires, étaient en quête de quelque refuge. Ce tableau, devenu courant, n'étonnait plus personne et ne donnait même lieu à aucun signe extérieur de désespoir. Tel qui, naguère, au bon vieux temps, sortait fréquemment en voiture à deux chevaux, et n'avait que répugnances pour toutes les vulgarités de la vie, s'assimile aujourd'hui, dans la rue, au plus humble cheval et marche attelé à quelque traîneau, chargé de meubles ou de quelques bûches de bois obtenues à grand'-peine. Les réformateurs, en prouvant ainsi que toute créature humaine pouvait être convertie en bête de trait, ont sans aucun doute fait faire une conquête à l'esprit humain.

D'après tout ce que j'ai vu et entendu, la dépossession,

suivant les provinces du pays, ou suivant même les quartiers des villes, suivant aussi le genre de commerce ou d'industrie des victimes, s'opérait d'une manière non point uniforme, mais avec des modalités diverses et des variantes innombrables dues au caprice des agents d'exécution. Quelquefois aussi, des pots-de-vin bien employés ou des services opportunément rendus suffisaient à retarder l'exécution d'une sentence d'ailleurs inévitable. Car le résultat final doit être le même pour tous les tenanciers d'une exploitation quelconque, puisque, d'après les décrets du Soviett, l'unique exploitant et l'unique répartiteur des produits doit être l'État ou la commune. Une question qui se pose très souvent c'est celle de savoir si le propriétaire évincé sera admis à demeurer attaché à l'entreprise comme un employé dont le labeur sera rémunéré suivant le tarif ordinaire. On a vu bien des cas où les comités d'ouvriers, ayant conscience de la valeur technique du patron exproprié, ont insisté pour qu'il demeurât leur collaborateur rétribué. Presque tous les grands industriels et commerçants français : MM. Siou, Brocard, Dufourmantel, Pléneau et beaucoup d'autres, à la suite de la dépossession qu'ils ont subie, ont renoncé à une lutte inutile et sont rentrés en France. Par contre, les trois frères Giraud, propriétaires d'une des plus vastes fabriques de soierie du monde entier, ont choisi de ne pas s'en éloigner. Alors que leur résidence somptueuse et ornée des plus riches collections est aujourd'hui occupée par des prolétaires conscients, nos compatriotes ont pu garder pour en faire leur logis une sorte de petite annexe de leur ancienne habitation. Et, bien qu'ils n'aient pas même le droit de brûler une seule bûche de leur propre bois sans la permission du comité ouvrier, qui a substitué son autorité à la leur, du moins, ils conservent, avec ce qui fut autrefois leur domaine, l'apparence d'un contact.

En décembre, en janvier et jusqu'à ce printemps, à grands fracas de coups de marteau, à grand tintamarre de

tôles et de planches précipitées ignominieusement sur les trottoirs, toutes sortes d'ouvriers, juchés sur des échelles, s'employèrent conscieusement à décrocher les enseignes dorées ou argentées qui avaient jusqu'alors lui à la façade des établissements de commerce. Finies les respectables inscriptions disant que tel ou tel magasin était celui des frères Davidof et que tel autre, fondé en 1840, appartenait à Gregorovitch père et fils. A la place des anciens écriteaux gisant dans la neige, on fixait des enseignes de dimensions et d'aspect rigoureusement uniformes, sortes de bandes de toiles où des caractères, peints en rouge, montraient les sévères indications soviétiques. Par exemple : telle grande horlogerie portant naguère le nom d'une famille très connue en Russie est devenue le magasin d'horlogerie n° 1. Et l'on trouve, répartis dans la ville, les magasins d'horlogerie n° 2, n° 3, n° 4 et ainsi de suite. A l'exception de la séculaire librairie française tenue aujourd'hui par Mme Tastevin, et épargnée jusqu'à mon départ, toutes les librairies de Moscou sont ainsi numérotées et ne sont plus que les filiales d'un organisme unique le « *Central-Librairie* ». Les boutiques des bouquinistes elles-mêmes, sans exception, ont été nationalisées (c'est-à-dire confisquées), et c'est un comble, plusieurs de ces revendeurs ont été arrêtés comme spéculateurs. Désormais, chaque branche de l'activité humaine, agrégée, dépend directement d'un « Central ». Il y a le *tsenntro-coton*, le *tsenntro-flotte*, le *tsenntro-alimentation*, le *tsenntro-métallurgie*, en un mot tous les *tsenntro* qu'on puisse imaginer. Mais commes ces *tsenntro* n'ont rien, ou presque rien, à répartir dans leurs magasins de vente, nous nous trouvons en présence d'une socialisation du vide, d'une nationalisation du néant et de la famine érigée en idéal social.

Les expropriations et réquisitions ont quelquefois eu un caractère de férocité stupide dont le seul récit prouverait, aux socialistes occidentaux, tout ce qu'il y a de spécifiquement barbare dans le bouleversement du monde russe.

Naguère, de savants spécialistes étrangers commirent l'erreur de croire que la Russie était, au point de vue patriotique et militaire, une nation comparable aux autres grandes puissances européennes, mais la guerre a révélé l'inanité de cette illusion. Je me demande si quelques socialistes de l'Ouest ne commettent point aujourd'hui une erréur de même sorte. Si, parce que Lenine se recommande de Karl Marx, ils s'imaginent que l'immense Russie soit en état de concevoir, comme nous, les principes du socialisme, ils se trompent. La Russie est la Russie et il y a dans sa révolution quelque chose de particulier à sa nature, et j'oserais dire d'idiosyncrasique. Une simple anecdote entre tant d'autres ;

Quel mal avaient fait de chétifs petits vieux, les uns paralytiques, les autres aveugles, quand la garde rouge vint les chasser de l'asile moscovite où s'écoulaient leurs derniers jours? Ces indigents, certes, étaient inoffensifs et ceux qui procédaient à leur éviction le savaient. Mais l'immeuble qu'occupaient ces misérables était réquisitionné par les autorités soviétiques et cela suffisait. Il fallait que l'ordre du Soviett fût exécuté, et il le fut. On chassa donc dans la rue ces malheureuses épaves, sans examiner, un seul instant, au préalable, quel autre refuge elles pourraient découvrir. Vous représentez-vous cette fuite de vieillards sans yeux, à travers tout l'inconnu, tous les remous d'une capitale en révolution? Quoi! Est-ce vrai? Est-ce que des Russes ont pu commettre une action aussi épouvantable? On nous les disait si accessibles à la pitié, si miséricordieux, si doux! Il semble, d'après bien des observations, que ce peuple trop peu évolué soit charitable seulement quand il est croyant, quand il se sent assujetti à la foi chrétienne. S'il s'affranchit brusquement de la foi, on dirait parfois qu'une régression le ramène à la sauvagerie des premiers âges. S'imaginer qu'on puisse établir une analogie quelconque entre la crise russe et un idéal quel qu'il soit, né dans les sociétés occidentales, cela serait une duperie. La

Russie est une partie du monde dont l'organisation sociale et les mœurs sont trop particulières, trop primitives pour qu'elle entretienne des solidarités profondes avec cet Occident auquel elle ne ressemble pas.

Dans ce pays où le prolétariat exerce, nous affirme-t-on, sa dictature, la vérité est que plus des 90 centièmes de la population ignorent tout du socialisme. Ce sont des paysans uniquement préoccupés de conserver les terres prises par eux aux grands propriétaires ou à l'État. Ces paysans ont été favorables à la secte des bolchevistes quand celle-ci leur a facilité la conquête du sol; ils lui sont hostiles depuis qu'elle a dirigé contre eux des bandes chargées de réquisitionner leur blé. La socialisation du commerce était naguère, pour les bolchevistes, une question de programme; elle est devenue, pour eux, en ce qui concerne la réquisition des céréales, une cruelle nécessité. Pour ne pas laisser mourir de faim la totalité des habitants des villes et considérant la répugnance que montrent les paysans à livrer leurs céréales au prix fixé par la taxe, les bolchevistes ne savent faire mieux que d'aller s'en emparer par la force. Les moujiks s'arment et résistent. Des combats sanglants sont livrés. De part et d'autre on fusille, on massacre. Où va-t-on? Famine! Famine! Toujours la famine!

Encore faut-il bien distinguer, bien analyser les caractères de cette famine.

Elle n'est pas tout à fait ce qu'on se figure chez nous. Le classement des cartes d'alimentation, en quatre catégories, met à la disposition du Soviett un irrésistible moyen d'intimidation et de chantage. Jamais, je crois, en aucun temps, le gouvernement d'un pays, éprouvé par la disette, ne fit peser — oserai-je risquer cette image? — une aussi effroyable pince-monseigneur sur la conscience de ses étiques administrés. En effet, s'il y a peu de vivres en Russie, tout de même ce « peu » est une réalité tangible. Il y a peu de vivres, mais il y en a. Or, ces vivres insuffisants,

mais existants, sont presque uniquement réservés aux citoyens et aux citoyennes dits de la première catégorie, c'est-à-dire à ceux qui adhèrent ouvertement aux institutions des bolchevistes. La secte usurpatrice, en définitive, s'occupe assez peu du degré de sincérité de ces solidarités. Tout ce qu'elle demande, c'est d'avoir des collaborateurs soumis qui ne discutent point son autorité et ne complotent point contre elle. Ainsi donc, tout ce que le Soviett peut réunir de comestible, il l'attribue d'abord et avant tout à l'armée rouge, puis, secondement, aux porteurs de cartes de la première catégorie qui sont ses fonctionnaires, ses employés, ses médecins, ses professeurs, ses instituteurs, ses ingénieurs, la masse des ouvriers de ses usines, en un mot tous ceux qui le servent ou font mine de le servir. Les porteurs de cartes de la première catégorie obtiennent, au prix comparativement très minime fixé par la taxe officielle, une quantité de vivres qui, sans doute, ne correspond point à leurs besoins, mais avec de grands efforts et en dépensant tout ce qu'ils gagnent, ils parviennent tant bien que mal à se procurer les suppléments indispensables, c'est-à-dire quelques aliments achetés en fraude. Sans doute, ils sont malheureux, leur vie est précaire à l'extrême, mais enfin ils réussissent à végéter. La situation des porteurs de cartes de la troisième et de la quatrième catégorie est infiniment plus tragique, car ceux-là ne reçoivent des autorités qu'une ration absolument dérisoire; ils doivent, pour subsister, compter presque exclusivement sur des denrées achetées en contrebande à des porte-balles venus de très lointaines campagnes et entrés secrètement dans les villes, à la faveur de la nuit. Or, au régime de la contrebande, le pain noir, qui valait 15 roubles la livre de 410 grammes au début de février, atteignait en avril le prix inouï de 30 roubles. Le sucre s'acquiert très difficilement à des prix qui dépassent de beaucoup 100 roubles la livre. La viande, quand on en découvrait, coûtait, au début de l'année, de

30 à 50 roubles. Les pommes de terre gelées valaient 6 ou 7 roubles, et des lots de fruits, entièrement pourris, étaient enlevés avec empressement, et à un prix élevé, par des gens que la faim tenaillait. Quant aux rares cochers qui circulent encore, ils ont simplement centuplé leurs prix et réclament aujourd'hui 60 roubles pour une course qui valait autrefois 60 kopeks[1]. De tels détails montrent l'atroce situation de tous ceux qui, en Russie, veulent sinon résister aux bolchevistes, du moins n'avoir point de contacts avec eux. Si on ne les fusille pas, si on ne les emprisonne pas, du moins on les condamne à l'inanition. J'emploie ce mot sans aucune métaphore, au sens propre et réaliste qu'il comporte.

Il est facile, à distance, quand on ne manque de rien et qu'on lit son journal dans une sécurité profonde, de lancer l'anathème aux infortunés débris de l'*Intelligentsia* russe, aux malheureux bourgeois en détresse qu'on n'accuse de n'avoir *rien fait*. Celui qui a bien observé les conditions géographiques et sociales de la Russie doute qu'ils eussent jamais pu, — clairsemés, désarmés et n'ayant les uns avec les autres que de difficiles contacts, — résister aux masses aveugles, enflammées, tout d'abord, par la voix des démagogues.

Il fallait que l'éruption eût lieu comme elle a eu lieu et que tout moyen de production finît par être détruit car, seul, l'excès de la souffrance devait assagir ces populations enfantinement crédules.

1. Voici, d'après un Français, les prix de la fin de juin 1919, époque à laquelle il a réussi à quitter Moscou : Pain, de 50 à 60 roubles la livre, viande 90 à 100 roubles, viande de cheval 60 roubles, sucre 180 à 200 roubles, pommes de terre 15 roubles, beurre 180 à 200 roubles, café 165 à 200 roubles, œufs 150 à 175 roubles les dix. La farine blanche valait de 3000 à 3500 roubles le *poud* (40 livres) et la farine noire de 1800 à 2200 roubles le *poud*. Un poulet valait 500 roubles ; une dinde 1000 roubles. Le bois de chauffage a totalement disparu, on n'en trouve à aucun prix.

Mais, apercevez-vous maintenant de quel atroce moyen de persuasion disposent les bolchevistes ? A ceux qui conspirent, ou qui sont accusés de conspiration, le feu de peloton. Aux suspects, la prison. Pour les plus nombreux, ceux qui eussent voulu s'abstenir, se terrer, demeurer ignorés : l'interminable torture de la faim. Aussi, au début de 1919, combien de milliers d'agents et d'affiliés bolchevistes sont en réalité des infortunés à bout de force, des vaincus que l'absolue nécessité a obligés à s'inféoder aux usurpateurs. Combien d'hommes qui, après avoir risqué courageusement naguère la mort sur le champ de bataille, s'amollirent et faiblirent devant les angoisses de la geôle ! Combien d'hommes énergiques qui, demeurés en liberté, eurent cependant à capituler devant les affres de la faim ! J'en connais personnellement beaucoup et de fort estimables.

II

Ceux qui, en Russie, vaincus par la misère, ont fini par adhérer, en apparence du moins, au parti bolcheviste, ceux-là ont plutôt droit à notre pitié qu'ils ne méritent notre ressentiment. Voulant le prouver, je citerai, à titre d'exemple, la véridique histoire d'une famille de Moscou. La mère de cette famille, veuve d'un général de l'ancien régime, a été privée de sa pension par les maîtres du jour. Son âge et ses regrets l'attachent aux traditions qui furent sa vie : elle croit que seule la monarchie — et la monarchie sous sa forme la plus absolue — peut faire le bonheur de la Russie. Sa fille, institutrice des écoles communales, a des sentiments moins réactionnaires ; elle partage les opinions de la section la plus modérée du parti K. D. et souhaite l'avènement d'une monarchie constitutionnelle analogue à celle de l'Angleterre. Quelques mois après le coup d'État des bolche-

vistes, en octobre 1917, événement qui lui parut monstrueux, l'humble fonctionnaire fut soudainement mise en demeure d'opter; il fallait qu'elle démissionnât, qu'elle se condamnât et qu'elle condamnât sa mère au plus horrible dénuement ou bien qu'elle adhérât publiquement aux principes du Soviett. Son jeune frère, mutilé au cours de la guerre, était aussi à sa charge et sous son toit. Après de douloureux scrupules de conscience, l'institutrice accepta l'inévitable : elle signa, et, officiellement, elle devint une personne pénétrée de ces mêmes idéals communistes qu'elle juge utopiques et funestes. Or, il advint qu'un jour son frère aîné, officier d'artillerie, ancien élève du corps des pages, chevalier de Saint-Georges, deux fois blessé au front, réapparut à Moscou après un séjour en Allemagne où il avait été retenu comme prisonnier de guerre. Lui aussi, cet esprit dont j'ai pu apprécier la lucidité et la fermeté, il a des opinions libérales; perplexe, il hésite entre la monarchie constitutionnelle et un républicanisme fédératif. Tant que cet homme de conscience posséda un kopeck, tant qu'il put vendre quelque partie de son vêtement, il demeura stoïque. Mais l'instant vint où il constata que sa présence au foyer familial n'aboutissait qu'à augmenter l'affreuse détresse de ces deux femmes qui diminuaient encore leurs repas, au delà du possible, pour lui réserver quelque bouchée. Que faire? Point d'argent, point de vivres, et aucun moyen de s'en procurer. Il ne fallait point, quand la plus effroyable crise se déroulait, songer à obtenir, dans le commerce ou dans l'industrie, le moindre emploi. Aucun autre métier ne s'offrait à lui que son propre métier. Mais alors? Que décider? Considérez aussi que la faiblesse physique d'un organisme perpétuellement privé de nourriture diminue chaque jour davantage la force morale d'une âme aux abois. C'était fatal! Cet homme famélique, mon ami, après de longues absences, rentra chez ses parents, annonçant qu'il gagnerait désormais 800 roubles par mois. Et il

exhiba une carte de première catégorie qui lui donnait droit à l'obtention immédiate de quelques vivres. Lui aussi, contraint par la hideuse misère, il s'était, comme tant d'autres (oui, convenons-en, comme des milliers d'autres officiers), engagé dans cette armée rouge pour laquelle il n'avait jamais senti et ne ressentira jamais que haine et mépris. Eh bien, moi, parce que je suis averti de toutes les circonstances où cette action s'est accomplie, parce que je sais de quelles souffrances cette « lâcheté » s'est entourée, je ne condamne pas cet homme, je l'absous; je dis qu'il n'avait point d'autre alternative que de se brûler la cervelle ou de faire ce qu'il a fait.

Oui, sans doute, on peut toujours se suicider. Mais quoi? Faut-il donc que tout ce qui subsiste encore de la jeunesse militaire, faut-il que toute la classe intellectuelle, pour ne point manger le pain noir des bolchevistes, se détruise de ses propres mains? Un tel sacrifice s'est-il jamais vu en aucun temps et en aucun pays? Et d'ailleurs, à quoi servirait-il, sinon à abandonner définitivement la place aux usurpateurs? Faut-il que des vétérans, quand ils rentrent de captivité, portant de glorieuses blessures, s'anéantissent comme ces samouraï d'un temps que les Japonais d'aujourd'hui trouvent d'ailleurs fort lointain et fort démodé? Non, car notre nature nous pousse impérieusement à aimer la vie malgré ses cruautés et à espérer des revirements, des révolutions nouvelles, des temps meilleurs : l'heure des revanches. La famille dont j'ai brièvement dit le sort a cédé à des nécessités devant lesquelles ont faibli de très nombreuses familles russes. Peu à peu l'*Intelligentsia* est contrainte à se mettre à la solde des bolchevistes; elle n'a le moyen de leur résister qu'en proportion des ressources cachées qui peuvent encore demeurer à la disposition de certains de ses membres.

Ainsi, le blocus économique, que les puissances de l'Entente emploient à l'égard de la Russie, ce blocus, s'il est

une arme extrêmement efficace contre le bolchevisme, est aussi une arme dont le taillant abat, jusqu'à présent, beaucoup plus d'innocentes victimes que de coupables endurcis. En effet, plus ou moins, les usurpateurs, leur armée, leurs séides trouveront toujours à manger, et en tout cas, même si l'on en arrivait à la pénurie complète, nul autre qu'eux ne dévorerait le dernier quintal de farine. Par contre, ceux qui depuis longtemps ont commencé à succomber, ce sont précisément nos partisans, nos amis, les gens raisonnables, ceux qui se sont longtemps efforcés de nous défendre.

Certes, ce n'est pas que je prétende entreprendre ici la critique du blocus. Faute d'une intervention qui eût dû être menée en temps opportun et avec les forces nécessaires, faute d'autres manœuvres que la sagacité des gouvernements de l'Entente médite peut-être aujourd'hui, le blocus est sans doute le procédé le plus actif qu'on puisse employer pour réduire, à la longue, à merci les audacieux aventuriers qui, sans l'ombre d'une excuse, ont osé commettre ce sacrilège de disperser une Assemblée librement élue par le peuple. Seulement, comme il vaut mieux bien connaître les résultats des moyens que l'on fait agir, même si l'on est fermement persuadé que l'on ne saurait cesser de s'en servir, disons-nous bien que le blocus, chaque fois qu'il fait souffrir un bolchevik, a déjà mis à la torture, dans les grandes villes, cent innocents désarmés.

Si deux cambrioleurs, hérissés d'armes, se jettent dans un immeuble habité par une quarantaine de ménages amis de la paix et démunis d'aucun instrument ou engin propre à donner la mort, allons-nous, pour exterminer une paire de scélérats, mettre le feu à toute la vaste habitation et incinérer, en même temps que les déprédateurs, les citoyens inoffensifs qui avaient cru voir en nous des sauveurs? Le dilemme qui se présente à nous est accablant. Ravitailler la Russie, tant que le régime actuel se prolongerait, ce serait

consolider au pouvoir la folle secte que les difficultés économiques parmi lesquelles elle se débat harassent chaque jour davantage et finiront par renverser. Ne pas ravitailler la Russie et continuer le blocus c'est, pour embarrasser quelques-uns de nos ennemis, anéantir dans les grandes villes ce qui a subsisté de nos amis.

Telle est, encore une fois, l'abominable alternative qui se pose aux Alliés. Quel génie politique imaginera une solution nouvelle qui ne serait ni l'intervention proprement dite — puisqu'on n'en veut décidément pas, — ni le blocus, et qui pourtant obligerait les spoliateurs à faire enfin amende honorable devant l'Assemblée constituante?[1]

La seule contemplation des rues de Moscou renseigne un observateur attentif et l'aide à comprendre la contrainte effroyable subie actuellement par tous ceux qui seraient tentés de résister aux usurpateurs. Quelles ressources trouver dans une ville où le commerce est mort et où l'industrie agonise? Pas une banque n'est ouverte, sinon à de rares instants et pour des versements dérisoires ne permettant aucune transaction. Pas un seul journal n'est imprimé, hormis les organes du Soviett. Il n'y a plus un seul café qui fonctionne ni un seul restaurant, à l'exception des réfectoires populaires et d'un petit nombre de tables d'hôtes

1. A la fin de septembre 1919, les Alliés, après certaines hésitations, semble-t-il, déclarent qu'ils vont encore resserrer le blocus. Il est intéressant de noter que Kerensky, dans une interview avec le correspondant de l'*United Press*, le 21 septembre, s'est prononcé contre le blocus, dans les termes suivants :

« Une révolte intérieure est le seul moyen qui permette de déloger les rouges.

« Mais une révolte semblable sera impossible tant que les Russes n'auront pas de nourriture. Les bolcheviki monopolisent entièrement tout le maigre ravitaillement qui existe encore. Le blocus leur fournit en outre l'arme la plus solide, car ils racontent au peuple que tout le mal dont il souffre provient du blocus. Si les Alliés renonçaient au blocus, qui viole toutes les lois de l'humanité et fait mourir les femmes et les enfants, la Russie pourrait se sauver elle-même. »

végétariennes. Plus un seul hôtel non plus, sauf quelques *traktirs*, quelques auberges des faubourgs qui ont dû leur sauvegarde à l'effervescence de leur vermine.

L'hôtel Métropole, l'un des grands caravansérails de l'Europe, est devenu la « première maison du Soviett », et l'hôtel National porte l'appellation de « deuxième maison ». Fussiez-vous Vanderbilt ou Rockefeller, vous ne découvririez pas, dans tout Moscou, une chambre dans un établissement convenable. Toute la place disponible est réservée aux commissaires, sous-commissaires et aides-commissaires; tout est l'apanage des réformateurs. Dans ces salons du rez-de-chaussée où naguère, parmi les plantes exotiques, s'alanguissaient les élégances les plus raffinées et les femmes les plus captivantes d'un monde très cosmopolite et quelquefois aussi très équivoque, grouille et bruit aujourd'hui la progéniture turbulente de messieurs du Soviett.

Regardez, mais taisez-vous! La famine et l'épidémie ravagent la ville; dans toutes les maisons, des gens souffrent et meurent. Regardez, mais taisez-vous! Comment cela? Oui. Il y a des mouchards partout. Un mot prononcé imprudemment dans un tramway peut vous faire conduire en prison. Quoi! Des mouchards? Oui. Taisez-vous bien! Point de critiques! Ceux qui se sont décerné le droit de « dicter », au nom du prolétariat, n'admettent pas qu'on les juge. Le doux laisser-aller, la molle anarchie des premiers temps de la révolution sont oubliés; plus de meetings dans les rues, plus de réunions libres en aucun lieu; plus de discussions nulle part. Il est interdit de penser ou du moins de laisser deviner qu'on a pensé. Un autoritarisme farouche est la caractéristique des maîtres du jour. Ces êtres pugnaces, aheurtés à leurs idées, ont bouleversé la vie russe telle que nous la connaissions il y a quelques mois encore, et parfois même ils ont fait, en passant, un peu de bien.

A Moscou, pendant quelque temps, ils ont presque rétabli la sécurité de la rue — telle fut du moins mon impression

personnelle — et, à force de fusiller des brigands, ils ont abouti à cette amélioration, au moins momentanée, qu'on a pu circuler dans la capitale sans se faire dévaliser, comme cela survenait à chaque instant avant l'été de 1918. Ils ont fait disparaître de la voie publique la hideuse prostitution qui la souillait; ils ont maintenu, avec la plus rigoureuse sévérité, la prohibition du commerce des boissons alcooliques et mené une guerre acharnée contre les spéculateurs. En constatant ces quelques résultats, nous avons voulu prouver notre impartialité. Mais c'est tout ce qu'on pourrait faire valoir pour la défense des énergumènes qui ont été les initiateurs de la guerre civile et de la terreur, et qui ont fait aboutir la révolution à une révoltante tyrannie.

A travers les brumes impénétrables, couleur de suie et couleur de sang, qui planent sur ce pays et où nul œil ne peut se vanter de discerner clairement le secret des heures futures, une vérité, toutefois, se montre avec évidence. Les difficultés économiques où se débattent les commissaires augmentent chaque jour. On ne sait pas quand et comment ils tomberont, mais on ne peut pas concevoir comment ils parviendraient à ne pas tomber. La multiplication incessante des signes représentatifs de la valeur a déprécié le rouble au delà du concevable. Nous sommes à la veille du jour où la monnaie russe n'aura plus aucune puissance d'achat. Elle s'évanouit précisément à cause de l'énormité de sa masse. Déjà, dans de très nombreux villages, les paysans, en payement de leur blé, livré en contrebande, ont préféré, à ces liasses de roubles, avec lesquels ils ne peuvent, eux, rien se procurer, de vieux paletots, des paires de bottes, des objets d'utilité générale. De plus en plus, le troc, l'échange direct des marchandises se substituent aux procédés normaux du commerce.

Au marché de la Soukhari Bashnia, à Moscou, on vend (et j'ai vendu moi-même) pour trois cents ou quatre cents roubles les plus sordides défroques, et de telles hardes sont

emportées à la campagne par des colporteurs qui jugent efficace de les proposer aux paysans pour recevoir d'eux des sacs de farine. Les complets-vestons les plus élimés et les plus graisseux, les bottes les plus éculées, se transformaient instantanément à la Soukhari Bashnia en une copieuse poignée de roubles. Mais comme je l'expérimentai par moi-même au cours de mes successives randonnées où je circulais, ma marchandise sur le bras, parmi les groupes de revendeurs tartares ou juifs, c'était se préparer une amère déception que de vouloir présenter sur le marché, un *siourtouk*, une redingote, ou bien une *visittka*, une jaquette. Pour ces oripeaux bourgeois tenus en suspicion légitime par le prolétariat triomphant, on n'obtenait pas d'offres supérieures à soixante-dix ou quatre-vingts roubles. Un de nos compatriotes voulant se débarrasser de son haut de forme qui portait la marque d'un chapelier de la rue des Trois-Cailloux, à Amiens, eut un haut-le-corps en entendant qu'on lui en donnerait seulement *un rouble!* Mais tout le reste, les nippes les plus pouacres, le linge le plus pauvre, la friperie la plus misérable, tout « valait », tout devenait monnaie. Cette monnaie, digne de la hotte d'un chiffonnier, est cependant, aux yeux des moujiks, supérieure à des paquets de billets de banque. C'est que nombre de ces moujiks regorgent déjà de papier-monnaie, de ces assignats surabondants, dont la réputation devient chaque jour plus louche. Que va-t-il advenir le jour où, décidément, cette opinion prévaudra que le papier imprimé par le Soviett ne représente absolument plus rien et où, dans les villes, hormis les maigres denrées départies aux porteurs de cartes, rien de solide, rien de substantiel ne pourra plus être acquis par tous ceux auxquels le Soviett déverse ses avalanches de roubles?

Une autre disparition, tout aussi alarmante, aux yeux d'un commissaire clairvoyant, c'est celle du prolétariat lui-même, dans un pays où justement les dictateurs actuels ont

voulu nous donner à croire qu'ils « dictaient » au nom de la masse prolétarienne. Sujet passionnant entre tous, puisqu'il met en cause le principe fondamental où les usurpateurs avaient feint de trouver la justification de leur *pronunciamiento* d'octobre 1917.

Qu'appelait-on, en effet, le prolétariat? C'était, évidemment, la population ouvrière des grands centres industriels. Cette population, de tout temps, en Russie, n'a formé qu'une proportion infime des masses humaines qui peuplaient l'empire. Les multitudes rurales de la Russie, exclusivement préoccupées des revendications agraires, que perpétuait parmi eux la tradition orale; ces multitudes ignorantes, dénuées de la plus élémentaire culture et nullement informées des principes socialistes, ne constituaient point un prolétariat, mais une sorte de nébuleuse humaine, immense réservoir des idées et des mœurs les plus primitives. Or, voici que, précisément, la prétendue dictature du prolétariat, en ruinant radicalement l'industrie et en amenant la fermeture graduelle du plus grand nombre des usines, a contraint ce même prolétariat urbain à émigrer en masse des villes, où il était jadis concentré, et à retourner chercher sa sauvegarde dans une existence agricole. En raison même de sa mise en pratique, le principe de la dictature du prolétariat, chez nos anciens alliés, perd chaque jour davantage le peu de légitimité qu'il ait jamais eu, puisque le prolétariat s'amoindrit d'autant que les usurpateurs s'imposent plus impérieusement en son nom. Peu à peu, devant l'anéantissement de l'industrie russe et l'exode des ouvriers vers ces villages, dont la plupart d'entre eux, d'ailleurs, étaient originaires, la question agraire tend à effacer toutes les autres questions révolutionnaires; peu à peu les opinions des ouvriers, quand ils sont absorbés par la glèbe, redeviennent des opinions de paysans. Or, si le prolétariat urbain, le prolétariat affamé a pu quelquefois approuver les expéditions, les razzias entre

prises dans les villages par les gardes rouges des grandes villes, pour y découvrir les cachettes de blé, par contre, les paysans, eux, prennent les armes et livrent de sanglants combats aux ravisseurs, afin de défendre les produits d'un sol qu'ils ont conquis et partiellement fait valoir.

Et c'est ainsi que le ruisseau peu profond, mais empoisonné du prolétariat bolchevik, tend à refluer et à s'enfoncer dans les sables de l'immense plaine russe où ses eaux, graduellement, perdent leur virulence. Tel prolétaire, révolutionnaire, se change vite, une fois retourné aux champs, en un cultivateur que passionnent surtout les avantageuses répartitions de la terre et les problèmes de l'agriculture. Cultiver! Mais comment cultivera-t-on demain? Il ne faut pas se le dissimuler, dans certaines provinces de la Russie, la disette est si grande que l'on a déjà dévoré jusqu'aux semences. Le Soviett s'était préoccupé, depuis longtemps déjà, de conclure des marchés avec le Danemark pour obtenir de ce pays les grains indispensables aux semailles futures. Mais l'inexorable blocus empêche ces expéditions de s'effectuer et la pénurie ne pourra par conséquent que s'accroître. Ainsi, de quelque côté que l'on se tourne, toujours on voit grandir les spectres de la famine et de la mort.

III

Cette ville de Moscou, en ce début de l'an 1919, n'est que torpeur et souffrance, et, pendant le jour, toute la vitalité qui lui reste semble s'être attachée aux lignes de tramways dont les véhicules, parmi des voies presque désertes, se traînent, surchargés de grappes humaines qui s'entassent, en dépit de toutes les prohibitions, jusque sur les marchepieds ou sur les tampons. Point de promeneurs bénévoles,

peu de piétons et presque pas de voitures dans ces rues et sur ces places où la désorganisation révolutionnaire a laissé s'accumuler des montagnes de neige et de glace. A Pétrograd aussi, les tramways fonctionnent, mais ils sont infiniment moins surchargés que ceux de Moscou. C'est que depuis le printemps de 1918 déjà l'ancienne capitale du nord, à demi évacuée, abandonnée par le Soviett, a perdu toute activité, toute signification même, et il y a un an déjà que la vie politique et sociale de la Russie s'est concentrée autour du Kremlin moscovite.

Quand la nuit tombe, à Moscou, certaines lumières, à des devantures couvertes d'affiches, s'allument qui, de manière inattendue, évoquent l'idée d'une vie civilisée et s'obstinent à luire comme un lointain reflet de la joie de vivre. Le croirait-on, cinémas et théâtres regorgent chaque soir, et, il s'inaugurait même, à l'instant de mon départ, de nouvelles salles de spectacle. Jamais les troupes artistiques n'ont mieux joué qu'actuellement, ni avec autant de succès, si bien que, dans les principaux établissements, il est souvent impossible d'obtenir des billets si on ne les a pas achetés sept ou huit jours à l'avance. On grelottait en janvier dans les salles non chauffées; on grelottait! Mais quoi? Est-ce que l'on ne grelottait point tout autant à son domicile? La pénurie de combustible est aussi complète que celle des denrées. Pendant des journées entières, le malheureux bourgeois, serré dans sa pelisse, devait se morfondre en son logis sans feu, quand le froid atteignait encore 12 ou 15 degrés. Dès lors, pourquoi eût-on hésité à se rendre au théâtre où, tout au moins, une certaine chaleur collective émanait d'une humanité accumulée et où quelque fiction, écartant la sombre réalité, versait au cœur des citadins un peu d'oubli, un peu d'illusion, un peu de rêve.

Le nom de Chaliapine, comme par le passé, apparaît périodiquement en vedette sur les placards de l'Opéra de Moscou ou de celui de Pétrograd. De même que l'écrivain

Maxime Gorki fait aujourd'hui mine de s'être rallié aux bolcheviki, Chaliapine, qui a chanté naguère devant des parterres de rois, chante maintenant en l'honneur du prolétariat et fait vibrer de ses hymnes la Maison du peuple. Cet artiste habitué aux énormes cachets a préféré, récemment, à une liasse de roubles, deux ou trois pouds de farine blanche, luxe inouï qui souleva beaucoup de commentaires.

C'est peut-être au théâtre que l'on constate le mieux l'importance de la révolution survenue dans ce qui fut l'empire des tsars. Toute la société opulente et élégante de l'ancien Moscou a totalement disparu, dispersée par la peur ou détruite par le massacre. Plus de femmes décolletées et endiamantées, plus d'officiers chamarrés, plus de richissimes marchands, plus d'étrangers cossus, plus d'intrépides vide-bouteilles! Et, nonobstant, les théâtres sont combles. Ceux qui s'adressent le plus à l'intelligence des spectateurs comme le *khoudojestvenni* sont ceux dont on se dispute le plus avidement les moindres places. Point de doute : un public nouveau a surgi, un public qui, sous le régime impérial, osait peu se montrer ou bien n'en avait pas le moyen, un public fruste, indifférent par goût, ou par nécessité, à toute complication de la toilette; un public sombre, émacié, sobre de mots, sec de gestes, noir de vêtements, un public qu'on croirait composé uniquement de contremaîtres, d'instituteurs, d'étudiants et de nihilistes désabusés, un public au contact duquel on peut déambuler sans risquer ni heurt, ni scandale, car il promène pendant les entr'actes, avec une philosophie silencieuse qui découle probablement d'une longue habitude de souffrir, sa langueur et ses ventres creux.

On gèle dans la rue, on gèle dans sa demeure, on gèle au théâtre et cela dans un pays où le combustible, en réalité, regorge! Le chauffage des habitations, en Russie, se fait au bois; or, Moscou et Pétrograd sont entourés de forêts. Plu-

sieurs personnes, dignes de foi, m'assurent avoir vu, aux abords même de ces deux villes, d'énormes provisions de bûches, non seulement coupées, mais séchées et prêtes à flamber. Dès lors, s'il n'y a rien à brûler dans les deux capitales, c'est que les bolcheviki n'ont pas pu, pas su ou pas voulu transporter ces réserves. La complète paralysie des transports est manifeste, non seulement sur les immenses voies ferrées de la Russie, mais dans les limites mêmes de Moscou.

Un caprice des dictateurs obligea, pendant plusieurs jours, tous les habitants et toutes les habitantes de la ville, âgés de moins de quarante-cinq ans, à descendre dans la rue, armés de pics, de pelles et de pioches, pour accomplir une besogne qui incombe, en temps normal, aux concierges des immeubles et aux ouvriers de la ville. Il s'agissait de désencombrer les trottoirs et les chaussées d'une phénoménale quantité de glace et de neige qu'une négligence particulière à ces temps troublés avait laissée s'y amasser au cours de l'hiver. On eût pu charger de cette besogne les sans-travail, tous ceux auxquels leur situation officielle de chômeurs vaut de toucher de l'État un revenu régulier. Mais des sans-travail qui eussent travaillé fussent devenus des travailleurs qu'il eût fallu payer beaucoup plus cher. Et puis, l'occasion était trop précieuse de causer quelque tracas à de malheureux bourgeois faméliques pour qu'on la laissât échapper : de par la loi, chacun ou chacune dut venir faire, sur la voie publique, sa corvée, et cet obligatoire sport d'hiver fit surgir nombre de jolies femmes et de ravissantes jeunes filles qu'on s'imaginait avoir pu depuis longtemps s'évader de Moscou. Mais, quand la neige fut amoncelée, des deux côtés de la rue, en hauts et épais retranchements, la ville ne disposa d'aucun des véhicules qu'il eût été nécessaire d'employer pour aller la déverser entre les quais de la Moskwa. Presque point de chevaux et très peu de camions automobiles ! Finalement, l'énorme

masse d'eau congelée demeura sur place ou bien fut entassée dans les squares et les jardins, n'attendant que la première tiédeur de mai pour se répandre en flaques et putridités. Voilà comment Moscou conserva, jusqu'au début du printemps, l'aspect qu'il eut tout l'hiver : celui de quelque bourgade sibérienne ensevelie sous des monticules de neige.

Quelquefois, au lointain des rues blanches et glissantes, le passant entend, soudainement ému et frissonnant, monter des chœurs, dont la mélodie lente et si connue de tous, évoque le bon vieux temps, la Russie tsarienne, l'ancienne discipline, les vétérans à la poitrine couverte de croix, toute la pompe de la monarchie disparue. Ce sont des groupes de chanteurs régimentaires qui, d'un pas impeccable, avec cette allure compassée qui rappelle le régime d'autrefois, entonnent les vieilles mélodies guerrières, les vieux airs traditionnels, mais avec des paroles composées depuis la Révolution et qui disent la gloire du prolétariat. Étrange, cette exhumation, cette parodie de mœurs militaires tant honnies, tant vitupérées !

Sur les boulevards, sur les places, des recrues mornes et flasques font l'école du soldat, instruites par des sergents à grosses moustaches. Aucun de ces nouveaux troupiers ne semble avoir la moindre envie de se battre et la plupart, sans doute, détestent les bolchevistes, parce que ceux-ci les ont arrachés à leur vie coutumière. Mais, la crainte du feu de peloton les maintient dans l'ordre ; ce feu de peloton qui a, d'ailleurs, de tout temps, et à peu près dans tous les pays, été dans des cas analogues le plus puissant des moyens de persuasion. Les chefs de l'armée rouge, d'après tout ce qu'ils laissent voir d'elle à Moscou, cherchent, de plus en plus, à constituer, sous le drapeau rouge, une imitation de ce qu'était l'armée impériale; ils ont réussi à mobiliser plusieurs classes et à créer tout au moins, au point de vue militaire, l'apparence de quelque chose d'existant tandis que, jusqu'à l'été de 1918, cette apparence

n'existait même pas. Voilà ce qu'on veut dire quand on prétend que l'armée rouge est devenue une force considérable : elle est certainement considérable, relativement au néant absolu des mois antérieurs et relativement aussi aux contingents infimes qu'on lui a jusqu'à présent opposés. Voilà en définitive l'unique distraction de la rue, ces soldats qui chantent et qui s'escriment.

Que regarder aux vitres des magasins? Tout, graduellement, a disparu : les seuls comestibles spécieusement savoureux qu'on puisse y admirer encore, sont, hélas! ces postiches de carton peint, ces « similis » ventrus qui, tout comme au temps des empereurs, s'obstinent, à l'étalage des marchands, à représenter des jambons, des pâtés et de grasses poulardes rôties.

Les librairies sont envahies, monopolisées par la littérature soviétique, rêche et rébarbative. Les dictateurs dictent en typographie comme en tout. De même qu'ils ont supprimé la presse entière, à l'exception de leurs propres journaux et que, pour posséder la certitude d'être les meilleurs publicistes de la Russie, ils ont fait disparaître la totalité des talents et des capacités honorés jadis par la Russie intellectuelle (et jusqu'aux rédacteurs des divers groupements socialistes qui ne sont pas *leur* groupement), de même, il est désormais impossible de rien éditer qui ne soit quelque glose sur Karl Marx, quelque histoire de la révolution d'octobre ou un exposé des « conquêtes » du prolétariat. Impossible de se faire imprimer à qui n'est pas commissaire ou sous-commissaire; à qui n'a pas obtenu l'estampille du comité exécutif, celle du Soviett ou de quelque autre autorité du parti communiste. Dans ce pays fortuné, la lumière n'a pas besoin de jaillir de la discussion. Aveugle et indigne de vivre, celui qui ne se contente pas de l'éblouissante clarté irradiée du Kremlin.

Pendant le mois de décembre et de janvier, à la devanture de l'une des principales librairies du Soviett, celle qui

est installée au rez-de-chaussée de l'ancien hôtel National, on put voir une caricature qui représentait un militaire français, une sorte de brutal soudard, saisissant violemment au cou, de ses deux mains crispées, une paysanne alsacienne. « *Comment les Français comprennent le droit des peuples à déterminer eux-mêmes leur destinée!* » disait, sous ce dessin, une légende significative. C'était là le digne corollaire de ces nombreux articles du journal officiel, les *Izvestia*, où des germanophiles incorrigibles gémissaient régulièrement, à la même époque, sur les déboires survenus au peuple allemand, et dénonçaient les grossières convoitises des Alliés. Oui, il faut bien le dire, et tous les Français présents à Moscou, à cette époque en témoigneront, le ton de la presse des bolchevistes, au début du 1919, fut celui d'une larmoyante commisération envers les infortunés Teutons. Ainsi se manifestait, de manière significative, l'attachement indéfectible, indéracinable, et l'on pourrait dire superstitieux, d'une partie au moins du personnel soviétique à l'égard de tout ce qui est allemand. Il faut compter aussi avec l'espèce de haine sournoise que ces gens éprouvent envers la France : celle-ci, ayant ce malheur d'être, en Russie, la principale créancière, doit évidemment être considérée comme la principale ennemie. Les bolchevistes, en réalité, sont encore ahuris que cette France insolente ait osé être victorieuse alors que, en juin et en juillet 1918, les crieurs de journaux de Moscou clamaient déjà sa défaite imminente et les horreurs du bombardement de Paris, ce Paris vers lequel l'envahisseur s'avançait, chaque jour davantage, nous affirmait-on, en une poussée irrésistible....

Non loin du lieu où était exposé ce dessin malfaisant, on voyait, on voit encore, à une sorte de pan coupé, de gigantesques peintures murales, où, dans un tourbillon de couleurs miroitantes, on croyait distinguer une rangée d'hommes nus brandissant des torches. C'était là une partie des décorations symboliques que de vertigineux cubistes

ou sur-cubistes avaient fait subir à la ville, lors des fêtes commémoratives de la révolution d'octobre. Tout près de là aussi s'étale la longue rangée des baraques de bois de l'*Okhotni Riad*, sorte de marché destiné à la vente des comestibles et où, au bon vieux temps, la truculence des amoncellements de poissons, de viandes et de légumes, parlait de surabondance et de prospérité inépuisable. Aujourd'hui, l'intérieur de ces huttes est presque vide, mais, en revanche, leur extérieur n'est plus sordide comme autrefois; leurs grossières parois ont été enluminées des décors les plus chatoyants. Les fantaisies de la couleur y flamboient superbement. Ces édicules infimes, ces anciens garde-manger semblent avoir été changés en monuments commémoratifs de l'ère où l'on mangeait, et ils rutilent comme les ailes des plus magnifiques papillons. On y voit d'énormes fleurs, des corbeilles diaprées et toutes sortes de motifs allégoriques, déliquescents et altièrement incompréhensibles. Hélas! le seul peuple qui puisse se contenter, pour son dîner, d'une devinette esthétique, c'est le peuple sans estomac dont le Soviett a éparpillé la sombre foule dans tous les squares et dans tous les jardins. En Occident, l'érection d'une statue n'a lieu, en général, qu'après deux ou trois années de conciliabules, d'études préliminaires et parfois de concours suivis de controverses de la presse. Le Soviett, lui, beaucoup plus expéditif, a fait surgir en quelques semaines les effigies de quarante ou cinquante des grands réformateurs de la pauvre humanité. Sur des socles en bois, où des toiles peintes simulent des blocs granitiques, d'épaisses masses de terre glaise représentent Spartacus ou Marat, Stenka-Razine ou Karl Marx, et une quantité d'autres héros et de bienfaiteurs dont je ne me rappelle plus les noms. Il y en a partout, habillés ou nus, debout, assis ou accroupis : les uns, sans corps, juchent leur tête au sommet d'un long et maigre piédestal, les autres, aperçus la nuit sur les pelouses des parcs ou au

détour d'une allée, ont quelque chose de sinistre et de fantomatique. Ainsi tout, dans la Russie soviétique, porte la marque de l'improvisation fiévreuse, de l'effort éphémère au sens propre de ce mot : fait en un jour et pour un résultat d'un jour

On s'attriste à voir ces fragiles effigies larmoyer sous les frimas et déjà perdre, avec leur cimier de neige ou leur diadème de glaçons qui dégringole, une partie de leur occiput. Sans doute, et comme vous vous en rendez compte, et malgré des preuves incommensurables d'utopie et de folie, on soupçonne, malgré tout, quelque vague apparence de bonnes intentions éducatrices dans cette tentative d'ornementation. Hélas ! dans tout ce qui se crée ici, au milieu du plus effarant tohu-bohu, le passant croit deviner que les pétrisseurs et les reconstructeurs d'un lendemain chargé de menaces, ont dû, plus d'une fois, se dire : « Qu'importe la solidité future de ce qui, de toutes manières, durera plus longtemps que nous-mêmes. »

IV

Les commissaires, cela n'est pas niable, et nous avons précédemment tenu à le reconnaître, ont voulu tenter un certain effort, baroque et excentrique c'est vrai, mais enfin une espèce d'effort, pour attirer l'attention des masses russes vers les raffinements esthétiques. C'est au cours d'une visite des musées que se trouvent révélés, à l'improviste, à l'observateur, des détails qu'aucune imagination n'inventerait. Il existe à Moscou une collection magnifique, la galerie Schtchoukine, plus riche qu'aucune autre en tableaux des maîtres français les plus modernes : Monet, Renoir, Degas, Sisley, Cezanne, Gauguin, Matisse et Picasso y sont représentés par des œuvres nombreuses et

significatives. Mais plusieurs des noms que je viens d'écrire témoignent qu'une semblable exposition ne saurait être visitée utilement que par des personnes cultivées, des personnes averties au préalable et en d'autres lieux, au cours de multiples contemplations et méditations antérieures, des hypothèses qu'on peut essayer de faire sur les intentions d'un artiste, même quand on doit s'avouer qu'on ne les démêle pas du tout. Or, parmi tant d'œuvres ésotériques, de chevelus délégués du commissariat de l'instruction publique traînent, chaque jour, à leur suite, des groupes nombreux d'adolescents et d'adolescentes au teint blême, pauvres enfants des usines, affaiblis par la famine et si tristes sous leurs vêtements couleur de misère! Ces infortunés, à l'œil blafard, promènent, sur les plus inquiétantes audaces du cubisme, le regard qu'un veau appliquerait à des signes mathématiques établissant la démonstration de la racine cubique! Et les virtuoses, verbeux, intarissables, continuent leur conférence, se rendant compte peut-être ou soupçonnant vaguement qu'eux-mêmes ne comprennent pas très bien tout l'incompréhensible qu'ils sont chargés de nous expliquer.

C'est ainsi que se mène l'éducation des nouvelles couches prolétariennes sous la République communiste et de même que Lenine, assuré de son propre génie, a voulu transformer l'univers à lui seul et d'un seul coup, de même voici que le commissariat de l'Instruction publique entend changer instantanément de petits apprentis qui n'ont encore rien vu, en disciples de Matisse.... Sois esthète ou tu ne feras qu'un mauvais citoyen!

A la galerie Tretyakof, qui est le Luxembourg moscovite, l'enseignement donné par les spécialistes artistiques du Soviett aux groupes de garçonnets et de fillettes qu'ils emmènent dans leur sillage a un caractère plutôt social qu'esthétique. Devant les innombrables tableaux où des instants de la vie du dix-neuvième siècle ont été perpétués,

le conférencier ne s'occupe que sommairement de l'art du peintre. Il dit bien quelques mots du dessin et de la couleur, mais il tend surtout à nous donner à réfléchir. Sommes-nous devant quelque toile où la vie intime d'un grand propriétaire est évoquée, le conférencier s'écrie :

« Voyez, mes amis, approchez-vous; étudiez bien la physionomie égoïste et stupide de ce privilégié de l'ancien temps; c'était l'un de ces êtres qui n'avaient eu que la peine de naître pour disposer de tous les biens de la terre; c'était l'héritier de l'un de ces immenses domaines que des ancêtres scélérats avaient constitués par la rapine et par l'intrigue. Le vice et la vanité sont peints sur le visage de cet oisif, de ce parasite, de cet ennemi naturel du prolétariat. »

Si, au contraire, la scène représente des paysans penchés sur la glèbe, l'orateur exalte le labeur fécond : « Désormais, ces vaillants, qui se courbent tout le jour sur les sillons, ne travailleront plus pour nourrir des maîtres cupides. Grâce à la révolution d'octobre, ces enfants du peuple ne produiront que pour le peuple ! »

Ainsi, chaque tableau, en présence de la jeunesse des ateliers et des écoles, est commenté dans un sens hostile à ceux qui firent partie des classes possédantes. Tout, dans les propos des propagandistes, tend à prouver l'ineptie, l'incapacité de ceux qui, naguère, étaient riches : seul le prolétariat a reçu du ciel toutes les vertus propres à une humanité digne de ce nom, et c'est déjà lui faire un grave affront que de n'être point l'un de ses membres. Malheur à ceux qui furent heureux! Seuls les pauvres ont droit à une place au soleil. Tel serait le *leitmotiv* de toute cette rudimentaire éducation sociale et comme l'idée fondamentale du mouvement communiste actuel. Les anciens riches le sentent; ils s'efforcent d'assurer leur sécurité en imitant les « bonnes manières » d'aujourd'hui, c'est-à-dire celles des gens qui ont toujours été des misérables. C'est la mode

nouvelle, mademoiselle! Je connais une famille qui fut brillante sous l'ancien régime et dont le père, très résigné déjà à cette idée qu'il est ruiné, ne sort plus qu'en costume de pauvre; ses deux filles, naguère des jeunes filles du monde des plus accomplies, ne se coiffent jamais plus d'un chapeau; elles se contentent, sur leurs cheveux, du *platok*, c'est-à-dire du mouchoir ou du châle de l'ouvrière. Elles ont trouvé des emplois dans les bureaux du Soviett et elles se sont adaptées, sans murmurer, à leur condition du jour présent. Elles aussi, elles attendent avec cette plasticité, cette patience devant la chronicité de la souffrance, si particulière aux Russes; elles attendent un je ne sais quoi, un renouveau, une résurrection, la renaissance de tout ce qui jadis constitua la civilisation. Combien ont dû ainsi se plier, se courber devant l'inévitable, sous peine de disparaître totalement!

Ainsi, sans épisodes sensationnels et sans anecdotes, dans une existence figée et morte, marquée seulement par le récit de nos croissantes privations, s'écoula, pour moi, la courte période pendant laquelle, entre ma sortie de prison et mon départ définitif de la Russie, j'observai pour la dernière fois, ensevelie sous la neige, la capitale extraordinaire où se déroule l'interminable grand soir. « Il n'y a rien au-dessus de Moscou, dit le proverbe, à l'exception du Kremlin, et rien au-dessus du Kremlin, excepté le ciel. » Ah! le ciel! N'ai-je pas vu moi-même, de mes yeux, dans les geôles, les plus hauts dignitaires du clergé orthodoxe? Cinq cents églises érigent en vain, dans les profondeurs de l'espace, leurs clochers sonnants et leurs tours suppliantes, Lenine est toujours le nouveau tsar du Kremlin, le tsar de la terreur et le tsar de la faim, et ce pape du communisme se sent plus infaillible que le pape de Rome.

Parfois, dans l'affliction de cette ville angoissée, des scènes rapides, des instantanés pathétiques—bien que nous fussions si blasés! — nous ont cependant fait éprouver un

frisson inattendu. Deux processions funéraires, celle d'un Russe et celle d'un Français; synthétiques expressions de la fantasmagorie macabre que nous traversons, ne s'effacent pas de mon souvenir.

Un jour, les accents de *l'Internationale*, exécutée sur un rythme solennel, annoncèrent l'approche du cortège qui conduisait au champ de repos un jeune chef bolchevik, tué au front du Sud, et dont le Soviett voulait faire, aux yeux des masses, un modèle héroïque. Des cavaliers débouchèrent d'abord, montés sur des chevaux dont la belle apparence étonna. Puis, sur un affût de canon décoré de branchages et de couronnes, le cercueil, sans couvercle, béant, exhibait le cadavre livide. Et derrière marchaient cinq ou six personnes d'allure modeste et respectable qui semblaient appartenir à la petite bourgeoisie intellectuelle : la famille! Une hampe, fixée verticalement sur ce char, portait très haut, dans l'espace, les vastes plis d'un drapeau rouge qui, aperçu de loin, planait au-dessus de toute la procession, comme un nuage de pourpre. Une batterie d'artillerie suivait, et l'on vit qu'elle était bien attelée. Mais, ce qui était remarquable, c'était le défilé des députations envoyées, du front, par l'armée rouge pour accompagner le mort jusqu'à son tombeau. Mines farouches, allures sinistres, visages de brigands; têtes ou membres entourés de pansements, rien ne manquait à ce groupe pour lui donner un aspect à la fois désordonné et terrible. Il y avait là, sans aucun doute, quelques-uns de ces sous-officiers de l'ancien régime, quelques-uns de ces soldats dévoyés dont le grand remous révolutionnaire avait formé les premiers cadres ou, en tout cas, une sorte d'élite de l'armée rouge. Leur aspect parlait de combativité sauvage et il contrastait d'une manière frappante avec la physionomie morne et flasque des jeunes soldats que le commissariat, à la suite de mobilisations hâtives, essayait de former à la même heure, sur les places publiques. C'est ainsi que, au cours des mois futurs, l'armée

rouge se montrera d'une qualité très variable, selon que ses ennemis rencontreront ce qui reste de ses contingents les plus anciens et les plus aguerris, ou bien la grande masse des mobilisés nouveaux dont l'incorporation n'a été obtenue que par la terreur.

Quelques jours plus tard, la dépouille de notre distingué compatriote et compagnon de captivité, M. Darcy, était apportée dans la petite église Saint-Louis des Français. La plupart des membres de notre colonie, tous ceux, en somme, qui n'avaient pas encore quitté Moscou, étaient présents à ces obsèques, et l'abbé Vidal rendait un dernier hommage au mort en une éloquente oraison funèbre. M. Darcy avait succombé à une hémorragie cérébrale, dans une maison de santé, où, arraché enfin à la geôle, il avait été transporté déjà mourant et quand rien ne pouvait plus être tenté pour le sauver. M. Darcy, pendant plusieurs jours, avait, sans recevoir aucun soin, agonisé à l'hôpital de la prison de Boutirky où les bolcheviki le tenaient enfermé. Il n'y a point de mots assez forts pour dépeindre l'horreur de cet hôpital où les prisonniers politiques sont soignés pêle-mêle avec les détenus de droit commun et où ceux-ci, au détriment des hommes les plus respectables, pratiquent le vol de la manière la plus cynique et la plus révoltante. Repaire sinistre, hideux cloaque où les malades, privés de nourriture et de médicaments, tourmentés par la vermine et harcelés par les malfaiteurs, se changent vite en moribonds. Détail significatif et strictement exact : à la prison de Boutirky, quand un médecin ou un simple gardien veut montrer quelque intérêt à un détenu politique, il l'adjure premièrement et solennellement de ne jamais se déclarer malade et de ne jamais se laisser porter à l'hôpital, considéré par tous comme un coupe-gorge et un foyer de pestilence. Là, notre infortuné camarade, faute des soins d'une sœur de charité, recevait ceux d'un *assassin*. L'instant devait venir vite, où, après avoir prononcé quelques paroles de désespoir, il finit par

perdre connaissance. Quand, enfin, la courageuse Mlle Carlier, de la Croix-Rouge française, obtint la permission de transférer cette victime dans une maison de santé, elle était mourante. J'ai dit, en d'autres pages, le dévouement admirable de Mlle Carlier. Le vœu unanime des prisonniers français est que cette vaillante femme reçoive de la République une récompense digne des services qu'elle a rendus[1].

M. Darcy était, sans contredit, l'une des personnalités financières les plus considérables et les plus en vue de toute la colonie française en Russie et il avait été, dans ce pays, le promoteur de plusieurs entreprises des plus importantes. Tous les Français de Russie témoigneront de sa générosité, de son hospitalité et de la libéralité avec laquelle il accueillait chaque demande en faveur des souffrants et des humbles. Son hôtel, du quai Français, à Pétrograd, correspondait à sa haute situation de fortune. On se représentera quelle épreuve il subit quand il fut arraché à son atmosphère habituelle et jeté aux sordides cachots de la prison de Boutirky. Cette épreuve, il la supporta d'abord avec stoïcisme et même avec bonne humeur. Mais il donna des signes de découragement quand, à la suite d'un caprice des bolcheviki, il se vit, soudainement, séparé de quelques Français et de quelques Anglais qui avaient été jusqu'alors, dans une chambre commune, ses compagnons de détention. L'isolement relatif où il se trouva parmi des détenus russes qui lui étaient inconnus détermina chez lui un subit état de dépression auquel il devait succomber, mais que des soins normaux eussent, sans doute, victorieusement combattu.

Quand le char funèbre quitta l'église Saint-Louis des Français, les deux plus grandes des splendides couronnes qui le décoraient, fixées de chaque côté du cercueil, étaient enrubannées de larges nœuds tricolores et nous prouvâmes

1. Au mois de juin Mlle Carlier a été, à son tour, mise en prison. Son crime? Elle avait fait le bien. Cet acte sauvage ne peut que contribuer à discréditer, davantage encore, les bolcheviki.

à la population de Moscou qu'en aucun cas des citoyens de la République française ne cachent leurs couleurs. Un trajet interminable s'étend entre l'église catholique et le cimetière, où sont, habituellement, enterrés les étrangers. Soit que la distance et les intempéries les eussent découragés, soit qu'un autre sentiment les animât, peu de ceux qui avaient assisté au service religieux suivirent le convoi jusqu'à son but final. Bientôt, nous ne fûmes plus, derrière le corbillard, que quelques-uns, tous des Français, et nous remarquâmes alors qu'en plein Moscou les obsèques de cet homme si connu et naguère si influent se déroulaient sans qu'un seul Russe, de quelque parti que ce fût, y assistât. Quoi! Point un Russe à côté de nous, au cœur même de la Russie?

Si un Darcy eût expiré, au temps de l'ancien régime, ses funérailles eussent, sans aucun doute, été entourées d'une pompe incomparable. Mais où sont aujourd'hui nos amis? La terreur a tué ou dispersé les uns et intimidé les autres. Notre petite phalange française s'avança donc groupée derrière ses emblèmes tricolores et s'apercevant seulement, quand elle se sentit si infime, de tout le tragique qui émanait de son isolement. Dans la lumière blafarde d'un jour de tristesse, douze ou quinze Français et deux Françaises, Mlle Carlier et Mme Victor Giraud, marchaient coude à coude, silencieusement, dans l'épaisse neige, à travers cette ville qui nous avait naguère tant adulés, tant acclamés et où, désormais, les seuls sentiments qui eussent pu s'exprimer librement à notre endroit eussent été des sentiments d'hostilité. Et le véhicule fleuri qui nous précédait, parfois tanguait et roulait, au hasard des profondes ornières. Et nous allions. Nous traversâmes ainsi la vaste capitale, tristement et presque furtivement, mais néanmoins nous étions quelquefois salués discrètement au passage par certaines gens que la vue de nos insignes tricolores émouvait comme un remords. L'un d'entre nous signala, d'un geste, sur une

place des faubourgs, tout un parc d'artillerie, tout un parc de canons français envoyés par notre état-major, au cours de la guerre, quand on croyait encore à Paris à la possibilité de ressusciter les forces militaires de la Russie. Le temps s'est écoulé, l'herbe a poussé, les hautes neiges se sont accumulées au pied des canons, qui n'ont jamais changé de place....

Enfin nous déposâmes Darcy tout près du monument commémoratif français, dédié à nos morts de 1812, lieu de gloire où le galant homme dont nous honorons la mémoire trouva la digne sépulture que sa bonté et ses souffrances lui ont méritée. Puis nous revînmes sur nos pas, mélancoliques, songeant à ce que nous venions de faire et d'éprouver. Quoi! Faut-il qu'après une aussi longue confraternité d'armes et après l'immolation de tant de victimes sacrifiées, de part et d'autre, à une cause commune, faut-il que ce soit presque un acte de courage pour des Français que d'accompagner, parée des trois couleurs, à travers Moscou, la dépouille de l'un des leurs, arraché par la mort à une prison ignominieuse? Faut-il que ces Français passent, comme des voleurs, alors qu'ils accomplissent un devoir sacré? Faut-il que, parmi ces Français-là, il y en ait qui, sortis la veille de la geôle, soient en danger d'être repris et renvoyés à la geôle? Non, tout cela est trop anormal, trop illogique pour pouvoir durer. La raison finira par avoir raison. Nous ne savons pas encore quand ni comment le grand soir arrivera à son dénouement inévitable; nous ne savons pas comment se lèvera l'aurore libératrice, mais nous savons, nous sentons que ce dénouement va venir; nous devinons qu'il est proche; nous comprenons qu'il sera conforme à ce qu'exige la justice.



CHAPITRE X

LE BILAN DE 1919[1]

Ce chapitre, imprimé au dernier moment, est fait de réflexions sur les événements de 1919. Les nouvelles de Russie, jusqu'au début de novembre, ont été contradictoires et sans sûreté. Mais, plus tard, le recul simultané de Ioudenitch, de Koltchak et de Denikine a prouvé que les bolcheviki commandaient à des contingents considérables; certains éléments lettons, chinois, allemands et hongrois leur servent à y maintenir une discipline de terreur : ils vainquent.

Quand je suis arrivé à Paris, en avril 1919, j'aurais volontiers pronostiqué qu'il allait en être ainsi et que l'armée rouge serait, momentanément tout au moins, la plus forte des armées russes qui se trouvaient aux prises. Mais, bientôt, furent lancées des nouvelles à sensation

1. Pendant que j'écris ces lignes, j'ai sous les yeux les journaux du 8 novembre : Sadoul vient d'être condamné à mort. Le procès a surtout porté sur des faits postérieurs à mon départ et dont je ne sais rien. Au début de novembre, j'ai rencontré des Français honorables qui se trouvaient à Moscou alors que j'étais en prison. Ils blâment comme moi l'attitude politique de Sadoul, mais ils m'affirment savoir, à n'en pas douter, que celui-ci a réellement fait des efforts sincères et répétés pour obtenir ma libération. Les mêmes Français me déclarent que si Sadoul a été le collaborateur de Niourine, à l'époque de mon élargissement, il n'avait probablement pas d'accointances avec lui, en juillet 1918, lors de mon arrestation. En outre, M. et Mme Silly, les anciens directeurs du refuge français de Moscou, me disent, qu'à leur connaissance, l'influence de Sadoul s'est invariablement et utilement exercée dans un sens favorable à cette institution de bienfaisance.

sous ces titres : « L'agonie du bolchevisme », « Les derniers jours du bolchevisme » ou « Le commencement de la fin ». De quels faits s'inspiraient donc ceux qui publiaient ces informations et qui nous annonçaient l'intervention imminente de la Finlande?

Dans des conversations particulières, j'essayai, timidement, de mettre quelques personnes en garde. Aussitôt, mes interlocuteurs distingués m'expliquèrent tous les problèmes russes et me donnèrent à entendre que je n'y voyais point clair. Or, comme ceux-là n'avaient jamais séjourné en Russie, je me fais un mérite de m'être rendu compte que, précisément, à cause de cette particularité, c'était de leur côté que devait être une saine compétence, — car Paris sait tout! Quand les faits se tournent autrement que Paris ne l'a prévu, les faits sont de grands impertinents et c'est toujours une très mauvaise action, une arrogance, une incongruité, que de prétendre avoir raison quand Paris veut avoir tort.

La poussée de la peu nombreuse armée de Ioudenitch vers Pétrograd ne fut jamais qu'une aventure. Infiniment plus dangereuse pour les usurpateurs était la marche vers Moscou de l'armée de Denikine. Ce général disposé, lui, des moyens de rechercher « la décision » et rien ne prouve qu'il ne l'obtiendra pas un jour. En attendant, il est lui aussi fort houspillé, débusqué de Kief et de Kharkoff, et en plein recul. L'année se termine désastreusement pour les trois généraux « blancs ». D'après Goutchkoff, Denikine n'a pas moins de 400 000 hommes sous ses ordres mais un général russe me dit qu'il faut réduire ce chiffre à 250 000. C'est à Moscou, et à Moscou seulement, que devra se jouer la partie suprême. Chassé de Moscou et refoulé vers la Volga et vers l'Oural le régime bolchevik ne serait bientôt plus qu'une quantité négligeable, tandis que s'il avait perdu Pétrograd, tout en conservant le Kremlin, il tiendrait toujours sous son poing le cœur même de l'empire.

Les bolcheviki aujourd'hui (de même que les Allemands au cours de la guerre mondiale) ont l'avantage d'opérer sur la « ligne intérieure » entre divers groupes d'adversaires séparés les uns des autres par des distances immenses. Leur force s'accroît principalement de la mésentente de ceux qu'ils combattent. Ils sont un parti à doctrine et à discipline uniques opposé à une poussière de partis que dissocient des antagonismes. Il y a des raisons de croire que Koltchak, Denikine et Ioudenitch eux-mêmes, au cours de l'année 1919, n'ont pas toujours réalisé entre eux l'accord parfait qui pourtant eût été indispensable. En outre, nombre de démocrates russes, tout en détestant les bolcheviki, sont cependant peu enclins à épauler les trois généraux que je viens de dire parce qu'ils voient ou croient voir en eux les champions de la réaction. Sur les intentions véritables de ces trois chefs les informations que j'ai pu réunir n'ont rien qui me permette de conclure. Alexinsky et Bourtzeff s'y connaissent et ils se portent, sans réserve, garants de leurs bons sentiments. Mais d'autres personnes, également compétentes, m'assurent que l'entourage de Denikine serait composé de beaucoup d'éléments issus de l'ancien régime et assez disposés à donner, dès maintenant, aux populations un avant-goût de ce que serait la terreur blanche, dans le cas où ils se sentiraient définitivement les plus forts. Dans le sud de la Russie, il y a eu, au cours de l'automne de 1919, de grands massacres de Juifs... comme au bon vieux temps. En Sibérie, depuis le fameux coup d'État du 17 novembre 1918 où Koltchak, à Omsk, renversa le gouvernement provisoire qui représentait tous les partis démocratiques hostiles aux bolcheviki, la population se plaint d'être en butte aux caprices des atamans de cosaques : de nombreux témoins oculaires prétendent que la cruauté de ces bolcheviki de droite ne le cède en rien à la férocité des bolcheviki de gauche. Alors, comment opter?

M. Goutchkoff, qui fut ministre de la Guerre au début

de la Révolution et que j'ai l'honneur de connaître fort bien, a fait, à Berlin, le 6 novembre, à un rédacteur du *Matin*, une déclaration qui, très probablement, nous renseigne avec exactitude sur ce qui se passerait dans le cas où les armées blanches l'emporteraient. M. Goutchkoff déclare être partisan, lui, de la monarchie libérale. Il croit qu'au bolchevisme succédera une dictature militaire provisoire (?) des généraux victorieux. « Un certain temps s'écoulera pendant lequel le peuple russe moralement affaibli et dégradé par le bolchevisme, choisira des députés à l'Assemblée nationale. » Des pessimistes ont été jusqu'à m'affirmer qu'au lendemain de la chute du bolchevisme, la malheureuse Russie verrait aux prises ses sauveteurs. Mais nous n'en sommes pas là. Il faut d'abord abattre les bolcheviki : ces opiniâtres jouteurs, jusqu'à présent, ne se laissent point faire.

Quand on publiera le récit des souffrances du peuple russe pendant l'hiver de 1919-1920, le monde frémira. Déjà, durant l'hiver 1918-1919, sans bois et presque sans vivres, nous étions dans une situation très critique. Or la crise n'a fait que s'aggraver pendant toute l'année 1919. Malgré les charpentes qu'on obtient par la démolition des plus vieux immeubles et qu'on débite pour en faire du combustible, malgré l'arrachage des pavés de bois, malgré l'abatage des arbres, dans les parcs urbains (on a rasé le jardin d'été de Pétrograd), malgré la destruction des mobiliers les plus anciens et les plus précieux, il est inévitable qu'à Moscou et à Pétrograd le froid ne fasse d'innombrables victimes.

Au point de vue alimentaire, la situation serait présentement un peu moins mauvaise qu'on ne l'eût prévu, dans ce sens que — d'après mes dernières informations — la récolte de céréales ayant été magnifique dans le bassin de la Volga et en Sibérie occidentale, le Soviett dispose d'assez de blé pour nourrir ses serviteurs. Cette donnée

contredit ce que nous notions nous-même au début de 1919, et qui se trouve dans le chapitre IX du présent livre.

Selon toute apparence, les bolcheviki comprennent qu'une Russie communiste ne saurait exister longtemps dans un univers capitaliste. Leur unique espoir réside dans l'explosion d'une révolution générale qu'ils semblent réellement croire inévitable. C'est dans l'attente de ce grandiose événement qu'ils se cramponneront, jusqu'à la dernière extrémité, au pouvoir. J'ai toujours dit, depuis mon retour, qu'ils se défendraient à outrance et les faits m'ont donné raison. Toutefois, pendant l'année 1919, ils n'ont cessé de louvoyer et d'apporter des amendements à leur programme initial. On a vu dans le chapitre VIII du présent volume comment Lenine, en février 1919, offrait formellement à la France, par mon intermédiaire, de reconnaître ces mêmes emprunts extérieurs, dont, en 1917, il exigeait l'annulation. Dans l'organisation du labeur, les doctrines fondamentales, sous l'empire des circonstances, ont été modifiées par le commissariat, d'une manière aussi caractéristique. Aujourd'hui, dans les usines russes (et il n'y a guère que celles qui fabriquent des munitions qui fonctionnent encore) l'autorité des comités ouvriers n'est plus qu'un souvenir. Les ouvriers doivent maintenant obéir sans murmurer à un expert technique qui dirige l'exploitation au nom du Soviett. Les tentatives de grèves sont réprimées implaca blement par la fusillade. Le travail quotidien dure dix ou douze heures. Pour obtenir une suffisante production, Lenine lui même a préconisé la contrainte « afin, a-t-il dit, que le mot de ralliement de *dictature du prolétariat* ne soit pas, dans la pratique, déshonoré par un état gélatineux du pouvoir prolétarien ». Pas un seul de ces principes dont M. Lenine charmait la naïveté sans bornes du prolétariat russe quand il se préparait à usurper le pouvoir, pas un seul de ces principes n'a pu demeurer en action.

Pendant toute l'année 1919, nous l'avons vu, M. Lenine

a présenté des propositions de paix aux Alliés. Celles que M. Bullitt avait rapportées de Moscou, en mars dernier, étaient déjà postérieures au radiotélégramme adressé par Tchitcherine aux puissances, le 4 février. Le 5 novembre, c'est le colonel Malone, député libéral anglais qui, rentrant de Russie, les renouvela.

« Moscou, a dit véridiquement Malone aux Communes, ne pourra être pris par Denikine et Koltchak qu'après une effusion de sang effroyable. La Terreur blanche serait infiniment plus sanglante que la Terreur rouge. »

Et la conclusion de la harangue du député libéral était que l'Angleterre avait pour devoir de conclure au plus tôt la paix avec la Russie des Soviets.

« Il importe, a ajouté le colonel Malone, de réunir une Conférence des différents gouvernements *de facto*. »

On ne s'attendait point trop au discours qui allait être prononcé par M. Lloyd George, le 8 novembre, et il était inévitable qu'il produisît une émotion considérable. Le premier ministre, sous l'influence des mauvaises nouvelles reçues de Ioudenitch, de Denikine et de Koltchak, semblait avoir prêté une oreille assez attentive aux suggestions du colonel Malone. Il y a longtemps que l'idée d'une intervention militaire réelle en Russie a été radicalement écartée par les puissances alliées. Fallait-il croire que l'Angleterre envisageait l'instant où elle songerait à ne plus même y intervenir indirectement par des envois de munitions et de matériel, envois qui finissent par lui paraître trop onéreux et d'une utilité problématique? On s'est demandé d'abord si M. Lloyd George ne projetait pas de recommencer (ou plutôt de commencer) l'expérience avortée d'une réunion de tous les gouvernements russes à l'île des Princes.

Au milieu de décembre, M. Lloyd George a précisé, mais précisé par l'imprécis. L'Angleterre entend ne pas s'imposer de nouvelles dépenses pour soutenir les armées qui

luttent contre les bolcheviki. D'autre part, le moment n'est pas encore venu de faire la paix avec ces derniers : « Si les bolcheviki veulent parler au nom de la Russie, ils peuvent le faire en convoquant une Assemblée nationale, librement élue par les paysans et les ouvriers russes. » On en reste à la formule du *statu quo*. Mais, dans l'espèce, qu'est-ce que le *statu quo*?

En tout cas, il est permis de faire remarquer que M. Lloyd George a commis une erreur quand il a dit qu'au début de l'année 1919, aucun parti russe n'était disposé à se rendre à Prinkipo. A cet égard, je renvoie le lecteur à la déclaration de Lenine publiée dans le chapitre VIII du présent volume. C'est toujours avec une joie indicible que les hommes du *pronunciamiento* constateront qu'on tend décidément à voir en eux un gouvernement régulier. La conversation de leur envoyé Litvinoff avec le représentant britannique O'Grady à Copenhague les enchanta. Coup de théâtre! Ils annoncent la convocation prochaine d'une Assemblée constituante! Les *Izviestia* et la *Pravda* déclarent qu'un projet de loi électoral va être publié : il accorderait à tous les partis le droit de présenter des candidats. Quelle nouvelle feinte préparent les rusés tenanciers du Kremlin? Certitude : des élections libres leur seraient hostiles. Ils le savent et ils ne veulent point cesser de régner; dès lors, si une parodie d'élections s'opère ce sera, comme tout le reste, *sous la terreur*. Peut-on croire que les bolcheviki soient capables de s'amender, d'accepter loyalement la coopération des menchéviki et des autres partis socialistes? Ils le simuleront peut-être. Mais ces gens ont pour caractéristique de se délecter de leur puissance. Sauront-ils jamais s'astreindre à changer de nature? La confiance ingénue qu'ils ont dans leur supériorité intellectuelle les incite à garder le pouvoir par tous les moyens, dans l'intérêt du prolétariat, de même que l'inquisiteur espagnol rôtissait avec soin les pieds d'un hérétique afin de lui faire adopter

une meilleure conception de l'Univers. Pourtant, harassés par deux ans de lutte, il leur faut recourir aux expédients, se procurer au moins un *peredishka*, un répit![1]

Une perplexité infinie emplit l'esprit de celui qui cherche à se représenter ce que sera l'avenir de la Russie. On constate aujourd'hui de quelle perspicacité faisait preuve M. Benès, ministre des Affaires étrangères de la République tchéco-slovaque, quand, le 30 septembre 1919, dans un discours officiel, il devançait ainsi les événements :

« La situation de la Russie ne sera pas avant longtemps réglée définitivement. On ne peut prévoir la fin prochaine de l'expédition de Koltchak et Denikine, ni dans quelles conditions une entente entre les gouvernement locaux (formés sur le territoire de l'ancienne Russie), des Ukrainiens, des Blanc-Russiens, des Lituaniens et d'autres sera établie. Donc, on peut envisager avec la plus grande vraisemblance que les questions de la reconstitution intérieure de la Russie déchireront tout le peuple russe.

De quoi demain sera-t-il fait? Qu'adviendrait-il d'une Russie divisée en tronçons, d'après la position occupée sur son territoire, par les diverses armées belligérantes, au moment où un pacte « à la Prinkipo » aurait été signé? Dans cette juxtaposition de fragments, c'en serait fini, pour un temps, de la grande idée de la Russie « une et indi-

1. Le 18 décembre. les négociations entre Finkelstein (dit Litvinoff) et O'Grady étaient rompues. Quelques jours auparavant, Finkelstein-Litvinoff avait déclaré qu'il était impossible pour le moment de convoquer une Assemblée nationale et, ainsi, la preuve était faite que les dictateurs n'avaient jamais eu l'intention réelle de tenter une telle expérience. On s'en doutait. Finkelstein, dans une autre interview reproduite à Paris le 22 décembre, a dit : « Le peuple russe n'est-il pas en état de choisir lui-même la forme de gouvernement qui lui convient? Ce n'est pas à Paris qu'il faut le consulter. C'est en Russie. » Finkelstein veut ainsi donner à croire que le peuple russe a librement choisi le régime bolchevik. Impudent mensonge! Le régime bolchevik a été créé par un groupe de conspirateurs qui s'étaient assuré le concours de quelques milliers de matelots et, depuis, les tyrans moscovites ne règnent que par la terreur.

visible » : un tel monde fait des débris de l'ancien empire deviendrait l'arène où s'affronteraient toutes les intrigues et toutes les convoitises. On attendrait, sans doute en vain, d'un tel accord, une interruption durable de la guerre civile. Les bolcheviki ont toujours proclamé que l'unique force des généraux « blancs » leur venait du soutien que leur accordaient les Alliés. Le jour où ils sentiraient que ce soutien a disparu, l'esprit de prosélytisme de ces fanatiques les porterait, automatiquement, à pousser leur propagande dans les zones occupées par leurs adversaires : de nouveaux conflits y surgiraient, la lutte s'y enflammerait spontanément. Les commissaires sont trop astucieux pour licencier l'armée rouge, leur unique instrument. Or, tant que l'armée rouge existera, il faudra la nourrir, et, pour l'empêcher de se corrompre, l'employer. Le général allemand Hoffmann a dit véridiquement que la doctrine bolchevique est faite d'initiation offensive. Dans ce remous, des nationalismes néophytes ou ressuscités avec des peuples revenants, se trouvent en face du vaste internationalisme des bolcheviki, un internationalisme difficile à définir, puisqu'il est à la fois destructeur, autoritaire et unitaire. Toutes les théories, toutes les polémiques ne changeront rien à ce que forge un mystérieux devenir. Que cela nous plaise ou non, nous ne faisons pas les événements : ils se font. La France a intérêt, certes, à ce que se reconstitue intégralement une grande Russie. Mais ceux qui expliquent qu'en défendant cette idée on s'entête dans une dangereuse utopie ont, il faut en convenir, quelques arguments à faire valoir, car tous les peuples allogènes n'étaient maintenus dans le « Russisme » que par la contrainte tsarienne : quand bien même on réussirait à hisser un nouvel empereur sur le trône de Moscou on n'y installerait pas pour longtemps le despotisme qui imposait l'unité. Ni par des discours, ni par des articles on ne démêlera tout ce qu'il y a d'incoercible, tout ce qu'il y a de forces aveugles, tout ce

qu'il y a d'imprévisible dans l'immense confusion, dans le chaotique tourbillon des affaires russes.

« La république des Soviets, a dit aux Communes le colonel Malone, a de plus en plus à gagner à une rapide collaboration avec l'Allemagne. L'habileté technique des Allemands serait extrêmement précieuse pour aider au développement des vastes ressources de la Russie. Avant la guerre, nous tremblions devant la phrase : Hambourg-Berlin-Bagdad. Aujourd'hui nous sommes menacés du Berlin-Moscou-Vladivostok ! »

Il faut bien qu'il y ait au moins une part de vérité dans cette assertion pour que M. Henri, maître de conférences à la Sorbonne et chargé de mission en Russie, ait rapporté, à la fin du printemps de 1919, une impression assez analogue à celle qu'exprime le colonel anglais. Mais nous ne saurions oublier que parfois, sous d'autres régimes, la menace de son union avec l'Allemagne a déjà été un moyen d'intimidation dont la Russie s'est servie pour amener à plus de souplesse ses alliés occidentaux. Aujourd'hui, le commissariat précise que si l'Entente ne vient point à résipiscence, il a résolu de « s'adresser à l'Allemagne ». Mais d'autres que les bolcheviki nous font, dans le même temps, entrevoir le péril allemand. Que nous disent donc les représentants des partis qui placent leur espoir dans Denikine, Koltchak et Ioudenitch quand ils jugent que nous ne leur donnons pas une aide suffisante? Ils nous disent d'un air consterné : « Vous nous jetez dans les bras de l'Allemagne! » D'ailleurs, bien avant les équivoques menées des bolcheviki en 1917, il y avait eu une *droite* russe, une aristocratie aventurière, un certain « grand monde » qui, en pleine guerre, avait entretenu des relations honteuses avec Berlin.

En ce qui concerne la manipulation des affaires russes, l'Allemagne possède, nous ne saurions trop nous le rappeler, un immense avantage. Elle a pour elle la géographie ; elle est limitrophe de cette Russie à laquelle nous n'avons

jamais eu que des accès difficiles. Mais cet avantage, qui est incalculable, est si flagrant qu'il devient une cause de faiblesse parce que, précisément, la Russie le voit trop et s'en offusque.

La France n'a pas besoin d'une Russie forte aujourd'hui même, ni demain, mais, par contre, il lui est indispensable que la Russie se soit retrouvée suffisamment cohérente avant que les vieilles énergies impérialistes de l'Allemagne aient eu le temps de redevenir virulentes. Le voisinage d'une proie trop flasque risquerait de réveiller les mauvais instincts ataviques du Teuton. Que prémédite-t-il à la fin de 1919? M. Lavisse a dit que les Allemands ont « les reins cassés » : pour quelque temps les grands espoirs et les vastes pensers leur sont interdits. Sans doute faut-il le croire. Il n'est pas non plus absolument impossible de concevoir que l'Allemand de 1920 ait pu s'assagir, renoncer à cet esprit d'antagonisme dominateur qui le rendit détestable. C'est ce qu'il faudra voir. Tant que le mark ne vaudra que quelques centimes il semble que nous n'aurons pas trop lieu de nous alarmer. Mais qui peut répondre des surprises de l'avenir? Le présent est souvent gros de beaucoup plus de possibilités que n'en admettent nos étroites anticipations, forcément intimidées par l'influence de tout ce qui, momentanément, nous surplombe. Ne nous effrayons pas de périls imaginaires, mais comprenons qu'une combinaison germano-russe, si par impossible elle se réalisait un jour, présenterait une force telle qu'on ne sait point trop ce qui pourrait lui résister en Occident.

Nous avions pris ombrage des menées allemandes dans les provinces baltiques et voici que l'armée de Bermondt-Avalloff fuit en déroute. Certains conservateurs russes affectent de croire que si les Anglo-Français renoncent à « sauver » la Russie, l'Allemagne saurait se charger de ce soin. Mais, pour le moment, est-ce exact? Si les hobereaux prussiens étaient si forts qu'ils prétendent l'être ils com-

menceraient par ramener à Berlin leur propre Kaiser. Le général allemand Hoffmann, par des déclarations répétées faites à la presse parisienne, veut suggérer l'idée d'une croisade des Occidentaux contre les bolcheviki. Il est vrai que le jour où 300 000 vétérans anglo-franco-allemands, munis du meilleur armement et ayant leur base en Pologne, marcheraient sur Moscou ils en finiraient à bref délai. Mais qui voudra appliquer ce remède infaillible? Après avoir préparé une intervention en Russie, contre les Allemands, il serait trop paradoxal d'en méditer une autre avec les Allemands contre les monomanes de Moscovie et d'introduire ainsi le loup dans la bergerie! Mais les Allemands ne seraient-ils pas de taille, quelque jour, à opérer seuls contre les Soviets? Von der Golz l'insinue et des Russes — sans doute pour nous stimuler — font semblant de le croire. Il est exact que les Prussiens cajolent aujourd'hui les nombreux Russes qu'ils hébergent; ils leur tiennent des propos captieux. Et nous? Beaucoup de Russes d'un haut rang se plaignent d'être traités avec sans-gêne et impolitesse par nos hommes politiques. Après avoir trop cru naguère en la Russie, nous commettrions aujourd'hui, en sens inverse, une sottise de même tonnage en n'y croyant plus assez.

L'été dernier, l'un des plus respectables généraux russes, grand-officier de la Légion d'honneur (!), ayant fui de Minsk vers Berlin, dut attendre trois mois, dans cette capitale, malgré d'instantes démarches, l'autorisation d'entrer en France!

Pareille mésaventure survint à l'ancien maire de la capitale russe, un très haut dignitaire, lui aussi, de la Légion d'honneur. Pendant *quatre* mois aucune réponse ne lui arriva de nos bureaux. Ces deux personnages, étant de nos fidèles, vinrent à nous dès que nous daignâmes leur ouvrir notre frontière. Mais d'autres, très nombreux, se lassèrent, n'insistèrent plus et s'habituèrent à rester à Berlin où il y a, présentement, une petite Russie[1].

1. En décembre 1919, cent mille Russes vivent à Berlin.

Que devons-nous faire? Si l'inaction est néfaste, certaines actions mal calculées, restreintes ou retardataires, peuvent l'être encore plus. J'ai toujours cru que la formule d'intervention indirecte « sans troupes » c'était trop peu... ou trop!

Le 10 novembre je me suis entretenu avec Tseretelli qui joua un rôle si important dans les premiers ministères de la révolution. (Nous l'avions revu courageux, frémissant, à la tribune de la Constituante, lors de la réunion unique de cette Assemblée, le 21 janvier 1918, où, sous les fusils braqués des matelots et des gardes rouges, il tint tête à la troupe hurlante des bolcheviki). Nous commentions le dernier discours de Lloyd George : Tseretelli me dit alors qu'à son avis l'intervention indirecte des Alliés et l'appui qu'ils donnent aux généraux blancs renforcent plutôt qu'ils n'affaiblissent le régime des bolcheviki puisque, dans l'atmosphère excitante d'une lutte à outrance contre des armées réputées réactionnaires et soutenues par l'or étranger, le Commissariat parvient, comme les faits le prouvent, à grouper autour de lui les masses populaires et à leur inspirer une ardeur martiale. Tseretelli compterait plutôt, pour dissoudre les énergies combatives du bolchevisme, sur l'influence amolissante qui résulterait d'un état de paix et de la reprise des relations économiques. Je me félicite de n'être point de ceux qui ont à décider s'il faut ou non continuer le blocus de la Russie bolchevique. On ne saurait prendre de décision à cet égard sans un examen minutieux des renseignements les plus récents et j'admire les trappeurs en chambre qui se sentent toujours prêts à parler, à tort et à travers, de ces alternatives tragiques. Funeste aux innocents et sans action décisive contre les coupables, le blocus, tout comme l'intervention « sans troupes », c'est *trop, ou trop peu*, et, m'en référant à l'autorité de Kerensky, de Tseretelli et de tous les Constituants je me demande s'il ne faut pas condamner cette tactique.

Nous n'avons pas le moyen de traiter les affaires russes avec indifférence ou avec indolence. Question de vie ou de mort! Si, après avoir repris l'Alsace-Lorraine, nous finissions par permettre aux Allemands de coloniser la Russie, nous nous apercevrions tôt ou tard qu'au traité de Versailles, nous avons été les « mauvais marchands ». Voilà pourquoi nous ne serons pas fixés avant un certain nombre d'années sur l'issue définitive de la guerre mondiale dont les suites immédiates restent surchargées d'inquiétudes et de menaces.

De 1914 à 1918, les Français se sacrifièrent, espérant faire la guerre à la guerre. Pourtant, aussi longtemps que le principe des nationalités demeurera le pivot de la politique européenne, les hommes, avides de paix, forgeront des armes pour la tuerie. De quelque manière qu'on trace des frontières à travers notre continent, impossible de ne pas créer des irrédentismes, des causes de protestations et de revanches! Les races, dans la plus grande partie du vieux monde, n'occupent pas des compartiments étanches; elles sont mêlées, intercalées, enchevêtrées : nul partage territorial ne se fera jamais sans molester des minorités hétérogènes, sans froisser des traditions et des orgueils, sans soulever des rancunes implacables. Plus on avivera, plus on surexcitera le principe des nationalités et plus on aiguisera l'acier des futurs homicides. Tant que chaque groupement humain s'obstinera à chercher des inspirations dans les profondeurs de son histoire il n'en exhumera que des convoitises et des inimitiés. Si les Européens tendent véritablement à la paix, ce n'est point en scrutant les siècles révolus qu'ils en découvriront la formule. Celle-ci n'existe peut-être pas; si nous rêvons de la faire naître, il nous faut regarder non point en arrière, mais en avant, résolument, à la virginale genèse de l'Idée. Hélas! Quand des réformateurs se font de l'horreur que leur inspire la guerre,

un programme et un moyen de propagande, ils précipitent le lendemain leurs semblables dans les atrocités, plus abominables encore, des luttes fratricides. Quelle est donc la destinée de l'homme? Où sont les voies du progrès?

« Désarmons les nations armées, écrit Victor Margueritte. Armons, à son berceau, cette faible Société des Nations qui naît désarmée. » Oui, sans doute, il le faudrait ! Mais comment? Les peuples cesseront-ils de subir cette fascination qu'ils ressentent à contempler, dans l'histoire, l'infinie perspective de leurs mutuels égorgements? Est-ce que leurs littératures n'exaltent pas le culte de la tradition? Les Européens s'entre-tuent et s'entre-tueront parce qu'ils se sont toujours entre-tués. C'est simple ! Effarante philosophie qui doit, inévitablement, deux ou trois fois par siècle, ramener l'horreur de tels holocaustes ! Tant que les intellectuels, les savants et les publicistes de l'Europe n'auront pas pu se concerter pour donner aux enfants de tous les peuples le même enseignement civique *européen*, l'école, le journal et le livre entretiendront, dans chaque patrie, les antagonismes héréditaires. Et si vous dites qu'un semblable accord préalable des intelligences est irréalisable — ce que je redoute! — alors je réponds que l'idée d'une Société des Nations est une utopie.

Le traité de paix qui termine chaque guerre, s'il laisse le vainqueur sincèrement convaincu d'avoir fait triompher la justice, inspire par contre au vaincu l'ardent désir de redresser une injustice. Les maux qu'un peuple inflige à ses voisins lui paraissent toujours supportables, mais, ceux qu'il reçoit d'eux, il les juge monstrueux. Le traité de Versailles est pour nous un acte de réparation et les Allemands y voient une iniquité. Surveiller l'Allemagne? L'empêcher de s'armer? Illusion, à une époque où tout citoyen est un soldat et où une transformation décisive des armements peut résulter d'une seule grande découverte : Parviendrons-nous à épier chaque laboratoire?

